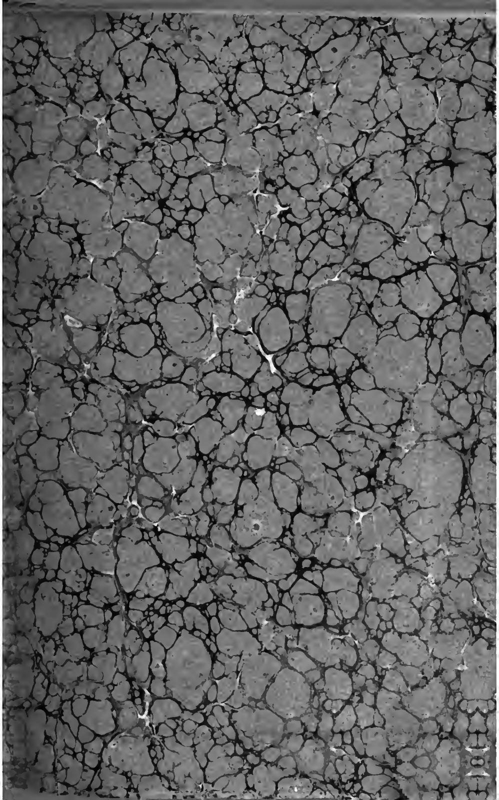

VITT. EMANUELE III





MANZONI.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE;

PAR ALEXANDRE MANZONI.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. G.[osselin]

Tome Premier.

A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N° 20.

1828.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Le roman, qu'un critique célèbre a défini l'histoire du cœur humain, semblerait devoir obtenir une brillante existence chez toutes les nations vives et passionnées qui possèdent de grandes richesses littéraires. Ce genre, cependant, qui occupe une place si considérable dans la littérature de la France et de l'Angleterre, manquait à la littérature italienne; car on ne peut comprendre sous cette dénomination les charmantes nouvelles de Boccace et celles de ses nombreux imitateurs. A quelle cause doit-on attribuer une pareille lacune dans une littérature si riche à d'autres égards? Il serait difficile de répondre à cette question d'une manière sa-

tisfaisante, surtout quand on connaît l'imagination des Italiens et leur penchant à la galanterie. Quoi qu'il en soit, cette lacune vient d'être remplie, et c'est à l'un de ses poètes les plus distingués, à l'auteur de *Carmagnola* et *Adelghis*, que l'Italie en est redevable.

Parmi les différentes ramifications que présente cette branche de la littérature, M. Manzoni a donné la préférence au roman historique, regardé long-temps comme un genre vicieux, mais qui depuis quelques années a obtenu une faveur qu'il a justement méritée. En le ramenant à sa véritable destination, sir Walter Scott a montré tout le parti qu'en sauraient tirer des hommes de talent pour l'instruction et l'amusement du public, et il a prouvé que le roman, envisagé de cette manière, peut devenir un modeste mais utile auxiliaire de l'histoire. Destinée, en effet, par sa nature à embrasser des faits nombreux, l'histoire ne peut peindre qu'à grands traits les événements et les caractères, et elle est forcée de négliger les détails. Le roman alors vient à son aide, décrit les mœurs, les habitudes, les caractères privés des individus, les petits accidents même qui ont sur la marche des choses

une influence plus considérable qu'on ne le croit d'ordinaire, et il donne les moyens de mieux apprécier les causes des grandes catastrophes, dont on fait trop souvent honneur à la politique ou à la fortune. Pour bien juger du caractère et des mœurs d'un peuple à une époque donnée, il n'est pas nécessaire d'avoir sous les yeux des documents dont l'exactitude historique soit avérée, il suffit de combinaisons et de peintures dont on ne puisse contester la vraisemblance. Par exemple, dans les Puritains, Waverley et la Prison d'Édimbourg, ne serait-il pas possible de prendre une juste idée des mœurs, des usages, du fanatisme et des mouvements populaires en Écosse pendant les guerres qui suivirent la révolution d'Angleterre?

L'auteur des Fiancés, qui peut, sans crainte, opposer son ouvrage aux meilleurs du romancier anglais, s'est proposé de montrer comment, dans le dix-septième siècle, le peuple se trouvait opprimé en Italie par les grands et les étrangers; et il a choisi avec raison l'époque des événements qui eurent lieu dans le Milanais, en 1629 et 1630, où ce pays était gouverné presque militairement par les lieutenants de Philippe IV.

La noblesse italienne, peu disposée à se soumettre aux caprices des gouvernants, ne l'était pas davantage à renoncer à la supériorité qu'elle exerçait sur la population. Privée de ses priviléges, elle se détacha d'un gouvernement qui ne la protégeait pas, et chercha à se rendre indépendante. Des seigneurs quittèrent Milan, et se retirèrent dans des châteaux fortifiés, où ils donnaient asile à des contumaces connus sous le nom de *braves*, et au moyen desquels ils opprimaient le pays.

Il semble que M. Manzoni ait voulu réunir dans les Fiancés tous les genres de mérites que l'on peut rechercher dans un ouvrage de cette espèce, et il y est parvenu avec un bonheur, qui n'est accordé qu'aux hommes de beaucoup de talent. On y trouve, en effet, une fable intéressante, des caractères bien tracés et bien soutenus, les tableaux les plus variés, une peinture très-exacte des mœurs, d'autant plus piquante qu'elles ont peu changé depuis cette époque parmi le peuple, et ce qui est plus précieux encore, un but moral très-bien développé.

A son apparition dans le monde littéraire, cette production, qui était attendue depuis

long-temps, a obtenu le plus brillant succès, et, selon l'expression milanaise, elle a fait *fureur* en Italie. On aurait pu penser qu'au mérite de l'ouvrage, se joignait dans cette vogue l'attrait particulier qu'il doit offrir aux Italiens, comme les romans de sir Walter Scott aux Écossais, dont ils décrivent le caractère, le pays et les mœurs. Mais ce succès n'a pas été moindre en France et en Angleterre, parmi les personnes qui cultivent la langue italienne; et trois éditions publiées dans l'espace de six mois sont venues justifier cette faveur.

Plusieurs articles insérés dans les journaux français ont rendu compte de cet ouvrage remarquable; et à beaucoup d'éloges qu'il mérite, se sont mêlées quelques critiques, qui pourraient paraître d'autant plus fondées, qu'elles ont été présentées avec non moins de talent que de modération, mais qui nous semblent pouvoir être réfutées victorieusement.

La première est tombée sur le but moral que s'est proposé l'auteur. M. Manzoni a voulu montrer que, dans toutes les circonstances malheureuses de la vie où les secours humains n'ont plus

d'efficacité, ce n'est qu'une entière confiance dans la Providence qui puisse offrir des consolations véritables. On a prétendu que les Fiancés et leur famille étaient si parfaitement résignés, qu'on n'éprouvait plus aucune inquiétude sur leur destinée. Cette remarque ne nous paraît pas fondée. Il nous semble, au contraire, que le sort d'un opprimé ne cesse pas un moment de nous intéresser, lors même que nous ne prenons à ses malheurs que la part commandée par l'humanité, par cela seul qu'il les supporte avec courage : car il s'ensuivrait qu'un père de famille qui se verrait tout-à-coup privé de ses enfants et de sa fortune, n'exciterait plus l'intérêt, parce que, plein d'espoir dans la Providence, il en attendrait la récompense de ses douleurs sur la terre. Et nous demanderons à ceux qui reprochent aux Fiancés de n'avoir pas montré assez d'intelligence pour se tirer d'embarras, ce qu'ils pouvaient faire de mieux. Créatures faibles et paisibles, placées entre des nobles oppresseurs et les subdélégués du roi d'Espagne, gens injustes et violents, n'était-il pas naturel qu'ils cherchassent des protecteurs

dans ces ecclésiastiques dont les vertus apostoliques contrastaient si heureusement avec l'activité des méchants?

On a encore reproché à l'auteur d'avoir choisi pour héros de son ouvrage des personnages qui sont éclipsés par des acteurs secondaires.

Mais d'abord les vicissitudes des individus placés dans les rangs inférieurs de la société sont bien plus nombreuses, dans l'ordre social, aux époques où les révolutions d'un pays y amènent le gouvernement despotique des étrangers, et l'intérêt qu'ils inspirent est en raison de leur faiblesse et de leurs souffrances; tandis que dans les hommes puissants, il faut que les infortunes soient grandes comme eux pour exciter en nous de profondes émotions. D'un autre côté, ce défaut, si on consentait à le reconnaître, n'appartient-il pas plutôt au genre même qu'à l'histoire des Fiancés? Et ne pourrait-on pas adresser le même reproche aux chefs-d'œuvre du romancier anglais? En effet, dans Waverley, dans Ivanhoé, dans Quentin Durward, les personnages qui ont donné leur nom à ces ouvrages, n'en sont certainement ni les plus intéressants ni les plus remarquables; et le prince Édouard,

Fergus et sa sœur, Rebecca et Richard, Louis XI et le duc de Bourgogne, y font une figure plus imposante, y brillent d'un plus vif éclat. Il peut arriver même que, dans certaines compositions de ce genre, le héros ne prenne presque aucune part aux événements; et nous en trouvons un exemple dans Tristan le voyageur, l'une des imitations les plus remarquables auxquelles sir Walter Scott ait donné naissance parmi nous, et qui peut-être n'a pas eu toute la vogue qu'il méritait, par des considérations étrangères au mérite réel de l'ouvrage.

On a reproché enfin à l'ouvrage de M. Manzoni d'être entrecoupé d'épisodes, pleins d'intérêt à la vérité, mais qui en ralentissaient la marche, et faisaient perdre de vue l'objet principal.

A cela nous pourrions encore objecter que c'est un inconvénient du genre, mais que les principaux acteurs n'y sont jamais étrangers. L'épisode du père Cristofore a rapport à un homme qui joue un rôle important dans les événements; celui de la Signora, qui formerait à lui seul une nouvelle charmante, tient essentiellement à la situation de Lucie et de sa mère, qui trouvent auprès de cette religieuse un asile

contre les persécutions de Don Rodrigo. La révolte du peuple de Milan a lieu pendant le voyage que fait Renzo dans cette ville pour y solliciter la protection du père Bonaventure, lorsqu'il est contraint d'abandonner son pays natal. La visite de Frédéric Borromée, dans lequel brillent à un si haut degré les vertus chrétiennes, amène la délivrance de Lucie et la réprimande de Don Abondio. Enfin, dans la description de la peste, empreinte de couleurs si sombres et si majestueuses, on ne perd pas encore de vue les personnages auxquels on s'intéressait, puisque Renzo vient au lazaret y chercher celle qu'il aime et dont il ignore la destinée. L'intérêt alors se trouve partagé entre eux et la grande catastrophe dans laquelle ils se trouvent enveloppés; mais il n'est pas détruit. Et que de beautés dans ces épisodes! que de morceaux qui seraient dignes de l'histoire et qui brillent des plus vives couleurs!

Nous ferons remarquer d'ailleurs, comme une qualité particulière à cette production, que, malgré le nombre et la variété des événements, ils ont tous lieu dans un espace peu étendu, puisque les personnages ne vont jamais au-delà de

Milan, ni plus loin que Bergame et Rimini.

Enfin, comme si l'auteur n'eût voulu négliger aucun des moyens propres à ajouter quelque attrait à sa composition, il a supposé la découverte d'un manuscrit d'où il aurait extrait son histoire; ce qui lui a permis quelques réticences qui y répandent une teinte mystérieuse, et ajoutent encore à l'intérêt, à la curiosité et à la vraisemblance.

Un mérite qu'on a généralement vanté, et à juste titre, dans les Fiancés, c'est celui du style. M. Manzoni, qui le manie avec une prodigieuse flexibilité, a écrit son ouvrage dans le dialecte milanais; mais, soit qu'il lui ait donné cette préférence parce qu'il croit y voir de nouveaux avantages pour la langue, soit qu'il l'ait fait par galanterie pour ses compatriotes, la question de savoir s'il a eu tort ou raison, ne peut être décidée que par les nationaux : c'est une difficulté de plus pour son traducteur, qui doit en trouver beaucoup d'autres dans la différence des deux langues. Un des caractères distinctifs du roman historique, comme on l'écrit aujourd'hui, est de décrire les moindres objets; et la langue italienne dans les mains de l'auteur des

Fiancés se prêtait merveilleusement à l'exécution de ce dessein : mais par malheur la langue française, qui présente d'autres avantages, ne se prête pas avec une égale facilité à l'harmonie imitative. Aussi dans plus d'un passage, les personnes qui savent l'italien ne manqueront pas de taxer le traducteur d'infériorité, et elles auront raison ; et comme un traducteur doit être essentiellement modeste, le nôtre est prêt à se soumettre de bonne grace à la critique : cependant la sévérité ne doit pas exclure la justice, et il peut invoquer en sa faveur l'empressement que nous avons mis à faire jouir le public d'un ouvrage si remarquable.

INTRODUCTION.

« On pourrait justement définir l'his-
« toire une glorieuse guerre contre le
« Temps, puisqu'en lui arrachant des
« mains les années, ses prisonnières, qu'il
« a déja frappées de mort, elle les rap-
« pelle à la vie, les passe en revue, et les
« range de nouveau en bataille. Mais les
« nobles champions qui, dans une telle
« carrière, font moisson de palmes et de
« lauriers, ne recueillent que les dépouil-
« les les plus brillantes et les plus ma-
« gnifiques, immortalisant par leurs ré-
« cits les entreprises des rois, des princes

« et des personnages illustres, et ourdis-
« sant, avec toutes les ressources de l'art,
« les fils d'or et de soie dont ils forment
« un tissu non interrompu d'actions glo-
« rieuses. Il n'est pas accordé à ma fai-
« blesse de s'élever à un sujet si noble,
« ni de s'exposer à de si sublimes périls,
« en se jetant au milieu des labyrinthes
« de la politique et des événements de la
« guerre ; mais instruit de faits intéres-
« sants qui tiennent à l'histoire de pauvres
« artisans, j'essaie d'en transmettre le
« souvenir à la postérité dans une relation
« simple. On y verra sur un théâtre très-
« rétréci d'horribles tragédies et des scè-
« nes d'une profonde méchanceté, mêlées
« d'entreprises vertueuses, dénotant une
« bonté angélique opposée à des opéra-
« tions infernales. Et véritablement, lors-
« que l'on considère que notre pays se

« trouve sous la domination du roi ca-
« tholique notre souverain, ce soleil qui
« jamais ne se repose, et qu'au-dessous
« de lui resplendissent de sa lumière une
« lune toujours brillante, ce héros de
« noble race qui le représente *pro tem-*
« *pore*, et les magnifiques sénateurs, ces
« étoiles fixes, et les autres honorables ma-
« gistrats, ces astres errants qui répandent
« la lumière partout où elle est nécessaire,
« et parviennent ainsi à former le ciel le
« plus beau, on ne peut, quand on le
« voit se changer en un enfer d'actions
« ténébreuses, de méchancetés et de cri-
« mes que multiplient tous les jours des
« hommes téméraires, trouver la cause
« de ce changement que dans la puissance
« du démon; car la malice humaine ne
« pourrait résister à tant de héros, qui,
« avec les yeux d'Argus et les bras de

« Briarée, sont chargés de défendre les « intérêts publics. Mais en racontant ces « événements qui ont eu lieu dans ma « jeunesse, avant que la plupart des per- « sonnages qui y figurent eussent disparu « de la scène du monde pour devenir « tributaires des Parques, nous tairons, « pour des motifs respectables, leurs « noms de famille, ainsi que les lieux, « en indiquant seulement le pays *genera-* « *liter.* Si quelque lecteur regarde cette « réserve comme un défaut de notre ré- « cit, et une imperfection de cet ouvrage, « il prouvera par là qu'il est tout-à-fait « étranger à la philosophie, et les hommes « versés dans cette science s'apercevront « aisément qu'il ne manque rien d'essen- « tiel à notre narration; car il est évi- « dent que les noms propres ne sont que « de purs accidents...... »

— Mais quand j'aurai enduré l'héroïque fatigue de transcrire cette histoire d'un autographe effacé et raturé, et que je l'aurai, comme on dit, mise au jour, trouverai-je quelqu'un qui voudra éprouver la fatigue de la lire? —

Cette réflexion dubitative, née du travail que j'étais obligé de faire pour déchiffrer ce griffonnage qui m'était, *par hasard*, tombé dans les mains, m'en fit suspendre la copie, et penser plus sérieusement à ce qu'il convenait d'en faire. — Il est vraisemblable, me disais-je à moi-même, en feuilletant le manuscrit, que cette grêle de figures et de concetti ne continue pas ainsi jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le bon historien a voulu d'abord faire un peu d'étalage de son érudition; mais ensuite, dans le cours de sa narration, et quelquefois pendant de longs in-

tervalles, le style marche sans doute avec plus de naturel et de simplicité. Oui; mais comme il est commun, inégal, incorrect! De nombreux idiotismes lombards, des phrases ajustées à contre-sens, une grammaire arbitraire, des périodes imparfaites, et puis quelques élégances espagnoles répandues çà et là; et, ce qui est pis encore, dans les passages les plus terribles et les plus attendrissants de l'histoire, enfin dans tous les endroits qui demandent un peu de rhétorique, mais d'une rhétorique discrète, fine, de bon goût, il ne manque jamais, dans l'intention d'exciter l'étonnement ou la réflexion, d'employer le style dont nous avons donné un échantillon; et alors, assemblant, avec une habileté admirable, deux qualités si opposées en apparence, il trouve moyen de paraître négligé et pré-

tentieux dans la même page, dans la même période, dans la même phrase, et cela à force de déclamations ampoulées et de solécismes, et, par-dessus tout, avec cette maladroite ambition qui est le caractère distinctif des écrivains du dix-septième siècle dans ce pays. En vérité il serait impossible de faire goûter de pareilles choses aux lecteurs de nos jours : ils sont trop instruits et trop ennemis de ce genre d'extravagance. Heureusement que cette bonne idée m'est venue au commencement de ce travail ingrat: et je n'en suis plus responsable. —

Au moment d'achever la lecture de ce manuscrit, j'éprouvais toutefois quelque peine à penser qu'une si belle histoire resterait entièrement ignorée : il pourra bien arriver que le lecteur en pense autrement; mais je dois avouer qu'elle m'a-

vait paru très-intéressante. — Peut-être, me disais-je, faudrait-il conserver la série des faits du manuscrit, et en changer le style? — Aucune objection raisonnable ne s'étant présentée à mon esprit, j'ai embrassé ce parti avec empressement : et telle est l'origine du présent livre, exposée avec une simplicité égale à l'importance du livre même.

Cependant quelques-uns de ces faits et certains usages rapportés par notre auteur nous avaient paru si nouveaux, si étranges, pour ne rien dire de plus, qu'avant de lui accorder quelque confiance, nous avons voulu interroger d'autres témoins, et nous avons pris la peine de fouiller dans les mémoires du temps, afin de nous assurer si véritablement les choses allaient alors de cette façon. Un pareil examen a dissipé tous nos doutes

à chaque pas, nous avons rencontre des exemples de faits semblables et même plus extraordinaires; et ce qui nous a paru plus décisif encore, c'est que nous avons retrouvé quelques personnages dont nous n'avions eu connaissance que par notre manuscrit, ce qui nous avait fait douter qu'ils eussent réellement existé. Nous citerons dans l'occasion quelques-uns de ces témoignages, afin de donner plus de crédit aux faits que les lecteurs pourraient être portés à rejeter à cause de leur bizarrerie.

Mais en repoussant comme insupportable le style de notre auteur, quel style y avons-nous substitué? c'est là qu'est la difficulté.

Quiconque, sans en être prié, s'avise de refaire le travail d'autrui, s'expose à rendre un compte scrupuleux du sien, et

en contracte même l'obligation ; c'est une règle de fait et de droit à laquelle nous ne prétendons pas nous soustraire. Loin de là, et dans le dessein de prouver que nous nous y sommes soumis de bonne grace, nous nous étions proposé de donner minutieusement raison du mode d'écrire que nous avons adopté ; et à cet effet, pendant toute la durée de notre travail, nous avons cherché à en deviner les critiques possibles et contingentes, afin de nous prémunir d'avance contre les unes et les autres. Mais ce n'est point là qu'aurait été la difficulté, puisque (nous devons le dire en l'honneur de la vérité) il ne nous est venu aucune observation critique à l'esprit qu'il ne nous soit venu en même temps une réponse victorieuse, non pas de celles qui résolvent seulement les questions, mais

de celles qui les réduisent au silence. Souvent même, mettant deux critiques aux prises, nous les faisions lutter l'une contre l'autre; ou, les examinant profondément, nous réussissions à découvrir et à démontrer qu'opposées en apparence, elles étaient cependant d'un même genre, et nées toutes deux de ce qu'on n'avait pas indiqué les faits et les principes sur lesquels on devait asseoir son jugement, et les plaçant ensemble, à leur grande surprise, nous les voyions disparaître. Jamais on ne rencontrera un auteur qui puisse mieux prouver jusqu'à l'évidence qu'il a bien fait. Mais hélas! lorsque nous sommes arrivés au moment de récapituler toutes ces objections et ces réponses, afin de les mettre dans un certain ordre, il nous eût été possible d'en composer un livre. En consé-

quence nous avons renoncé à ce projet, pour deux raisons que le lecteur approuvera sans doute : la première, qu'un livre employé à en justifier un autre, ou même le style d'un autre, pourrait paraître ridicule; la seconde, que c'est assez de publier un livre à la fois, si même ce n'est pas déja trop.

LES FIANCÉS.

CHAPITRE PREMIER.

La branche du lac de Como, qui se dirige vers le midi entre deux chaînes continues de montagnes et forme une suite de golfes et de baies, selon qu'elles s'en approchent ou s'en éloignent, se resserre tout-à-coup et prend le cours et l'apparence d'un fleuve entre un promontoire à droite et une large rivière de l'autre côté. Le pont qui unit les deux rives en cet endroit semble rendre ce changement encore plus sensible à l'œil, et marque le point où le lac cesse, et où l'Adda recommence pour reprendre ensuite le nom de lac au lieu où les rives, en s'élargissant encore, laissent l'eau s'é-

tendre et ralentir son cours en de nouveaux golfes et de nouvelles baies. La rivière, formée par la réunion de trois gros torrents, suit le penchant de deux montagnes contiguës, dont l'une porte le nom de *San Martino*, et l'autre, en dialecte lombard, celui de *Resegone*, à cause de ses nombreuses découpures qui, en effet, lui donnent la ressemblance d'une scie; en sorte qu'au premier aspect et vue de face, par exemple, des remparts de Milan qui regardent le nord, il n'est personne qui, à ce simple indice, ne la reconnaisse aussitôt, dans ce long et vaste amas d'autres montagnes, d'un nom plus obscur et d'une forme plus commune. Pendant une bonne partie de son cours, la rivière coule avec une pente douce et continue; puis, interrompue par des coteaux et de petits vallons, elle se précipite en cascades ou s'étend en larges nappes, selon la forme plus ou moins accidentée des deux montagnes et le travail des eaux. La lisière, déchirée par les bouches des torrents, n'est presque composée que de gravier et de cailloux; le reste se compose de champs et de vignobles, parsemés

de villages, de maisons de campagne et de chaumières : dans quelques parties, on rencontre des bois qui se prolongent jusque sur la montagne. Lecco, le principal de ces villages, et qui donne son nom au territoire, est situé à peu de distance du pont, sur le bord du lac, et il se trouve même en partie dans le lac quand les eaux viennent à s'enfler : c'est aujourd'hui un grand bourg qui ne tardera pas à devenir une petite ville. Au temps où arrivèrent les événements que nous entreprenons de raconter, ce bourg, déja considérable, était de plus un château fort; il avait par conséquent l'honneur de loger un commandant, et l'avantage de posséder une garnison permanente de soldats espagnols, qui enseignaient la modestie aux jeunes filles et aux femmes du pays, caressaient de temps en temps les épaules des maris et des pères, et, vers la fin de l'été, ne manquaient jamais de se répandre dans les vignes pour enlever les raisins et diminuer aux paysans les fatigues de la vendange. De l'un à l'autre de ces hameaux, des hauteurs au lac, et d'une hauteur à celle qui l'avoisine, il exis-

tait et il existe encore à travers la petite vallée un grand nombre de sentiers, tantôt escarpés, tantôt unis, tantôt doucement inclinés, la plupart bordés de murs bâtis avec de gros cailloux, revêtus çà et là de vieilles racines de lierre, dont les barbes rongeant le ciment en prennent la place et conservent jointes entre elles les pierres qu'elles verdissent de leur feuillage. Dans quelques endroits, ces sentiers sont enfoncés et comme ensevelis entre les murs, de sorte que le voyageur, en levant les yeux, ne découvre que le ciel et quelques cimes de montagnes. Ailleurs ce sont des terrasses qui vont en tournant sur le bord d'une esplanade, ou se déploient en saillie sur la pente, comme un long escalier, soutenues par des murs qui en dehors sont escarpés comme des bastions, mais qui sur le sentier même ne s'élèvent qu'à la hauteur d'un parapet; et de là le voyageur peut, sans obstacle, promener ses regards sur les points de vue les plus variés et les plus délicieux. D'un côté domine la plaine azurée du lac entrecoupée d'isthmes et de promontoires; et sur ses bords, on aperçoit de

riants paysages que l'onde réfléchit en les renversant : de l'autre, l'Adda, qui, à peine sortie des arches du pont, se répand de nouveau en petit lac, puis se resserre et prolonge jusqu'à l'horizon ses brillantes sinuosités : en haut, les cimes entassées des monts suspendus sur la tête de ceux qui les contemplent; au-dessous, le penchant cultivé de la montagne, les paysages, le pont; en face, la rive opposée du lac, et, en la remontant, la montagne qui le ferme.

C'était par un de ces sentiers, vers le déclin du jour, le 7 novembre de l'année 1628, que revenait à pas lents, de la promenade, Don Abondio ***, curé de l'un des villages que l'on vient d'indiquer, et que notre auteur ne nomme pas, non plus que le pasteur, ce qui fait déja deux réticences! Il disait tranquillement son office, et quelquefois, entre un psaume et l'autre, il refermait le bréviaire sur l'index de la main droite qui lui servait de signet; puis, mettant les deux mains derrière le dos, la droite avec le livre à moitié fermé dans la paume de la gauche, il continuait son chemin les yeux baissés, rejetant de temps en temps avec

le pied vers la muraille les cailloux qui gênaient sa marche, et donnait une plus tranquille audience aux pensées oisives qui étaient venues tenter son esprit, tandis que ses lèvres récitaient toutes seules les Complies. Sortant ensuite de ces pensées, il portait les yeux vers la montagne qui s'élevait devant lui, et regardait machinalement la lumière du soleil à peine couché, qui, s'échappant à travers les crevasses du mont opposé, se réfléchissait çà et là sur ses rochers saillants comme de larges et inégales bandes de pourpre. Après avoir de nouveau rouvert son bréviaire et récité un autre verset, il arriva à un tournant du sentier où il avait coutume de laisser là sa lecture et de regarder devant lui, ce qu'il fit encore ce jour-là. L'encoignure franchie, la route courait en droite ligne une cinquantaine de pas environ, après quoi elle se partageait en deux sentiers en forme de pate d'oie; à droite, elle se dirigeait vers la montagne, et c'était le chemin qui conduisait au presbytère; à gauche, elle descendait dans la vallée jusqu'à un torrent, et de ce côté le mur ne s'élevait qu'à hauteur d'appui. Au lieu de se

réunir à l'angle, les murs intérieurs des deux sentiers aboutissaient à une petite chapelle sur laquelle étaient peintes certaines figures longues, serpentantes, terminées en pointe, qui, dans l'intention de l'artiste et aux yeux des habitants du voisinage, représentaient des flammes, et au milieu des flammes certaines autres figures impossibles à décrire, représentant les ames du purgatoire; ames et flammes, tout était couleur de brique, sur un fond grisâtre, avec quelques dégradations par ci, par là. Le détour fait, en dirigeant selon sa coutume ses regards vers la chapelle, le curé vit une chose à laquelle il ne s'attendait guère et qu'il aurait bien voulu ne pas voir. Deux hommes étaient postés vis-à-vis l'un de l'autre, au confluent, pour ainsi dire, des deux sentiers: l'un d'eux se tenait à cheval sur le petit mur, une jambe pendante en dehors et un pied posé sur la route; son compagnon planté sur ses pieds, appuyé au mur les bras croisés sur la poitrine. Le costume, la tournure et tout ce qu'en pouvait distinguer le curé du lieu où il se trouvait, ne laissaient aucun doute sur leur condition. Ils

avaient tous deux autour de la tête un réseau vert qui retombait sur l'épaule gauche où il se terminait en grosse houppe, et duquel sortait sur le front une énorme touffe de cheveux : leurs deux longues moustaches s'arrondissaient en anneaux aux extrémités. Le bas de leur pourpoint était serré par un ceinturon de cuir verni, où était suspendue, avec de petits crochets, une paire de pistolets : une petite corne remplie de poudre pendait sur leur poitrine en guise de joyau; au côté droit de leurs larges et bouffantes brayes, était une poche d'où sortait le manche d'un coutelas; une rapière à large poignée, en lames de laiton bien fourbies et bien reluisantes, et dont l'assemblage formait des chiffres, était attaché à leur flanc gauche. Au premier coup d'œil on les reconnaissait pour des individus de la classe des braves.

Cette classe, aujourd'hui tout-à-fait perdue, était alors très-florissante en Lombardie, et déja fort ancienne. Nous allons fournir à ceux qui n'en auraient pas d'idée quelques documents authentiques, qui pourront donn er une suffi

sante connaissance de ses principaux caractères, des forces mises en mouvement pour la détruire, et de sa longue et vigoureuse existence.

Déja, au 8 avril 1583, l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Charles d'Aragon, prince de Castelvetrano, duc de Terranuova, marquis d'Avola, comte de Burgeto, grand-amiral et grand-connétable de Sicile, gouverneur de Milan et capitaine-général de Sa Majesté Catholique, en Italie, *suffisamment informé de l'excessive misère dans laquelle s'est trouvée et se trouve encore la ville de Milan à cause des braves et des vagabonds*, rend contre eux un décret de bannissement. *Il dénonce, comme devant être compris dans ce décret et regardés comme braves et vagabonds..., tous les individus, qui, étant étrangers, ou du pays, n'ont aucun moyen d'existence, ou, en ayant un, ne l'exercent pas... mais, avec ou sans salaire, s'attachent à quelque gentilhomme, officier ou marchand... pour le soutenir, ou, comme on peut justement le présumer, pour tendre des embûches à autrui...* Il ordonne que, dans le délai de six jours, tous ceux qui se trouveront dans ce cas, aient

à quitter le pays, condamne les infracteurs aux galères, et accorde à tous les officiers de justice les pouvoirs les plus étendus pour l'exécution de ce décret. Mais, le 12 avril de l'année suivante, ce même seigneur s'apercevant... *que la ville de Milan est remplie de ces braves... qui sont revenus y vivre, comme ils le faisaient précédemment, sans avoir rien changé à leurs habitudes, et sans que le nombre en soit diminué*, fait publier une nouvelle ordonnance remarquable par sa vigueur, dans laquelle entre autres mesures on trouve :

Que tout individu, tant de cette ville que du dehors, qui, sur le témoignage de deux personnes, sera reconnu pour brave et en avoir le nom, bien qu'il soit constant qu'il n'a commis aucun délit... pourra sur cette seule réputation de brave... et sans autres indices, être, par lesdits juges et par chacun d'eux, mis à la question et battu de verges par forme d'information... et, bien qu'il ne confesse aucun délit, être envoyé aux galères pour trois ans, sur la simple réputation de brave, comme il est dit ci-dessus. Tout cela, et le surplus que l'on omet, parce

que *Son Excellence est résolue de se faire obéir de tout le monde.*

En voyant sortir de la bouche d'un seigneur aussi puissant des menaces si sévères et si positives, et accompagnées de pareilles mesures, on serait tenté de croire qu'à la publication de l'ordonnance tous les braves disparaîtraient pour toujours. Mais le témoignage d'un seigneur non moins respectable, ni moins riche de noms, nous oblige de croire tout le contraire. C'est l'illustrissime et excellentissime seigneur Juan-Fernandez de Vélasco, connétable de Castille, grand-chambellan de Sa Majesté, duc de Frias, comte de Haro et Castelnovo, seigneur de la maison de Vélasco et de celle des Sept-Enfants de Lara, gouverneur de l'état de Milan, etc. Le 5 juin 1593, pleinement informé aussi *du mal et des délits qui proviennent... des braves et des vagabonds, et du pernicieux effet que cette espèce d'hommes produit sur le bien public et en dépit de la justice*, il leur ordonne de nouveau que, dans le terme de six jours, ils aient à débarrasser le pays; renouvelant ensuite les mêmes menaces et prescrivant les

3.

mêmes mesures que son précédesseur. Le 23 mai 1598, *informé à son grand déplaisir... que plus que jamais le nombre de ces individus* (les braves et les vagabonds) *augmente dans la ville et dans l'état, et que l'on n'entend continuellement parler que d'attaques sur les routes, de vols, d'homicides et de toute autre espèce de crimes, commis de jour et de nuit, et dont les braves se rendent d'autant plus aisément coupables, qu'ils espèrent être soutenus par leurs chefs et leurs complices...*, il prescrit de nouveau les mêmes remèdes en en augmentant la dose, comme on a coutume de le faire dans les maladies opiniâtres. *Chacun donc*, conclut-il, *devra bien se garder de contrevenir en quoi que ce soit à la présente ordonnance, parce qu'au lieu d'éprouver la clémence de Son Excellence, il en ressentira toute la rigueur et la colère... étant résolue et déterminée que cette ordonnance soit un dernier et péremptoire avertissement.*

Cependant telle ne parut pas être l'opinion de l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Piétro Enriquez de Acévedo, comte de Fuentes, capitaine et gouverneur de l'État de

Milan; et ce fut par de bonnes raisons. *Pleinement informé de la misère dans laquelle se trouvent la ville et l'état, à cause du grand nombre de braves qui y abondent..., et résolu d'extirper totalement une engeance si pernicieuse*, il fit publier, le 5 décembre 1600, un nouvel avertissement renfermant beaucoup de mesures vigoureuses, *avec le ferme dessein qu'elles soient exécutées avec la dernière rigueur et sans nul espoir de pardon.*

Il faut croire toutefois qu'il n'apporta point dans l'exécution de ces mesures cette bonne volonté qu'il savait si bien mettre à ourdir des intrigues et à susciter des adversaires à son grand ennemi Henri IV; car à ce sujet l'histoire nous atteste comme il réussit à armer contre ce prince le duc de Savoie à qui il fit perdre plus d'une ville, et comme il parvint à faire conspirer le duc de Biron à qui il fit perdre la tête; mais pour ce qui regarde cette engeance si pernicieuse des braves, c'est une chose certaine qu'elle continuait à exister le 22 septembre de l'année 1612. A cette époque, l'illustrissime et excellentissime seigneur Don

Giovanni de Mendoza, marquis de la Hynojosa, gentilhomme, etc., gouverneur, etc., pensa sérieusement à l'extirper. A cet effet, il envoya à Pandolfo et à Marcus Tullius Malatesti, imprimeurs royaux, l'ordonnance habituelle, corrigée et augmentée, afin qu'ils l'imprimassent pour la destruction des braves. Mais ceux-ci vécurent encore pour éprouver, le 24 décembre de l'année 1618, les mêmes rigueurs et de plus sévères de la part de l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Gomez Suarez de Figueroa, duc de Feria, gouverneur, etc. Il faut croire qu'ils n'avaient pas tous succombé dans cette circonstance, puisque l'illustrissime et excellentissime seigneur Gonzalo Fernandez de Cordova, sous l'administration duquel eut lieu la promenade de Don Abondio, s'était trouvé dans l'obligation de recourir à l'ordonnance accoutumée contre les braves, et de la faire publier le 5 octobre 1627, c'est-à-dire un an, un mois et deux jours avant ce mémorable événement.

Ce ne fut pas la dernière publication de ce genre; mais nous ne croyons pas devoir faire

mention de celles qui eurent lieu postérieurement, parce qu'elles sortent de la période de notre histoire. Nous en indiquerons seulement une du 13 février 1632, dans laquelle l'illustrissime et excellentissime seigneur *le duc de Feria*, gouverneur du Milanais pour la seconde fois, nous instruit *que les plus grands crimes sont commis par les individus connus sous le nom de braves :* et cela suffit pour établir d'une manière incontestable qu'au temps dont nous parlons il existait des brigands de cette espèce.

Que les deux hommes dont nous avons parlé fussent là pour y attendre quelqu'un, la chose était trop évidente; mais ce qui contraria le plus Don Abondio, ce fut d'acquérir la certitude, par certains mouvements, que c'était lui qu'on attendait. En effet, comme il venait de tourner l'encoignure, ils s'étaient regardés fixement, et s'étaient fait un signe de tête qui indiquait clairement qu'ils s'étaient dit : C'est lui. Celui qui était à califourchon sur le mur d'appui, ayant ramené sa jambe sur le chemin, se leva, tandis que l'autre s'éloigna de la muraille où il

était accoté, et tous deux se dirigèrent vers le curé. Celui-ci, tenant toujours son bréviaire devant lui comme s'il eût continué de lire, glissait furtivement son regard par-dessus pour épier leurs mouvements, et, les voyant venir directement à sa rencontre, mille pensées l'assaillirent à la fois. Il se demanda d'abord à lui-même avec vivacité si, entre les braves et lui, il n'y avait pas un chemin pour fuir à droite ou à gauche; mais il se souvint aussitôt que non; puis, faisant un rapide examen pour rechercher s'il n'avait pas offensé quelque personnage puissant et vindicatif, son trouble même fut un instant calmé par le témoignage consolant de sa conscience. Cependant les braves s'approchaient de lui en le regardant fixement : alors le curé passa l'index et le doigt du milieu de sa main gauche dans son col de rabat, comme pour le rajuster, et, tout en agitant sa main et sa tête en sens contraire, tordant sa bouche et regardant du coin de l'œil par derrière lui, il chercha à s'assurer si quelqu'un ne survenait pas; mais il ne vit personne. Il lança par-dessus le petit mur un re-

gard rapide dans les champs, personne; un coup d'œil plus timide sur le chemin qu'il tenait, personne non plus, si ce n'est les braves. Que faire? rebrousser chemin? il n'était plus temps; courir à toutes jambes? c'était dire suivez-moi, ou pis encore. Ne pouvant éviter le danger, il courut au-devant; car ces moments d'incertitude étaient si pénibles pour lui, qu'il n'avait plus d'autre envie que de les abréger. Il doubla donc le pas, récita un verset assez haut, composa son visage afin de paraître autant que possible gai et tranquille, fit un effort pour préparer un sourire, et quand il se vit près de ces deux honnêtes gens, il s'arrêta en se disant à lui-même : Nous y voilà. « Monsieur le curé! » dit l'un d'eux en le regardant en face.

« Qu'y a-t-il pour votre service? » répondit à l'instant Don Abondio, en levant les yeux de dessus son livre qu'il tenait ouvert à deux mains.

« Vous avez l'intention, » poursuivit l'autre, prenant un air menaçant et irrité, comme quand on veut empêcher un inférieur de faire une

mauvaise action, « vous avez l'intention de marier demain Renzo Tramaglino et Lucie Mondella ? »

« Cela est vrai.... répondit Don Abondio d'une voix tremblante : cela est vrai.... Mais ces messieurs sont gens du monde, et savent très-bien comme ces affaires se traitent. Le pauvre curé n'y est pour rien : ils font leurs arrangements entre eux; et puis.... ils viennent à nous comme on irait chez un banquier toucher ses fonds, et nous.... nous sommes les serviteurs du public. »

« Eh bien! dit le brave à voix basse, mais d'un ton terrible de commandement, ce mariage ne doit se faire ni demain, ni jamais. »

« Mais, messieurs, » répliqua Don Abondio avec cet accent doux et caressant d'un homme qui veut en persuader un autre qui n'est pas disposé à écouter, « messieurs, daignez vous mettre à ma place. Si la chose dépendait de moi;... mais, vous le voyez bien, elle ne me regarde en rien... »

« Ah çà, interrompit le brave, si la chose

devait se décider par des paroles, nous pourrions bien avoir le dessous; mais nous ne savons rien, et ne voulons rien savoir : vous êtes averti;... prenez-y garde. »

« Mais ces messieurs sont trop justes, trop raisonnables.... »

« Mais, interrompit cette fois l'autre brave qui n'avait point encore parlé, le mariage ne se fera pas, ou..., » et là il fit un horrible serment, « ou celui qui le fera ne s'en repentira pas, car on ne lui en laissera pas le temps... »

« Là, là, reprit le premier orateur, monsieur le curé sait comme on doit vivre dans le monde, et nous sommes de braves gens qui n'avons pas l'intention de lui nuire, s'il est prudent. Oui, monsieur le curé, l'illustrissime seigneur Don Rodrigo, notre maître, a pour vous une estime particulière. »

Ce nom produisit dans l'esprit de Don Abondio l'effet d'un éclair, qui, au milieu d'un orage nocturne, répand une lumière rapide et confuse sur les objets, et augmente la terreur.

Il fit, comme malgré lui, une grande salutation, et dit : « Si ces messieurs pouvaient me donner conseil sur.... »

« Oh! vous donner conseil à vous qui savez le latin, » interrompit encore l'autre brave en faisant un sourire à la fois méprisant et féroce, « c'est votre affaire; mais surtout ne laissez pas échapper un mot de l'avis que nous vous donnons pour votre bien; autrement... cela reviendrait au même que de faire le mariage. Allons, monsieur le curé, que voulez-vous que nous disions de votre part à l'illustrissime seigneur Don Rodrigo? »

« Mon respect.... »

« Il faut s'expliquer, monsieur le curé. »

« .... Tout disposé.... toujours disposé à l'obéissance. »

Et en proférant ces paroles, il ne savait pas bien lui-même s'il s'engageait par une promesse, ou s'il faisait un compliment banal. Les braves prirent ces paroles, et montrèrent qu'ils les avaient prises dans le sens le plus sérieux.

« Très-bien : bonne nuit, monsieur le curé, » dit l'un d'eux au moment de partir avec son

compagnon. Don Abondio, qui, quelques instants auparavant, aurait donné un de ses yeux pour pouvoir s'en aller, eût voulu prolonger l'entretien et les négociations. « Messieurs..., » commença-t-il par leur dire en tenant le livre à deux mains; mais, sans lui répondre, ils prirent le chemin par où il était venu, et s'éloignèrent en chantant une chansonnette que je craindrais de rapporter. Le pauvre Don Abondio demeura un moment la bouche ouverte, et comme enchanté; puis il prit lui-même celui des deux sentiers qui conduisait au presbytère, mettant avec peine l'une devant l'autre ses jambes qui lui semblaient paralysées, et dans une situation d'esprit que le lecteur comprendra mieux quand il aura une plus ample connaissance du caractère de ce personnage et des circonstances au milieu desquelles il était obligé de vivre.

Don Abondio (et le lecteur s'en est sans doute déja aperçu) n'était pas né avec un cœur de lion. Mais, dès ses premières années, il avait dû se convaincre que la situation la plus malheureuse à cette époque était celle d'un

animal privé de bec et d'ongles et qui pourtant ne se sentait pas d'envie d'être dévoré. La force légale ne protégeait d'aucune manière l'homme paisible, inoffensif, et qui n'avait pas d'autres moyens de faire peur à autrui : non pas qu'il manquât de lois et de mesures répressives contre les violences privées. Les lois elles-mêmes commençaient à être sans vigueur ; les délits étaient comptés et particularisés avec une minutieuse prolixité ; les peines étaient follement exhorbitantes, et si elles ne suffisaient pas, elles pouvaient être augmentées presque dans tous les cas, selon le caprice du législateur et de cent individus chargés de les infliger ; les procédures avaient constamment pour but de délivrer le juge de tous les obstacles qui auraient pu l'empêcher de prononcer une condamnation ; les extraits que nous avons cités des ordonnances rendues contre les braves en sont un faible mais fidèle exemple. Avec tout cela, et même en grande partie à cause de cela, ces ordonnances publiées de nouveau et renforcées de gouvernement en gouvernement, ne servaient à autre chose qu'à

attester hautement l'impuissance de leurs auteurs; ou si elles produisaient quelque effet immédiat, c'était principalement d'ajouter beaucoup de vexations à celles que les gens paisibles et faibles éprouvaient de la part des perturbateurs, et d'augmenter la violence et l'astuce de ceux-ci. L'impunité était organisée et avait des racines que les ordonnances n'atteignaient pas ou ne pouvaient arracher. Tels étaient les asiles et les priviléges dont jouissaient quelques classes, et qui étaient en partie reconnus par la force légale, en partie tolérés avec un silence haineux ou désavoués par de vaines protestations, mais soutenus de fait et conservés par ces classes et presque par chaque individu, avec une activité intéressée et avec la jalousie du point d'honneur. Or, cette impunité menacée et insultée, mais non détruite par les ordonnances, devait naturellement, à chaque menace et à chaque insulte, exciter de nouveaux efforts et de nouvelles tentatives pour sa conservation. C'est ce qui arrivait en effet; et à l'apparition des ordonnances destinées à comprimer les oppresseurs, ceux-ci cherchaient

dans leur force réelle des moyens nouveaux et plus avantageux pour continuer d'entreprendre ce que les ordonnances venaient de prohiber. Ils pouvaient d'autant plus facilement tourmenter et molester à chaque pas l'homme débonnaire qui se trouvait sans force personnelle et sans protection, que les ordonnances, afin d'avoir tout le monde sous la main pour prévenir ou pour punir les délits, assujettissaient chaque mouvement de l'homme privé à la volonté arbitraire de mille magistrats et agents de l'autorité. Mais, lorsque ces brigands voulaient commettre un crime, celui-ci prenait ses mesures d'avance pour se retirer à temps, soit dans un couvent, soit dans un palais, où les sbires n'auraient jamais osé mettre le pied: celui-là, sans autres précautions, portait une livrée qui entraînait à le défendre la vanité et l'intérêt d'une famille puissante; il était libre dans ses opérations, et pouvait se moquer de tout le fracas des ordonnances. Parmi ceux mêmes qui étaient chargés de les faire exécuter, les uns appartenaient par leur naissance à la classe privilégiée; d'autres en dépendaient

à titre de patronage; et tous, par éducation, par intérêt, par habitude, par imitation, en avaient adopté les maximes, et se seraient bien gardés d'y porter atteinte pour l'amour d'un morceau de papier affiché aux carrefours des chemins. D'ailleurs les hommes chargés de l'exécution immédiate des lois, quand même ils auraient été entreprenants comme des héros, obéissants comme des moines, et dévoués comme des martyrs, n'auraient peut-être pas pu en venir à bout, inférieurs comme ils l'étaient en nombre à ceux contre lesquels ils se seraient mis en opposition, et avec la fréquente probabilité d'être abandonnés ou même sacrifiés par ceux qui, en abstraction, et pour ainsi dire en théorie, leur donnaient les ordres d'agir. Mais, outre cela, ces hommes étaient généralement les plus abjects et les plus corrompus de leur temps; leurs fonctions étaient regardées comme viles, même par ceux qui pouvaient en être effrayés, et leur titre comme une injure. Il était donc bien naturel que ces agents, au lieu de risquer, ou même de compromettre leur existence dans

une entreprise inexécutable, vendissent leur inaction, ou même leur connivence aux hommes puissants, et se réservassent d'exercer leur odieuse autorité et la force qu'ils possédaient, dans ces occasions où il n'y avait plus de danger à opprimer, c'est-à-dire à vexer les hommes paisibles et sans défense.

L'homme qui veut offenser, ou qui craint à chaque instant d'être offensé lui-même, cherche naturellement des alliés et des compagnons. Il en résultait qu'à cette époque les individus portaient au plus haut point la tendance à se tenir réunis en classes, à en former de nouvelles, et à procurer à chacune d'elles la plus grande puissance de celle à qui il appartenait. Le clergé veillait à défendre et à étendre ses immunités, la noblesse ses priviléges, le militaire ses exemptions. Les marchands, les artisans, étaient enrôlés en maîtrises et en confréries; les jurisconsultes formaient une ligue, les médecins eux-mêmes une corporation. Chacune de ces petites oligarchies avait sa force spéciale et particulière; dans chacune, l'individu trouvait l'avantage d'employer en sa

faveur, à proportion de son autorité et de son adresse, les forces réunies de plusieurs. Les plus honnêtes gens se prévalaient de cet avantage pour leur défense; les fourbes et les scélérats en profitaient pour mettre à fin de coupables entreprises auxquelles leurs moyens personnels n'auraient point suffi, et pour s'en assurer l'impunité. Les forces de ces diverses ligues étaient cependant très-inégales; et dans les campagnes principalement, le noble riche et violent, avec une petite troupe de braves, et entouré de villageois habitués par une tradition commune, et intéressés ou forcés à se regarder pour ainsi dire comme sujets et soldats du seigneur, exerçait un pouvoir auquel une autre fraction de ligue aurait pu difficilement résister. Don Abondio, qui n'était ni noble, ni riche, ni courageux, s'était donc, presque au sortir de l'enfance, trouvé dans cette société, comme un vase de terre cuite qui serait contraint de voyager en compagnie de beaucoup de vases de fer. Aussi avait-il obéi de très-bonne grace à ses parents qui voulaient le mettre dans les ordres. Pour dire la vérité, il n'avait pas beaucoup

4.

réfléchi aux obligations et aux nobles fins du ministère auquel il se consacrait : s'assurer de quoi vivre avec quelque aisance, et se placer dans une classe forte et respectée, lui avaient paru deux raisons plus que suffisantes pour déterminer son choix. Mais une classe quelconque ne favorise un individu, ne le protége que jusqu'à un certain point : aucune ne le dispense de se faire un système particulier. Don Abondio, continuellement absorbé dans les pensées de sa sécurité personnelle, ne se servait pas des avantages de sa position pour obtenir ceux qu'il aurait dû beaucoup rechercher, et craignait de s'aventurer le moins du monde. Son système consistait principalement à éviter toutes les disputes, et à céder toutes les fois qu'il ne pouvait pas y rester étranger. Il gardait une neutralité désarmée dans toutes les guerres que faisaient éclater autour de lui les disputes alors très-fréquentes entre le clergé et la puissance séculière, les différents aussi fréquents des fonctionnaires et des nobles, des nobles et des magistrats, des braves et des soldats, et jusqu'aux querelles élevées entre

des paysans, nées d'une parole et décidées avec les poings et les couteaux. S'il était absolument forcé de prendre parti entre deux adversaires, il se mettait avec le plus fort. Toujours prêt à changer de côté, et prenant soin de faire sentir à l'autre qu'il n'était pas volontairement son ennemi, il semblait lui dire : Mais pourquoi aussi n'avez-vous pas su être le plus fort? je me serais mis de votre côté. S'éloignant des personnages puissants, se soustrayant à leurs injures passagères et capricieuses, répondant avec égards à ceux qui venaient le trouver dans une intention plus grave et plus réfléchie, contraignant, à force de salutations et d'attentions aimables, les plus durs même et les plus dédaigneux à lui accorder un sourire quand il les rencontrait sur son passage, le pauvre homme était parvenu à sa soixantième année sans éprouver de fortes bourrasques.

Ce n'est pas qu'il n'eût un peu de fiel dans le cœur; et cette continuelle habitude de souffrir, cette nécessité de donner si souvent raison à autrui, tant de morceaux amers avalés en

silence, l'avaient exaspéré à un tel point, que, s'il n'avait pu le soulager de temps en temps, sa sûreté en aurait inévitablement souffert. Mais enfin, comme il se trouvait dans le monde, et même autour de lui, des personnes qu'il regardait comme incapables de méchanceté, il pouvait ainsi quelquefois donner cours à sa mauvaise humeur long-temps renfermée, et se passer la fantaisie d'être un peu fantasque et de crier sans raison. C'était d'ailleurs un rigide censeur des hommes qui ne se conduisaient pas d'après ses principes, quand la censure toutefois pouvait s'exercer sans entraîner la crainte d'un péril même éloigné. Le battu était pour le moins un imprudent, l'assassiné avait toujours été un homme violent, brusque. Quant à celui qui, résolu de soutenir ses droits contre un homme puissant, revenait les os brisés, Don Abondio savait toujours lui trouver quelque tort; chose peu difficile, parce que la raison et le tort ne se partageaient jamais avec une telle justesse, que chaque partie pût avoir entièrement l'un ou l'autre. Il déclamait surtout contre ses confrères qui, à leurs ris-

ques et périls, prenaient le parti d'un faible opprimé contre un oppresseur puissant; ce qu'il appelait se mêler volontairement de brigues et vouloir faire l'impossible. Il disait encore avec sévérité que c'était s'occuper des choses profanes, au détriment de la dignité du saint ministère, et il tonnait contre ces ecclésiastiques, mais toujours dans le tête-à-tête, ou en petit comité, et avec d'autant plus de véhémence, que ceux-ci étaient plus éloignés de conserver du ressentiment pour les choses qui les touchaient personnellement. Il avait en outre cette sentence de prédilection, avec laquelle il scellait tous ses discours sur cette matière : qu'il n'arrive jamais d'accidents à un galant homme qui a la sagesse de se tenir à sa place.

Mes vingt-cinq lecteurs peuvent imaginer maintenant quelle impression dut faire sur l'ame du pauvre homme la rencontre dont j'ai fait le récit. L'effroi que lui avaient causé ces vilaines figures et leurs terribles menaces, l'inimitié d'un seigneur connu pour ne jamais menacer en vain, un système de vie paisible qui



lui avait coûté tant d'années d'études et de patience, déconcerté en un instant, tout cela formait un pas difficile et scabreux à traverser, et dont il ne voyait pas l'issue, et mille pensées s'agitaient tumultueusement dans la tête baissée de Don Abondio.—Si l'on pouvait renvoyer tranquillement Renzo avec un beau non, à la bonne heure; mais il voudra des raisons; et, bon dieu! que pourrais-je lui répondre? et, c'est qu'il a la tête chaude: c'est un agneau, quand on ne lui dit rien; mais si quelqu'un venait à le contrarier.... oh! et puis, attaché à cette Lucie, qu'il aime comme... Étourdis, qui, ne sachant que faire, s'avisent d'être amoureux et de vouloir se marier, sans penser à autre chose, et sans s'inquiéter des embarras dans lesquels ils jettent un honnête homme. Ah! que je suis malheureux! voyez un peu si ces deux vilaines figures avaient besoin de se planter sur mon chemin pour m'attaquer! qu'est-ce que cela me fait? est-ce que je veux me marier, moi? pourquoi n'ai-je pas été plus tôt parler....? c'est une singulière destinée que les bonnes idées ne me viennent jamais à l'esprit

quand je trouve l'occasion d'en faire usage : si j'avais pensé à leur suggérer l'idée de faire eux-mêmes leur ambassade.... Mais en ce moment il s'aperçut, qu'en se repentant de n'avoir pas conseillé une mauvaise action et de n'y avoir pas coopéré, il faisait une chose trop blâmable ; et il tourna toute l'amertume de ses pensées contre celle qui venait ainsi lui ôter sa tranquillité. Il ne connaissait Don Rodrigo que de vue et de réputation ; il n'avait jamais eu de relation avec lui, si ce n'était pour toucher sa poitrine avec le menton et la terre avec la pointe de son chapeau, le peu de fois qu'il l'avait rencontré sur son chemin. Il lui était arrivé, dans plus d'une occasion, de défendre la réputation de ce seigneur contre ceux qui, à voix basse, en soupirant et levant les yeux au ciel, maudissaient quelqu'une de ses entreprises : il avait dit cent fois que c'était un cavalier respectable. Mais, dans ce moment, il lui donna dans son cœur tous les titres qu'il n'avait jamais entendu lui appliquer par d'autres sans les interrompre avec vivacité par un : fi donc. Arrivé, au milieu du tumulte de ces

pensers, à la porte de sa maison, qui était à l'entrée du village, il mit avec vivacité dans la serrure la clef qu'il tenait déja dans sa main, ouvrit, entra, referma précipitamment la porte, et, pressé de retrouver une personne dévouée, il appela aussitôt : « Perpétue ! Perpétue ! » en s'approchant de la salle où elle devait être occupée à faire les préparatifs du souper. Perpétue était, comme chacun peut s'en douter, la servante de Don Abondio, servante affectionnée et fidèle qui savait obéir et commander suivant l'occasion, supporter, quand il le fallait, les réprimandes et les caprices de son maître, et lui faire quelquefois endurer les siens, qui devenaient de jour en jour plus fréquents, depuis qu'elle avait passé l'âge synodal de quarante ans, restant fille, pour avoir refusé tous les partis qui s'étaient présentés, comme elle le disait, ou pour n'avoir jamais trouvé quelqu'un qui en voulût, comme le disaient ses amies.

« Me voici, » répondit Perpétue, en mettant sur la table, à la place accoutumée, le petit flacon du vin favori de Don Abondio;

et elle venait lentement : mais elle n'avait pas encore touché le seuil de la salle, qu'il y entra à pas précipités avec un regard si sombre, un visage si décomposé, qu'il n'eût pas fallu les yeux exercés de Perpétue pour s'apercevoir, au premier abord, qu'il lui était arrivé quelque chose de bien extraordinaire.

« Miséricorde ! qu'avez - vous donc, monsieur ? »

« Rien, rien, » répondit Don Abondio en se laissant tomber, hors d'haleine, dans son fauteuil.

« Comment, rien ? vous voulez vous moquer de moi : la chose n'est-elle pas assez apparente ? Il vous est arrivé quelque grand accident. »

« Oh ! pour l'amour de Dieu ! quand je vous dis que ce n'est rien ; ou ce n'est rien, ou c'est quelque chose que je ne puis vous dire. »

« Que vous ne pouvez me dire, à moi ? Qui prendra donc soin de votre santé ? qui vous donnera un conseil.... ? »

« Hélas ! taisez-vous, et ne préparez pas autre chose : donnez-moi un verre de mon vin. »

« Et vous voudrez me soutenir que vous



n'avez rien, » dit Perpétue en remplissant le verre, et le tenant dans la main, comme si elle n'eût voulu le donner que comme prix de la confidence qu'on lui faisait tant désirer.

« Donnez, donnez, » dit Don Abondio, en prenant le verre d'une main mal affermie et le vidant avec précipitation, comme si c'eût été une potion amère.

« Vous voulez donc que je sois obligée de m'informer çà et là de ce qui est arrivé à mon maître ? » dit Perpétue, debout devant lui, avec les mains renversées sur ses hanches, les coudes en avant, et le regardant fixement, comme si elle eût voulu lui arracher son secret des yeux.

« Pour l'amour du ciel! ne faites pas de commérages, ne tenez pas de propos; il y va.... il y va de la vie! »

« De la vie! »

« De la vie. »

« Vous savez bien que chaque fois que vous m'avez confié quelque chose avec sincérité, je n'en ai jamais... »

« Oui; comme le jour que... »

Perpétue s'aperçut qu'elle avait pris une mauvaise route; et changeant de ton tout-à-coup: «Monsieur le curé, dit-elle d'une voix émue et propre à émouvoir, je vous ai toujours été très-affectionnée; et si dans ce moment je cherche à savoir quelque chose, c'est par intérêt, parce que je voudrais pouvoir vous aider, vous donner un bon conseil, vous soulager l'esprit...»

Le fait est que Don Abondio avait autant d'envie de se décharger de son pesant secret que Perpétue en avait de le connaître; d'où il arriva qu'après avoir repoussé toujours avec plus de faiblesse les nouvelles et plus pressantes attaques de sa servante, après lui avoir plus d'une fois fait jurer qu'elle n'en soufflerait pas un mot, enfin après beaucoup de réticences, beaucoup d'hélas, il lui raconta sa douloureuse aventure. Quand il en vint au nom terrible de Don Rodrigo, ce ne fut qu'après que Perpétue eut proféré un nouveau et plus solennel serment, que Don Abondio prononça ce nom; puis il se renversa sur le dossier de son fauteuil en poussant un grand soupir, levant les

mains en signe de commandement et de supplication, et en s'écriant : « Pour l'amour du ciel ! »

« Miséricorde ! s'écria Perpétue ; oh ! quel scélérat ! oh ! quel tyran ! oh ! quel homme sans la crainte de Dieu ! »

« Voulez-vous bien vous taire ? voulez-vous donc me ruiner tout-à-fait ? »

« Oh ! nous sommes seuls ici, personne ne peut nous écouter ; mais comment allez-vous faire, mon pauvre maître ? »

« Oh voyez ! dit Don Abondio d'une voix impatiente, voyez les beaux avis qu'elle sait me donner ! Elle me demande comment je ferai ; comment je ferai ! comme si elle était dans l'embarras, et que ce fût à moi de l'en tirer ! »

« Mais j'en avais bien un bon conseil à vous donner, mais puisque... »

« Mais après, voyons. »

« Puisque tout le monde dit que notre archevêque est un saint, un homme de cœur, et qui n'a pas peur de ces brutales figures, et que, quand il peut s'opposer à un de ces

scélérats pour soutenir un curé, il en est enchanté, mon avis serait de lui écrire une belle lettre pour l'informer comment et de quelle façon... »

« Voulez-vous bien vous taire? voulez-vous bien vous taire? Sont-ce là des conseils à donner à un pauvre homme? Quand on m'aura tiré un coup d'escopette dans les reins... Dieu puissant !... l'archevèque me l'ôtera-t-il? »

« Eh, les coups d'escopette ne se donnent pas comme des confitures; quel malheur si ces chiens devaient mordre toutes les fois qu'ils aboient! et j'ai toujours vu que l'on respectait ceux qui savaient montrer les dents et se faire valoir; et justement parce que vous ne voulez jamais dire votre raison, nous sommes réduits à ce point que tous se vengent avec licence, et... »

« Voulez-vous bien vous taire? »

« Je me tais à l'instant; mais il est certain que quand le monde s'aperçoit qu'un homme, toujours et dans toutes les occasions, est prêt à mettre les... »

« Voulez-vous bien vous taire? Est-ce le moment de tenir ces propos? »

« Il suffit, vous y penserez cette nuit; mais en attendant, ne commencez pas par vous tourmenter vous-même, par ruiner votre santé; mangez du moins un morceau. »

« J'y penserai, répondit en balbutiant Don Abondio; assurément j'y penserai, et j'ai bien sujet d'y penser. » Et il continua en se levant: Je ne veux rien prendre, rien; j'ai une autre envie : je sens bien qu'il est nécessaire que j'y réfléchisse. Mais il fallait que cela tombât justement sur moi! »

« Allons, buvez encore cet autre verre de vin, dit Perpétue en le remplissant; vous savez que ce vin vous remet toujours l'estomac. »

« Oh! il me faut un autre spécifique, il me faut un autre spécifique. »

A ces mots, il prit la lumière; et en murmurant toujours : « Une petite bagatelle! à un galant homme comme moi! et demain, comment iront les choses? » et d'autres lamentations semblables, il se rendit à sa chambre pour

se coucher. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta un moment, se tourna vers Perpétue, mit le doigt sur sa bouche, et lui dit d'un ton lent et solennel : « Pour l'amour du ciel ! » et il disparut.

CHAPITRE II.

On rapporte que le prince de Condé dormit profondément la nuit qui précéda la journée de Rocroy : mais d'abord il était très-fatigué ; ensuite il avait déja fait toutes les dispositions nécessaires et donné des ordres pour ce qu'on devait exécuter le matin. Don Abondio, au contraire, ne savait rien encore, sinon que le lendemain serait un jour de bataille : aussi employa-t-il une grande partie de la nuit en consultations chagrinantes. Ne point tenir compte de la défense et des menaces qu'on lui avait faites et célébrer le mariage, était un parti qu'il n'osait pas même mettre en délibération. Confier à Renzo ce qui lui était arrivé, et chercher avec lui quelque moyen... Dieu puissant ! « Ne laissez pas échapper un mot...

autrement... » avait dit un des braves; et en entendant résonner ces mots dans son esprit, Don Abondio, non-seulement ne songeait pas à transgresser une telle défense, mais il se repentait même d'en avoir fait confidence à Perpétue. Fuir? où? Et puis, combien d'embarras, que de comptes à rendre! A chaque projet, auquel il renonçait, le pauvre homme se retournait dans son lit. Le parti qui lui sembla le meilleur, fut de gagner du temps en donnant des défaites à Renzo. Il se ressouvint à propos qu'il manquait peu de jours pour arriver au temps où les mariages sont défendus. Si je puis, se disait-il, franchir ce court intervalle, j'aurai ensuite deux mois devant moi, et en deux mois il peut se passer bien des choses. — Il examina quels prétextes il pourrait alléguer, et, bien qu'ils lui parussent un peu légers, cependant il se rassurait en songeant que son autorité les rendrait de quelque poids, et que sa longue expérience lui donnerait de grands avantages sur un jeune homme ignorant. — Nous verrons, disait-il en lui-même : il pense à son amour, et moi je pense à ma sûreté; donc je

suis le plus intéressé, encore que je sois le plus habile : mon cher enfant, si les épaules te démangent, je n'y sais que dire; mais je ne veux pas me faire de mauvaises affaires pour toi. — S'étant un peu tranquillisé l'esprit par cette délibération, il parvint enfin à fermer l'œil; mais quel sommeil! quels songes! les braves, Don Rodrigo, Renzo, des sentiers escarpés, des rochers, une attaque, des cris, des coups d'escopette!

Le premier moment du réveil, à l'approche ou à la suite d'un malheur, est toujours mêlé de beaucoup d'amertume : l'esprit, à peine éveillé, revient aux idées de la vie paisible qui s'est écoulée précédemment; mais la pensée du nouvel état des choses les efface bientôt désagréablement, et le déplaisir en devient plus vif par cette comparaison instantanée. Ce moment douloureusement assoupi, Don Abondio récapitula aussitôt ses projets de la nuit, s'y affermit, les ordonna mieux, se leva, et se jeta dans son fauteuil en attendant Renzo avec une inquiétude mêlée d'impatience.

Lorenzo, ou, comme chacun l'appelait,

Renzo, ne se fit pas attendre long-temps. A peine crut-il pouvoir se présenter chez le curé sans indiscrétion, qu'il y accourut avec ce joyeux empressement d'un homme de vingt ans, qui doit dans la journée épouser celle qu'il aime. Depuis son adolescence, il avait perdu ses parents, et il exerçait la profession de filateur de soie, qui était, pour ainsi dire, héréditaire dans sa famille; profession autrefois assez lucrative, déja tombée en décadence à cette époque, mais non pas au point qu'un habile ouvrier ne pût gagner de quoi vivre honnêtement. Le travail allait en décroissant de jour en jour; mais l'émigration continuelle des ouvriers attirés dans les états voisins par des promesses, des priviléges et de fortes paies, était cause qu'il ne manquait pas encore à ceux qui restaient dans le pays. Outre cela, Renzo possédait un petit terrain, qu'il faisait cultiver, et qu'il cultivait lui-même dans les moments où il n'était point occupé à sa filature, en sorte que, dans sa position, on pouvait dire qu'il avait de l'aisance; et, quoique cette année fût plus mauvaise encore que les précédentes, et que déja on com-

mençât à éprouver une véritable disette, cependant, comme depuis l'instant où il avait jeté les yeux sur Lucie il était devenu économe, il se trouvait suffisamment pourvu, et ne craignait pas de manquer de pain. Il se présenta devant Don Abondio en habit de fête avec des plumes de diverses couleurs à son chapeau, son stylet à beau manche dans sa ceinture, et ayant un air de bonheur et en même temps de bravoure commun alors aux hommes les plus paisibles. L'accueil réservé et mystérieux de Don Abondio contrastait d'une façon singulière avec les manières ouvertes et décidées du jeune fiancé.

Il a sans doute quelque projet en tête, disait Renzo en lui-même; puis il lui adressa la parole : « Je viens, monsieur le curé, pour savoir à quelle heure vous désirez que nous soyons rendus à l'église? »

« De quel jour voulez-vous parler? »

« Comment, de quel jour? Ne vous souvenez-vous pas qu'aujourd'hui est le jour fixé? »

« Aujourd'hui? » répliqua Don Abondio, comme s'il en entendait parler pour la première

fois; « aujourd'hui... aujourd'hui... prenez patience; mais aujourd'hui je ne puis pas. »

« Vous ne pouvez pas aujourd'hui! Qu'est-il donc arrivé? »

« D'abord, je ne me sens pas bien, vous le voyez. »

« J'en suis peiné; mais ce que vous avez à faire demande si peu de temps et vous causera si peu de fatigue..... »

« Et puis, et puis.... »

« Et puis, quoi encore, monsieur le curé? »

« Et puis, il y a des embarras. »

« Des embarras? Quels embarras peut-il y avoir? »

« Il faudrait être à ma place pour savoir quelles sont les difficultés qui se rencontrent dans ces matières, et combien il y a de comptes à rendre. Je suis trop doux de cœur, je ne songe qu'à aplanir les obstacles, à faciliter la réussite des choses, à les faire selon le plaisir des autres; et je transgresse mes devoirs, et puis je m'attire des reproches et quelquefois pis. »

« Mais, au nom du ciel, ne me tenez pas

ainsi en suspens, et dites-moi une bonne fois de quoi il s'agit. »

« Savez-vous combien il y a de formalités à remplir pour faire un mariage en règle? »

« Il faut bien que j'en sache quelque chose, » dit Renzo, dont l'humeur commençait à s'aigrir, puisque vous m'en avez déja suffisamment rompu la tête ces jours derniers. Mais maintenant n'a-t-on pas expédié toute chose? n'a-t-on pas fait tout ce qu'il fallait faire? »

« Tout, tout, vous en jugez ainsi, parce que vous perdez patience; et moi je suis un insensé qui manque à son devoir, pour ne pas affliger les gens. Mais maintenant.... il suffit, je sais ce que je dis. Nous autres, pauvres curés, nous sommes entre le marteau et l'enclume; vous êtes impatient, et je vous plains, pauvre jeune homme; et nos supérieurs.... il suffit, on ne peut tout dire. Et c'est toujours pour nous que sont les dangers. »

« Mais encore une fois, expliquez-moi quelle est cette formalité qu'il me reste à remplir, comme vous le dites, et je la remplirai sur-le-champ. »

« Savez-vous combien il y a d'empêchements dirimants ? »

« Comment voulez-vous que je connaisse vos empêchements ? »

« *Error, conditio, votum, cognatio, crimen, cultus disparitas, vis, ordo.... Si sis affinis...* »

« Vous plaisez-vous à vous moquer de moi ? que voulez-vous que je fasse de votre *latinorum ?* »

« Eh bien donc! si vous ne savez pas les choses, prenez patience, et rapportez-vous-en à ceux qui les savent. »

« Allons...! »

« Courage, mon cher Renzo, ne vous en allez pas en colère, je serai prompt à faire.... tout ce qui dépendra de moi. Je voudrais, de tout mon cœur, vous voir satisfait ; je vous veux du bien. Eh !.... quand je pense que vous étiez si heureux ; que vous manquait-il ? rien ; et pourtant le caprice vous est venu de vous marier.... »

« Que signifie ce discours, monsieur ? » interrompit Renzo, avec un visage où se peignaient tour-à-tour la surprise et la colère.

« C'est une manière de parler, quand je vous dis prenez patience... Je voudrais vous voir content. »

« En un mot...... »

« En un mot, mon cher enfant, il n'y a point de ma faute; ce n'est pas moi qui ai fait la loi; et, avant de conclure un mariage, nous sommes dans l'obligation de faire beaucoup de recherches, pour nous assurer qu'il n'y a pas d'empêchements. »

« Eh quoi! ne me direz-vous pas enfin quel obstacle est survenu? »

« Ayez patience, ce ne sont pas des choses qu'on puisse déchiffrer en courant. Ce ne sera rien, espérez; mais, ni plus ni moins, nous devons faire ces recherches. Le texte est clair et positif: *Antequàm matrimonium denunciet...* »

« Je vous ai déja dit que je ne voulais plus entendre de latin. »

« Mais il faut pourtant que je vous explique.... »

« Mais n'avez-vous pas déja fait toutes ces recherches? »

« Je ne les ai pas faites comme je l'aurais dû, vous dis-je. »

« Pourquoi ne les avez-vous pas faites à temps? pourquoi m'avez-vous dit que tout était fini ? pourquoi attendre.... »

« Ah! voilà! vous me reprochez ma trop grande bonté. J'ai rendu les choses plus faciles pour vous servir; mais.... mais maintenant il m'est venu.... il suffit, je sais ce que c'est. »

« Et que voulez-vous que je fasse... ? »

« Que vous preniez patience pendant quelques jours. Mon cher enfant, quelques jours ne sont pas l'éternité : ayez patience. »

« Pendant combien de temps? »

— Nous sommes à bon port, pensait Don Abondio; et avec un ton plus insinuant que jamais : « Courage, dit-il; dans une quinzaine de jours, nous tâcherons de faire.... »

« Quinze jours! oh! voici du nouveau! J'ai fait tout ce que vous avez voulu, vous avez fixé le jour, ce jour arrive; et maintenant vous venez me dire d'attendre quinze jours. Quinze jours.... » répétait-il d'une voix plus haute et plus violente, en étendant le bras et

frappant l'air de son poing; et qui sait à quel excès ce nombre aurait pu le porter, si Don Abondio ne l'eût interrompu, en lui prenant l'autre main avec une prudente et timide bienveillance : « Allons, allons, calmez-vous pour l'amour du ciel. Je verrai, je chercherai si dans une semaine.... »

« Et à Lucie, que lui dirai-je? »

« Que c'est une méprise de ma part. »

« Et les discours du monde? »

« Vous répondrez que c'est moi qui ai commis une erreur, pour avoir voulu trop me hâter par trop de bienveillance : rejetez toute la faute sur moi. Puis-je parler mieux? Allons, du courage pour une semaine. »

« Et alors, il n'y aura plus d'autre empêchement? »

« Quand je vous le dis.... »

« Allons, je patienterai pendant une semaine; mais souvenez-vous bien que, passé cette époque, je ne me paierai plus de mauvaises raisons. Adieu, je vous salue. » En disant ces mots, il s'en alla, faisant à Don Abondio une salutation moins profonde que de

coutume, et lui lançant un coup d'œil plus expressif que respectueux.

Une fois dans la rue, il s'achemina tristement vers la maison de sa fiancée, plein de courroux, repassant dans son esprit l'entretien qu'il venait d'avoir, et le trouvant toujours plus étrange. L'accueil froid et embarrassé de Don Abondio, son ton chagrin et impatient, ses yeux gris errant çà et là pendant qu'il parlait, comme s'ils eussent craint de montrer la contradiction de ses paroles, cette manière d'envisager comme nouveau un mariage si expressément concerté, et surtout cet air de cacher quelque chose d'important, en ne disant jamais rien de clair; toutes ces circonstances réunies firent penser à Renzo qu'elles voilaient un mystère que Don Abondio n'avait pas voulu lui révéler. Le jeune homme s'arrêta un moment, et fut sur le point de retourner chez le curé, et de le presser si vivement, qu'il serait obligé de s'expliquer sans détour; mais ayant levé les yeux, il aperçut Perpétue qui marchait devant lui et entrait dans un petit jardin à quelque distance de la maison. Il l'appela à l'instant où

elle en ouvrait la porte, doubla le pas, l'atteignit, la retint sur le seuil dans le dessein de s'éclairer, et décidé à ne la pas quitter sans avoir eu un entretien avec elle.

« Bonjour, Perpétue : j'espérais bien qu'aujourd'hui nous nous serions réjouis ensemble. »

« Mais, ce que Dieu veut, mon pauvre Renzo.... »

« Faites-moi un plaisir : M. le curé m'a amusé par de certaines raisons que je n'ai pu bien comprendre; expliquez-moi pourquoi il ne peut pas, ou ne veut pas me marier aujourd'hui. »

« Oh! croyez-vous donc que je sache les secrets de mon maître? »

« Je l'avais bien dit que tout ceci cachait un mystère, » pensa Renzo; et, pour le découvrir, il ajouta : « Allons, Perpétue, nous sommes bons amis, dites-moi ce que vous savez, secourez un pauvre garçon. »

« C'est une chose bien malheureuse, mon cher Renzo, que d'être né dans la pauvreté. »

« Cela est vrai, » répondit celui-ci, s'affermissant dans ses soupçons de plus en plus et

cherchant à toucher plus directement la question, « cela est vrai; mais est-ce bien à un pasteur de maltraiter les malheureux? »

« Écoutez, Renzo, je ne puis rien vous dire, parce que.... je ne sais rien; mais tout ce dont je puis vous assurer, c'est que mon maître ne voudrait faire tort ni à vous, ni à personne, et qu'il n'y a point de sa faute. »

« A qui donc est la faute? » demanda Renzo avec négligence, mais avec un cœur soupçonneux et une oreille attentive.

« Quand je vous dis que je ne sais rien.... Je puis parler pour la défense de mon maître, parce que je souffre quand je vois qu'on l'accuse de faire de la peine à quelqu'un. Le pauvre homme! s'il pèche, c'est par trop de bonté. C'est bien à un monde composé de scélérats, de puissants, d'hommes qui ont perdu la crainte de Dieu.....

De puissants! de scélérats! pensait Renzo: par ces mots, on ne désigne pas nos supérieurs. « Courage, lui dit-il alors, en cachant avec peine son agitation, faites-moi connaître qui c'est. »

« Ah ! vous voudriez me faire parler ; et je ne puis pas parler, parce que.... je ne sais rien : quand je ne sais rien, c'est comme si j'avais juré de me taire. Vous pourriez me tuer, sans qu'il sortît un seul mot de ma bouche. Adieu ; nous perdons notre temps tous les deux. » En disant ces mots, elle entra vivement dans le jardin dont elle referma la porte sur elle. Renzo lui rendit son salut, et se retira bien doucement pour qu'elle ne s'aperçût pas, au bruit de ses pas, du chemin qu'il prenait ; mais quand il se vit assez loin pour n'être plus entendu de la bonne femme, il hâta le pas ; en un moment il fut à la porte de Don Abondio, entra, courut d'un trait dans la salle où il l'avait laissé, le trouva, et s'avança vers lui d'un air hardi et les yeux enflammés.

« Eh ! eh ! qu'y a-t-il de nouveau ? » dit Don Abondio.

« Quel est cet homme puissant, dit Renzo, avec le ton de quelqu'un décidé à obtenir une réponse précise, quel est cet homme puissant qui ne veut pas que j'épouse Lucie ? »

« Qui ? qui ? qui ? » balbutia le pauvre homme

surpris, avec un visage qui changeait de couleur à chaque instant. Et en balbutiant toujours, il s'élança de son fauteuil pour gagner la porte. Mais Renzo, qui devait s'attendre à ce mouvement et se tenait sur ses gardes, se plaça devant lui, la ferma et mit la clef dans sa poche.

« Ah! parlerez-vous maintenant, monsieur le curé? Ce sont mes affaires, et je veux par Bacchus les connaître. Comment appelez-vous cet homme? »

« Renzo! Renzo! par charité, prenez garde à ce que vous faites; pensez au salut de votre ame. »

« Je pense que je veux le savoir, à l'instant même. » Et en prononçant ces mots, il avait, peut-être sans intention, posé la main sur son stylet qui sortait de sa ceinture.

« Miséricorde! » s'écria Don Abondio d'une voix tremblante.

« Je veux le savoir. »

« Qui vous a dit.....? »

« Allons, plus de défaites. Il faut sur-le-champ

que vous vous expliquiez d'une manière précise. »

« Voulez-vous ma mort ? »

« Je veux savoir ce que j'ai le droit de savoir. »

« Mais si je parle, je suis un homme mort. Vous ne voulez pas que je renonce à la vie ? »

« Eh bien, parlerez-vous ? »

Ces mots furent proférés avec une telle énergie, le visage de Renzo était devenu si menaçant, que Don Abondio ne pouvait plus supposer la possibilité de désobéir.

« Vous me promettez, vous me jurez, dit-il, de n'en parler à personne, de ne dire jamais...»

« Je promets que je ferai quelque mauvaise action si vous ne me dites pas à l'instant même le nom de cet homme.

A cette nouvelle menace, Don Abondio, avec le visage d'un homme qui a dans la bouche les tenailles du dentiste, articula : « Don..... »

« Don, » répéta Renzo, comme pour aider le patient à articuler le reste; et il se tenait courbé, l'oreille penchée sur la bouche du curé, les bras étendus et les poings fermés.

« Don Rodrigo! » dit avec vivacité le patient en affaiblissant ce peu de syllabes et en les rendant sonores, partie par le trouble qu'il éprouvait, partie parce que, voulant profiter du peu d'attention qui lui restait libre, pour amener une transition entre les deux craintes, il paraissait vouloir assourdir sa voix dans l'instant même où il était contraint d'en faire usage.

« Ah! scélérat, s'écria Renzo; et comment a-t-il fait! et qu'a-t-il dit pour...? »

« Comment? comment? » répondit d'une voix presque dédaigneuse Don Abondio, qui, après un aussi grand sacrifice, croyait en quelque sorte mériter de la reconnaissance. « Comment? Je voudrais bien qu'on vous l'eût dit comme on me l'a dit à moi qui n'y suis pour rien. Certainement il ne vous serait pas resté tant de fantaisies dans la tête. » Et alors il se mit à lui dépeindre avec les couleurs les plus noires la terrible rencontre qu'il avait faite; et en discourant, il se soulageait toujours davantage d'une violente colère, qui jusque-là avait été cachée et contenue par la peur, et, s'apercevant en même temps que Renzo, suspendu

entre la surprise et la confusion, restait immobile et les yeux baissés, il continua avec assurance : « Vous avez fait une belle action ! Vous m'avez rendu un beau service ! User d'un pareil procédé envers un galant homme! envers votre pasteur ! dans sa maison ! dans un lieu saint! Vous avez tenu une belle conduite ! pour m'arracher de la bouche ma condamnation, la vôtre même! ce que je vous cachais par prudence, et pour votre bien ! Et maintenant que vous le savez, je voudrais bien voir que vous me fissiez...! Pour l'amour du ciel ! On ne badine pas. On n'a pas demandé si c'est à tort ou à raison, on l'a exigé de force. Et quand ce matin je vous donnais un bon conseil... vous êtes tout d'un coup entré en fureur. J'avais du jugement pour moi et pour vous; mais qu'en est-il résulté ? Ouvrez au moins, donnez-moi ma clef. »

« Je puis avoir tort, » répondit Renzo d'une voix adoucie, mais où respirait son courroux contre l'ennemi qu'il avait découvert, « je puis avoir tort; mais mettez la main sur la conscience, et dites-moi si à ma place... »

En prononçant ces mots, il avait tiré la clef

de sa poche, et se disposait à ouvrir. Don Abondio s'avança derrière lui, et, tandis qu'il mettait la clef dans la serrure, il se plaça près de lui, et, d'un air sérieux et inquiet, lui mettant devant les yeux les trois premiers doigts de la main droite comme pour l'aider à son tour, « Jurez du moins, » lui dit-il.

« Je puis avoir tort, et je vous en demande pardon, » répondit Renzo, en ouvrant la porte et se disposant à sortir.

« Jurez, » répliqua Don Abondio, en lui saisissant le bras d'une main tremblante.

« Je puis avoir tort, » répéta Renzo en se dégageant; et il partit en colère, tranchant ainsi la question qui, comme une question de littérature ou de philosophie, aurait pu durer six siècles, puisque chacun des adversaires ne faisait que reproduire son propre argument.

« Perpétue! Perpétue! » criait Don Abondio, après avoir inutilement rappelé le fugitif. Perpétue ne répondit pas: Don Abondio ne savait plus où il en était.

Il est arrivé plus d'une fois à des personnages d'un plus haut rang que Don Abondio

de se trouver embarrassés dans des affaires aussi difficiles, et ne sachant quel parti prendre, de ne pas imaginer de meilleur expédient que de se mettre au lit avec la fièvre. Don Abondio n'eut pas la peine de recourir à cet expédient, qui se présenta de lui-même. La peur du jour précédent, la veille inquiète de la nuit, la peur qu'il venait d'avoir encore, l'inquiétude qu'il concevait de l'avenir, produisirent leur effet. Chagriné et étourdi il se jeta dans son fauteuil, commençant à sentir quelque frisson, regardant ses ongles en soupirant, et appelant de temps en temps d'une voix tremblante et impatiente : « Perpétue! » Elle vint enfin avec un gros chou sous le bras, et le visage riant comme s'il ne se fût rien passé. Nous épargnons au lecteur les lamentations, les doléances, les accusations, les défenses, les : « Vous seule pouvez avoir parlé, » et les : « je n'ai point parlé ; » en un mot tous les commérages de cet entretien. Il nous suffira de dire que Don Abondio ordonna à Perpétue de bien fermer la porte, de ne plus mettre les pieds dehors, et, si quelqu'un venait frapper, de ré-

pondre par la fenêtre que le curé s'était couché avec la fièvre. Il monta ensuite lentement l'escalier, disant de temps en temps : « Me voilà pris, » et il se mit en effet au lit, où nous le laisserons.

Cependant Renzo marchait à pas précipités pour se rendre chez lui, sans savoir au juste ce qu'il devait faire, mais avec la détermination de faire quelque chose d'extraordinaire et de terrible. Les provocateurs, les oppresseurs, tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, font tort à autrui, sont coupables, non-seulement du mal qu'ils commettent, mais aussi de la corruption où ils conduisent les cœurs de leurs victimes. Renzo était un jeune homme pacifique et qui avait horreur du sang, un jeune homme paisible et ennemi de toute mauvaise action ; mais en cet instant son cœur ne battait que pour l'homicide, son esprit n'était occupé qu'à imaginer une trahison. Il aurait voulu courir au palais de Don Rodrigo, le saisir à la gorge et... Mais il se souvenait que ce palais ressemblait à une forteresse, qu'il était garni de braves au dedans et défendu au

dehors; que les amis seuls et les serviteurs bien connus y entraient librement, sans être examinés des pieds à la tête; qu'un artisan inconnu ne pourrait y mettre le pied sans un examen attentif, et que lui surtout... y serait peut-être trop bien connu. L'envie lui venait alors de prendre son arquebuse, de se glisser derrière un rocher, d'y attendre que Don Rodrigo vînt à passer seul; et s'abandonnant avec une complaisance féroce à cette supposition, il se figurait entendre le pas d'un homme; il levait doucement la tête, reconnaissait le scélérat, préparait son arquebuse, le mettait en joue, tirait, le voyait tomber et rendre le dernier soupir, lui donnait une malédiction, et se sauvait dans le pays voisin pour se mettre en sûreté. — Et Lucie? — A peine cette parole eut-elle été jetée à travers ces projets aveugles, que les pensées plus humaines auxquelles l'esprit de Renzo était habitué s'y présentèrent en foule. Il se rappela les dernières recommandations de ses parents; il se souvint de Dieu, de la Vierge et des Saints: il pensa aux consolations que lui avait tant de fois fait éprouver le

témoignage d'une bonne conscience, à l'horreur qu'il avait si souvent ressentie à la nouvelle d'un homicide; et il se réveilla de ce songe de sang avec épouvante, avec remords, et en même temps avec une espèce de joie de n'avoir fait que l'imaginer. Mais le souvenir de Lucie, que de souvenirs il entraînait après lui! Tant d'espérances, tant de promesses, un avenir si agréable, et qui semblait si certain, et ce jour si désiré! Et comment, et avec quelles expressions lui annoncer une pareille nouvelle? Et puis quel parti prendre? Comment l'épouser en dépit de la puissance de cet homme cruel? Et, au milieu de tout cela, il lui venait dans l'esprit, non pas un soupçon bien arrêté, mais une ombre d'inquiétude; cette trahison de Don Rodrigo ne pouvait avoir pour cause qu'une violente passion pour Lucie? Et Lucie? Qu'elle eût donné à ce seigneur le moindre espoir, la plus légère atteinte! c'était une idée qui ne pouvait demeurer un instant dans la tête de Renzo. Mais en était-elle informée? Pouvait-il avoir conçu cette infame passion sans qu'elle s'en fût aperçue? Aurait-il porté les choses si

loin, avant d'avoir tenté de la séduire de quelque manière? Et Lucie ne lui en avait jamais dit un seul mot, à lui son fiancé!

Préoccupé par ces pensées, il passa devant sa maison qui était située au milieu du village, le traversa et se dirigea vers celle de Lucie, qui se trouvait à l'extrémité opposée. Cette maison était précédée d'une petite cour qui la séparait de la route et était enceinte d'un mur à hauteur d'appui. Renzo entra dans la cour, et entendit un bruit confus de voix qui venait d'un étage supérieur. Il s'imagina que c'étaient des amies et des voisines qui étaient venues pour complimenter Lucie, et il ne voulut pas se montrer à cette assemblée, ayant dans le cœur une nouvelle si triste, qu'on pouvait la lire sur son visage. Une petite fille qui se trouvait dans la cour accourut au-devant de lui, en s'écriant: « Le futur! le futur! »

« Paix, Bettina, paix! lui dit Renzo, viens « çà; va trouver Lucie, prends-la à part, et dis-lui à l'oreille... mais que personne ne t'entende ni ne se doute de quelque chose; va... dis-lui que j'ai à lui parler, que je l'attends en

bas, et qu'elle vienne sur-le-champ. » La petite fille monta l'escalier avec empressement, joyeuse et fière d'avoir une commission secrète à exécuter.

Dans ce moment, Lucie sortait toute parée des mains de sa mère. Les amies ornaient de rubans la nouvelle épouse, et la contraignaient de se laisser voir, et elle s'en allait en badinant avec cette modestie un peu mutine des villageoises, en se faisant un éventail de sa main, inclinant la tête sur son sein, et fronçant ses sourcils longs et noirs, tandis que sa bouche s'ouvrait au sourire. Ses longs et noirs cheveux, séparés sur son front par un ruban blanc, se réunissaient derrière la tête en tresses multipliées, traversées de longues aiguilles d'argent, qui formaient un cercle semblable aux rayons d'une auréole, comme les portent encore aujourd'hui les villageoises du Milanais. Elle avait autour du cou un collier de grenats entremêlés de boutons d'or en filigrane : elle portait un corsage de brocart à fleurs, avec les manches ouvertes et attachées par de beaux rubans, une courte jupe faite d'un tissu de

soie à très-petits plis, des souliers rouges, et des bas de soie à jour. Outre ces objets, qui étaient les ornements obligés du jour des noces, Lucie avait cette contenance d'une beauté modeste, relevée alors et augmentée par les différentes sensations qui se peignaient sur son visage; une joie tempérée par cette douce inquiétude qui se montre de temps en temps sur le visage des jeunes mariées, et qui, sans diminuer la beauté, lui donne un caractère particulier. La petite Bettina se cacha dans le groupe des femmes, et s'étant approchée de Lucie, elle lui fit entendre adroitement qu'elle avait quelque chose à lui communiquer, et lui dit son petit mot à l'oreille. « Je sors un moment, et je ne tarderai pas à revenir, » dit Lucie à ses compagnes, et elle descendit précipitamment. En voyant le visage muet et l'air inquiet de Renzo, « Qu'y a-t-il? » lui dit-elle, non sans un triste pressentiment.

« Lucie! répondit Renzo, pour aujourd'hui tout est fini; et Dieu sait quand nous pourrons être mariés. »

« Comment? » dit Lucie tout éperdue. Renzo

lui raconta brièvement l'histoire de cette matinée ; elle l'écoutait avec anxiété ; et quand elle l'entendit prononcer le nom de Don Rodrigo, « Ah ! » s'écria-t-elle, en tremblant, et le visage couvert de rougeur, « se peut-il qu'il ait poussé les choses à cet excès ! »

« Vous le saviez donc.....? » dit Renzo.

« Que trop ! » répondit Lucie ; « mais est-il possible qu'il ait porté la méchanceté jusqu'à ce point ! »

« Que savez-vous donc ? »

« Ne me faites point parler maintenant, ne me faites point pleurer. Je cours chercher ma mère et congédier nos voisines : il faut que nous soyons seuls. »

Pendant qu'elle s'en allait, Renzo murmurait : « Vous ne m'avez jamais rien dit. »

« Ah, Renzo, » répondit Lucie en se retournant sans s'arrêter. Renzo comprit très-bien que son nom prononcé dans ce moment, avec cette expression, par Lucie, voulait dire : pouvez-vous penser que je n'aie pas gardé le silence pour des motifs honorables et purs ?

Cependant la bonne Agnès (c'est ainsi que

se nommait la mère de Lucie), dont les soupçons avaient été éveillés par les mots que la petite avait dits à l'oreille de sa fille et par son départ précipité, était descendue pour savoir ce qu'il y avait de nouveau. Sa fille la laissa avec Renzo, retourna vers les femmes qui étaient assemblées, et, composant son visage et sa voix du mieux qu'il lui fut possible, elle leur dit : « Monsieur le curé est malade, et aujourd'hui il n'y aura pas de mariage. » Ensuite elle les salua toutes et redescendit.

Les voisines s'en retournèrent et se répandirent pour raconter l'accident et vérifier si Don Abondio était réellement malade. La vérité du fait arrêta toutes les conjectures qui déja commençaient à trotter dans leurs têtes, et à se montrer inexactes et mystérieuses dans leurs paroles.

CHAPITRE III.

Lucie entra dans la salle au moment où Renzo racontait tristement ses peines à Agnès, qui l'écoutait tristement aussi. Tous deux se retournèrent en même temps vers celle qui en savait plus qu'eux, et de qui ils attendaient un éclaircissement qui ne pouvait être que chagrinant : tous deux laissant à moitié entrevoir leur douleur, et, avec l'amour différent qu'ils portaient à Lucie, une peine diverse, parce qu'elle leur avait caché quelque chose, et quelque chose d'aussi important. Quoique Agnès éprouvât une sorte d'inquiétude à entendre parler sa fille, elle ne put cependant s'empêcher de lui adresser ce reproche : « Ne rien dire à ta mère d'une chose semblable ! »

« Maintenant je vais tout vous dire, » répondit

Lucie, en s'essuyant les yeux avec son tablier.

« Parle, parle! — Parlez, parlez, » s'écrièrent en même temps la mère et le fiancé.

« Très-sainte Vierge! s'écria Lucie : qui aurait pu prévoir que les choses arriveraient à ce point! » Et d'une voix entrecoupée de sanglots elle raconta comment, peu de jours auparavant, lorsqu'elle revenait de la filature, et se trouvait un peu en arrière de ses compagnes, Don Rodrigo était venu à passer devant elle accompagné d'un autre seigneur; qu'il avait voulu lui tenir quelques propos, qui, disait-elle, n'étaient point honnêtes; mais que, sans lui répondre, elle avait doublé le pas et rejoint ses compagnes; et qu'elle avait entendu l'autre seigneur rire aux éclats, et Don Rodrigo lui dire : Nous les séparerons. Le jour suivant, ils s'étaient encore trouvés sur son chemin; mais Lucie marchait au milieu de ses compagnes et les yeux baissés. L'autre seigneur riait, et Don Rodrigo disait : Nous verrons, nous verrons. « Heureusement, continua Lucie, ce jour était le dernier de la filature. Je racontai sur-le-champ.... »

« A qui as-tu raconté? » demanda Agnès, allant, non sans un peu de mécontentement, au-devant du nom du confident préféré.

« Au père Cristofore, en confession, maman, répondit Lucie, d'une voix douce qui réclamait son pardon. Je lui ai tout raconté la dernière fois que nous sommes allées ensemble à l'église du couvent : et si vous y avez fait attention, pendant cette matinée, je mettais la main tantôt à une chose, tantôt à une autre, afin de voir s'il ne passait pas quelques gens du pays qui se dirigeassent du même côté, afin d'aller avec eux; car, depuis la rencontre que j'avais faite, les routes me faisaient tant de peur.... »

Au nom révéré du père Cristofore, le mécontentement d'Agnès se dissipa. « Tu as bien fait, lui dit-elle; mais pourquoi ne pas aussi tout raconter à ta mère? »

Lucie avait eu deux bonnes raisons pour ne le pas faire : l'une, de ne point attrister ni épouvanter la bonne femme par le récit d'un malheur auquel elle n'aurait pu trouver de remède; l'autre, de ne pas risquer de faire passer

dans beaucoup de bouches une histoire qu'elle désirait ensevelir mystérieusement : d'autant plus que Lucie espérait que son mariage arrêterait, dans son principe, cette cruelle persécution. De ces deux raisons, elle n'allégua que la première.

« Et à vous, » dit-elle ensuite, en se tournant vers Renzo, avec cette expression qui veut faire sentir à un ami qu'il a eu quelque tort, « et à vous, devais-je vous parler de cela? Vous ne le savez que trop maintenant! »

« Et que t'a dit le père? » demanda Agnès.

« Il m'a dit de faire en sorte de hâter mon mariage le plus que je pourrais, et, en attendant, de me tenir enfermée, de bien prier Dieu, et qu'il espérait que ce Don Rodrigo, ne me voyant plus, ne s'occuperait plus de moi. Ce fut alors, continua-t-elle, en se tournant de nouveau vers Renzo, mais sans lever les yeux et en rougissant; ce fut alors que, malgré moi, je parus fâchée, et que je vous priai de faire diligence, et de terminer cette affaire avant l'époque qui avait été fixée. Qui sait ce que vous avez pensé de moi! Mais j'agissais dans de bonnes inten-

tions : j'avais été conseillée, et je tenais pour certain....; et ce matin encore, j'étais si loin de penser... » Ici, les paroles de Lucie furent interrompues par ses sanglots.

« Ah ! coquin ! ah ! scélérat ! ah ! assassin ! » s'écriait Renzo, en parcourant la salle à pas précipités, et mettant de temps en temps la main sur le manche de son stylet.

« Oh ! mon Dieu ! quel embarras! » s'écriait Agnès. Le jeune homme s'arrêta tout-à-coup devant Lucie qui pleurait ; il la regarda d'un air attendri et furieux en même temps, et il lui dit : « C'est la dernière mauvaise action que fait cet assassin. »

« Ah ! non, Renzo, pour l'amour du ciel ! cria Lucie : non, non, pour l'amour du ciel ! Dieu est toujours pour les opprimés ; et comment voulez-vous qu'il nous aide, si nous devenons criminels ? »

« Non, non, pour l'amour du ciel ! » répétait Agnès. « Renzo, dit Lucie avec un air d'espoir et d'assurance plus calme, vous avez un métier et je sais travailler : allons si loin, que cet homme n'entende plus parler de nous. »

« Ah! Lucie! et puis? nous ne sommes pas encore unis! Le curé voudra-t-il bénir notre mariage? Quel homme! Si nous étions mariés, oh! alors....! »

Lucie recommença à pleurer; et tous trois demeurèrent en silence, plongés dans un abattement qui faisait un triste contraste avec l'élégance de leurs habits de fête.

« Écoutez, mes enfants; confiez-vous à moi, dit Agnès après quelques instants. Je suis venue au monde avant vous, et je connais un peu le monde. Il ne faut pas non plus s'effrayer trop; le diable n'est pas si noir qu'on le fait. Les affaires nous paraissent toujours, à nous autres pauvres gens, plus embrouillées qu'elles ne le sont effectivement, parce que nous ne savons pas en trouver le fil; mais souvent un conseil, la moindre parole d'un homme qui a étudié.... Je sais bien ce que je veux dire. Conduisez-vous d'après mes conseils, Renzo; allez à Lecco, informez-vous du docteur Azzecca-Brouillon, racontez-lui.... Mais, pour l'amour de Dieu! ne l'appelez pas ainsi, c'est un sobriquet. Il faut dire M. le docteur....—Com-

ment donc s'appelle-t-il ? — Oh ! je ne sais pas son véritable nom : ils le désignent tous de cette façon. Enfin, il suffit ; cherchez ce docteur, qui est grand, sec, chauve, avec le nez rouge et le signe d'une fraise sur la joue. »

« Je le connais de vue, » dit Renzo.

« Bien, continua Agnès ; c'est un homme, celui-là ! J'ai vu quelques personnes plus embarrassées qu'une poule qui a perdu ses poussins, et qui ne savaient où donner de la tête ; après un moment d'entretien avec le docteur Azzecca-Bronillon (prenez bien garde de le nommer ainsi !), je les ai vues, vous dis-je, en rire elles - mêmes. Prenez ces quatre pauvres chapons, à qui je devais tordre le cou pour le repas de noce, et portez-les-lui ; car il ne faut jamais se présenter les mains vides chez ces messieurs. Racontez-lui bien tout ce qui est arrivé ; et vous verrez qu'il vous dira sur-le-champ de ces choses qui ne nous viendraient jamais dans la tête, quand nous y réfléchirions une année tout entière. »

Renzo embrassa ce parti avec empressement, Lucie l'approuva, et Agnès, glorieuse de l'a-

voir suggéré, tira une à une les pauvres bêtes de la chaponnière, réunit ensemble leurs huit pates, comme si elle eût fait un bouquet, les renversa, les attacha avec une ficelle, et les remit entre les mains de Renzo, qui, après avoir échangé quelques mots de consolation, sortit par la porte du jardin, afin de n'être pas vu des petits garçons, qui n'auraient pas manqué de courir au-devant de lui en criant : le futur ! le futur ! Renzo prit, à travers les champs, par des sentiers, frémissant, réfléchissant à son malheur, et préparant le discours qu'il devait faire au docteur Azzecca-Brouillon. Je laisse à penser au lecteur dans quelle situation devaient se trouver, pendant le voyage, ces pauvres bêtes ainsi liées et suspendues la tête en bas dans la main d'un homme qui, agité par tant de passions, accompagnait du geste les pensées qui se pressaient en foule dans son esprit, et, dans certains moments de colère et de résolution ou de désespoir, étendait le bras avec force, leur donnait de terribles secousses, et faisait balancer ces quatre têtes renversées, qui cependant se becquetaient l'une l'autre, comme il arrive trop

souvent entre les compagnons d'une même infortune.

Arrivé au bourg, il demanda où était l'habitation du docteur; on la lui indiqua, et il s'y rendit. Au moment d'entrer, il se sentit surpris par cette timidité que les pauvres illettrés éprouvent à l'approche d'un noble ou d'un savant : il oublia tous les discours qu'il avait préparés; mais il donna un coup d'œil aux chapons, et se rassura. Lorsqu'il eut pénétré dans la cuisine, il demanda à la servante s'il pouvait parler à M. le docteur. La servante vit les chapons, et, comme quelqu'un qui est accoutumé à de pareils cadeaux, elle mit la main dessus, quoique Renzo les retirât à lui, parce qu'il voulait que le docteur vît et sût qu'il apportait quelque chose. Le docteur parut en effet pendant que la servante disait : Donnez-moi cela, et passez dans l'étude. Renzo fit une profonde salutation au docteur, qui le reçut avec bienveillance, en lui disant : « Venez, mon enfant, » et il le fit entrer avec lui dans l'étude. C'était une grande chambre, sur trois côtés de laquelle étaient distribués les portraits des

douze Césars; le quatrième était couvert par une grande bibliothèque remplie de livres tout poudreux : dans le milieu se trouvait une table chargée d'allégations, de suppliques, de mémoires, d'ordonnances, avec trois ou quatre chaises à l'entour, et sur l'un des côtés un fauteuil à bras, avec un appui haut et carré terminé dans les angles par deux ornements de bois qui s'élevaient en forme de cornes, couvert de cuir avec de grosses bossettes, dont quelques-unes, tombées depuis long-temps, laissaient en liberté les coins de la couverture qui tombaient çà et là. Le docteur était en robe de chambre, c'est-à-dire vêtu d'une vieille robe, qui lui avait servi bien des années auparavant, lorsqu'il pérorait, dans les jours d'apparat, et qu'il allait à Milan plaider quelque cause importante. Il ferma la porte, et encouragea le jeune homme par ces paroles : « Allons, mon cher enfant, dites-moi votre affaire. »

« Je voudrais vous dire deux mots en confidence.. .»

« Je suis à vous, répondit le docteur, parlez. » Et il s'assit sur le fauteuil. Renzo s'avança

devant la table, faisant tourner avec sa main droite son chapeau autour de son autre main, et il recommença : « Je voudrais savoir de vous qui avez étudié... »

« Dites-moi le fait tel qu'il est, » interrompit le docteur.

« Je vous prie de m'excuser, monsieur le docteur; nous autres, pauvres gens, nous ne savons pas bien nous exprimer. Je voudrais donc savoir... »

« Bonnes gens! vous êtes tous de même : au lieu de raconter le fait, vous voulez interroger, parce que vous avez déja vos projets en tête. »

« Excusez-moi, monsieur le docteur. Je voudrais savoir s'il existe une peine contre quelqu'un qui aurait menacé un curé pour qu'il ne fasse pas un mariage ? »

« Je comprends (dit en lui-même le docteur qui, en vérité, n'avait pas compris du tout), je comprends. » — Et aussitôt il devint sérieux; mais d'un sérieux mêlé de compassion et de bienveillance, il pinça fortement ses lèvres, en en faisant sortir un son inarticulé qui annonçait

un sentiment exprimé un peu plus clairement dans ses premières paroles: « C'est un cas sérieux, mon enfant, un cas prévu; vous avez bien fait de venir me trouver. C'est un cas clair, prévu dans cent ordonnances, et... tenez, dans une ordonnance de l'année dernière, rendue par M. le gouverneur actuel. Dans un instant, je vous la ferai voir et toucher avec le doigt. »

En prononçant ces derniers mots, il se leva de son fauteuil, et promena les mains dans ce chaos de papiers, les mettant sens dessus dessous, à peu près comme on jette le blé dans un boisseau.

« Où est-elle? En voici d'autres, en voici d'autres. Il faut avoir tant de choses sous la main! Mais elle doit être là assurément, parce que c'est une ordonnance importante. Ah! la voici, la voici. » Il la prit, la déplia, regarda la date, et avec un visage encore plus sérieux il s'écria: « Du 15 octobre 1627! assurément c'est de l'année passée; ordonnance toute fraîche; ce sont celles qui causent le plus de peur; savez-vous lire, mon enfant? »

« Un peu, monsieur le docteur. »

« En ce cas, placez-vous derrière moi, et suivez de l'œil. »

Et tenant l'ordonnance ouverte en l'air, il commença à lire, en balbutiant précipitamment quelques passages, et appuyant distinctement et avec beaucoup d'expression sur quelques autres, selon le besoin.

Quoique, par l'ordonnance publiée par ordre de monsieur le duc de Féria, le 4 décembre 1620, *et confirmée par l'illustrissime et excellentissime seigneur Gonzalo Fernandez de Cordova*, et cætera, *il ait été, au moyen de mesures extraordinaires et rigoureuses, remédié aux oppressions, concussions, et actes tyranniques que quelques individus osent commettre envers les dévoués vassaux de Sa Majesté, et que, de toute manière, la fréquence des excès, et la malice*, et cætera, *sont arrivées à un tel point que son Excellence s'est trouvée dans la nécessité*, et cætera; *et, après avoir pris l'avis du sénat et d'une junte*, et cætera; *elle a résolu de publier la présente.*

Et, en commençant par les actes tyranniques, l'expérience ayant prouvé que beaucoup d'indi-

vidus, tant dans les villes que dans les campagnes, comprenez-vous? *de cet état exercent avec violence des concussions, et oppriment les faibles de différentes manières; et que, dans les affaires, il se fait des contrats violents d'association, de réunion*, et cætera; où en suis-je? ah! m'y voici; écoutez: *qu'ils soient ou ne soient point mariés;* eh? »

« C'est le cas où je me trouve, » dit Renzo.

« Écoutez, écoutez: voici bien autre chose; et puis nous verrons la peine. *S'il est constant ou non constant que quelqu'un quitte le lieu qu'il habite*, et cætera; *que quelqu'un paie une dette; cet autre ne moleste pas celui qui va à son moulin:* tout cela n'a rien de commun avec notre affaire. Ah! nous y voici: *Si ce prêtre ne fait pas ce à quoi il est obligé par ses fonctions, ou se mêle de choses qui ne le concernent pas*, eh? »

« Il semble qu'ils aient fait l'ordonnance tout exprès pour moi. »

« Eh? n'est-il pas vrai? Écoutez, écoutez: *Et autres semblables violences qui proviennent des suzerains, des nobles, des bourgeois, des*

artisans et du peuple. Il n'en peut pas échapper; ils sont tous là; c'est comme dans la vallée de Josaphat. Voyons maintenant la peine : *Toutes actions de ce genre et autres semblables, bien qu'elles soient déja défendues, néanmoins, comme il convient d'y apporter une plus grande rigueur, son Excellence, par la présente, en ne dérogeant pas*, et cætera; *ordonne que tous ceux qui auraient contrevenu aux défenses ci-dessus soient poursuivis par tous les juges ordinaires de cet État, et condamnés aux peines pécuniaires ou corporelles, à un emprisonnement ou aux galères, et même à la mort.....* c'est une petite bagatelle! *à la volonté de son Excellence, ou du sénat, selon la nature des cas, des personnes et des circonstances; et cela ir-ré-mis-si-ble-ment et avec toute la rigueur*, et cætera. En est-ce ça des dispositions, eh? Et voyez au-dessous les signatures : *Gonzalo Fernandez de Cordova;* et plus bas : *Platonus;* et ici encore : *Vidit Ferrer;* il n'y manque rien. »

Pendant que le docteur lisait, Renzo suivait lentement de l'œil derrière lui, cherchant à

deviner le sens clair, et admirant ces bienheureuses paroles dans lesquelles il croyait pouvoir trouver son salut. Le docteur s'apercevant que son nouveau client était plus attentif qu'effrayé, était dans l'étonnement, et disait en lui-même: Est-ce que ce garçon aurait obtenu ses matricules? « Ah! ah! lui dit-il ensuite, ne vous seriez-vous pas fait raser le toupet? vous avez été prudent; peut-être n'était-il pas nécessaire de vous mettre dans mes mains. Le cas est sérieux; mais vous ne savez pas ce que je suis capable de faire au besoin. »

Pour bien comprendre cette boutade du docteur, il faut savoir ou se rappeler qu'à cette époque les braves de profession et les vagabonds de tout genre avaient coutume de porter sur le devant de la tête une touffe de cheveux dont ils se couvraient le visage comme d'une visière au moment d'attaquer quelqu'un, dans les cas où ils jugeaient utile de se déguiser, et lorsque l'entreprise était de nature à réclamer un mélange de prudence et de vigueur. Les ordonnances n'avaient point gardé le silence sur cet usage. *Ordonne, son Excellence*

(le marquis de la Hynojosa), *que ceux qui porteront leurs cheveux assez longs pour couvrir le front jusqu'aux yeux exclusivement, ou qui porteront la tresse devant ou derrière les oreilles encourront la peine de trois cents écus d'amende, et, en cas d'insolvabilité, de trois ans de galère pour la première fois, et, pour la seconde, outre cette peine, une punition pécuniaire et corporelle plus considérable, selon le bon plaisir de son Excellence.*

Elle permet cependant à ceux qui sont chauves ou qui, pour cause d'infirmités ou de blessures, seraient dans la nécessité de porter les cheveux aussi longs, de le faire pour couvrir ces imperfections, et rien de plus; les avertissant bien de ne point dépasser l'exacte nécessité, afin (de ne pas) *encourir la peine imposée aux autres délinquants.*

Et ordonne pareillement aux barbiers, sous peine de cent écus d'amende et de trois coups de corde qui leur seront donnés en public, et même d'une plus forte correction corporelle, à la volonté comme dessus, de ne laisser aux individus qu'ils coifferont aucune autre sorte de

tresses, touffes, toupets, ni les cheveux plus longs qu'à l'ordinaire sur le front, les tempes et derrière les oreilles; mais qu'ils soient tous égaux, excepté pour les chauves et ceux qui auraient quelques-uns des défauts mentionnés ci-dessus. Le toupet était donc presque une partie de l'armure, et par conséquent un signe distinctif des bravaches et des vagabonds, d'où il arrivait qu'on les désignait communément sous le nom de *chevelus.* Cette expression est demeurée dans le dialecte où elle a aujourd'hui une signification plus adoucie, et peut-être n'y a-t-il aucun de nos lecteurs milanais qui ne se souvienne d'avoir entendu, dans son enfance, ou ses parents, ou son précepteur, ou quelque ami de la maison, ou enfin quelque domestique, dire de lui : c'est un chevelu, c'est un petit chevelu.

« En vérité, répondit Renzo, foi d'honnête garçon, je n'ai jamais de ma vie porté un toupet. »

« Nous ne ferons rien, répondit le docteur en secouant la tête, avec un sourire moitié malin et moitié impatient; si vous n'avez pas

de confiance en moi, nous ne ferons rien de bon. Celui qui fait un mensonge au docteur, voyez-vous, mon cher enfant, est un imprudent qui dira la vérité au juge. Il faut raconter les choses clairement à son avocat, et puis c'est à nous de les embrouiller. Si vous voulez que je vous aide, il faut tout me dire depuis *a* jusqu'à *z*, avec le cœur sur la main comme à un confesseur. Vous devez me nommer la personne de qui vous avez reçu des ordres; ce doit être naturellement une personne de considération, et, dans ce cas, j'irai lui présenter mes devoirs. Je ne lui dirai pas, voyez-vous, que je sais qu'elle vous a envoyé: fiez-vous à moi. Je lui dirai que je viens implorer sa protection en faveur d'un pauvre garçon calomnié, et je prendrai avec elle les mesures les plus convenables pour terminer avantageusement cette affaire. Vous comprenez bien qu'en se sauvant elle vous sauvera aussi. Si l'équipée était tout entière de votre fait, c'est égal, je ne reculerais pas pour cela; j'en ai tiré bien d'autres d'embarras plus compliqués... Pourvu que vous n'ayez pas offensé un homme puissant, nous

nous entendrons, je me fais fort de tout arranger avec un peu d'argent. Il faut que vous me disiez quel est l'offensé, comme on dit, et, suivant la condition, la qualité et l'humeur de votre ami, on verra s'il vaut mieux le tenir en respect par les protections, ou lui susciter quelque procès, ou lui mettre la puce à l'oreille; car, voyez-vous, en sachant bien interpréter les ordonnances, il n'y a pas de coupable, ou d'innocent. Quant au curé, si c'est un homme de jugement, il se désistera; si c'est un homme à tête vive, il y a encore des moyens prévus. Tout le monde peut se tirer d'un mauvais pas; mais il faut un homme, et votre cas est sérieux, sérieux vous dis-je, très-sérieux : l'ordonnance s'explique clairement; et si la chose doit être décidée entre le juge et vous, à huis clos, soyez tranquille. Je vous parle en ami : il faut payer ses folies; si vous voulez surmonter les difficultés, il faut de l'argent, de la sincérité, vous fier à qui vous veut du bien, obéir, et faire tout ce qui vous sera suggéré. »

Tandis que le docteur étalait ainsi son savoir, Renzo le regardait avec une attention ex-

tatique, comme un paysan se tient sur la place, regardant l'escamoteur qui, après avoir caché dans sa bouche des morceaux de rubans, en tire sans que cela finisse jamais. Quand il eut bien compris ce que le docteur lui voulait dire, et qu'il vit combien il s'était mépris, il lui coupa la parole en ces termes: « Oh! monsieur le docteur, comment l'avez-vous entendu? la chose est tout au rebours de ce que vous croyez. Je n'ai menacé personne, je ne me suis pas rendu coupable d'un pareil tort; et demandez à tous mes compatriotes, vous verrez que je n'ai jamais eu affaire à la justice. C'est moi qui suis le battu, et je viens vous trouver pour savoir comment je dois m'y prendre pour obtenir justice; et je suis très-content d'avoir vu cette ordonnance. »

« Diable! s'écria le docteur, en ouvrant les yeux. Quelle plaisanterie me faites-vous là? Si cela est vrai, vous êtes tous faits de la même manière : est-il possible que vous ne sachiez pas dire les choses clairement? »

« Mais, monsieur le docteur, je vous demande pardon; vous ne m'avez pas donné le

temps de m'expliquer : maintenant je vais vous dire les choses comme elles sont. Vous saurez donc que je devais épouser aujourd'hui, » et ici la voix de Renzo commença à s'émouvoir, « que je devais épouser aujourd'hui une jeune fille que je recherchais depuis le commencement de l'été; et aujourd'hui, comme je vous le dis, était le jour fixé par monsieur le curé, et tout était prêt. Mais voilà que monsieur le curé commence à mettre en avant certaines excuses.... il suffit, pour ne pas vous ennuyer, je l'ai fait parler comme il était juste, et il m'a confessé qu'on lui avait défendu, sous peine de la vie, de célébrer ce mariage. Ce Don Rodrigo, cet homme puissant..... »

« Eh là! » interrompit le docteur en fronçant le sourcil, en retroussant son nez rouge, et en se tordant la bouche, « eh là! pourquoi venez-vous me rompre la tête avec de pareils contes? Tenez entre vous des discours semblables, puisque vous ne savez pas mesurer vos paroles, et ne venez pas les prononcer devant un galant homme qui en connaît la valeur. Allez, allez, vous ne savez ce que vous dites : je

ne me tourmente pas pour des enfants; je ne veux point entendre des discours de cette sorte qui sont des discours en l'air. »

« Je vous jure..... »

« Allez, vous dis-je : que voulez-vous que je fasse de vos serments! je ne m'en soucie guère; je m'en lave les mains. » Et il marchait en se les frottant et en les tournant l'une sur l'autre, comme s'il se les fût lavées réellement. « Apprenez à parler : on ne vient point ainsi surprendre un homme de bien. »

« Mais écoutez, écoutez, » répétait inutilement Renzo : le docteur, le raillant toujours, le poussait de la main vers la porte, et lorsqu'il l'eut fait sortir, il l'ouvrit de toute sa largeur, appela la servante, et lui dit : « Rendez à l'instant à cet homme ce qu'il a apporté; je ne veux rien de lui, je ne veux rien. » Depuis que cette femme était dans la maison, elle n'avait jamais vu exécuter rien de semblable; mais l'ordre avait été donné d'une manière si positive, qu'elle n'hésita point à obéir. Elle prit les quatre pauvres bêtes et les remit à Renzo, avec un air de compassion qui parais-

sait vouloir dire : il faut que tu aies fait une bien grosse sottise. Renzo faisait quelques cérémonies ; mais le docteur fut inexorable ; et le pauvre garçon, plus étonné et plus étourdi que jamais, fut forcé de reprendre les victimes refusées et de partir pour s'en retourner chez lui raconter à Agnès et à sa fille le brillant résultat de son expédition.

Les femmes, en son absence, après avoir tristement échangé leurs habits de noce contre l'humble habit de tous les jours, se mirent à se consulter de nouveau, Lucie en sanglotant, et Agnès en laissant échapper bien des soupirs. Lorsqu'elle eut bien parlé des merveilleux effets qu'on devait espérer des conseils du docteur, Lucie dit qu'il conviendrait de chercher du secours de toutes les manières; que le père Cristoforo était un homme non-seulement de bon conseil, mais aussi d'exécution, quand il s'agissait de soulager de pauvres affligés, et que ce serait une chose très-importante de pouvoir l'instruire de ce qui était arrivé. « Très-bien, » dit Agnès; et elles se mirent toutes deux à en chercher le moyen : car aller elles-

mêmes au couvent, qui était distant de plus de deux milles de leur habitation, était une entreprise qu'elles n'auraient pas voulu risquer d'entreprendre ce jour-là ; et certes nul homme de jugement ne leur en aurait donné le conseil. Mais pendant qu'elles cherchaient les différents moyens de réussir, on entendit du bruit à la porte, et, dans le même instant, un *Deo gratias* prononcé d'une voix humble mais distincte. Lucie, s'imaginant qui ce pouvait être, courut ouvrir; et aussitôt, après lui avoir fait une salutation, entra en effet un frère quêteur des capucins avec sa besace pendante sur son épaule gauche et en tenant l'ouverture entortillée et serrée dans les deux mains sur sa poitrine. « Oh! c'est le frère Galdino ! » dirent les deux femmes. « Le Seigneur soit avec vous, répondit le frère. Je viens pour la quête des noix. »

« Va prendre les noix pour les pères, » dit Agnès. Lucie se leva et s'achemina vers l'autre chambre ; mais avant d'y entrer, elle se tint un moment derrière frère Galdino, qui restait debout dans la même posture, et, mettant le

doigt sur sa bouche, elle donna à sa mère un coup d'œil qui lui demandait le secret avec tendresse, avec prière, et en même temps avec une certaine autorité.

Le capucin, regardant Agnès de loin, lui dit : « Et ce mariage? ne devait-il pas se faire aujourd'hui? j'ai vu dans le pays une sorte de rumeur, comme quelque chose qui annoncerait une nouveauté. Qu'est-il donc arrivé? »

« Monsieur le curé est malade, et nous sommes obligées de différer, » répondit celle-ci avec vivacité. Si Lucie n'avait pas fait un signe, la réponse aurait probablement été différente. « Et comment va la quête? » dit-elle ensuite, pour changer la conversation.

« Pas très-bien, ma chère dame, pas très-bien. Voici toute ma récolte. » Et en disant ces mots, il ôta sa besace de dessus ses épaules et la fit sauter entre ses deux mains. « Voici toute ma récolte; et, pour réunir cette belle moisson, il m'a fallu frapper à plus de dix portes. »

« Mais l'année est mauvaise, frère Galdino; et quand une fois le pain devient rare, tout se mesure avec plus d'économie. »

« Et pour faire revenir le bon temps, quel remède y a-t-il, ma chère dame? L'aumône. Avez-vous entendu parler du miracle des noix qui arriva, il y a bien long-temps, dans notre couvent de Romagua? »

« Non, en vérité, racontez-le-moi donc? »

« Oh! vous saurez donc que dans ce couvent il y avait un de nos pères qui était un saint et qu'on appelait le père Macario. Un jour d'hiver, en traversant par un sentier le champ d'un de nos bienfaiteurs, homme de bien aussi, le père Macario vit ce bienfaiteur près d'un grand noyer qui lui appartenait, et quatre paysans avec leurs cognées levées, qui cherchaient à ouvrir l'arbre pour en arracher les racines. — Que faites-vous à ce pauvre arbre? demanda le père Macario. — Eh mon père, depuis plusieurs années, il ne veut plus me donner de noix, et j'en veux faire du bois pour me chauffer. — Ne le détruisez pas, dit le père, ne le détruisez pas; car cette année il vous rapportera plus de noix qu'il n'aura de feuilles. — Le bienfaiteur, qui connaissait celui qui avait dit cette parole, ordonna sur-le-champ aux ouvriers de couvrir les ra-

cines de terre, et ayant rappelé le père qui continuait son chemin : Père Macario, lui dit-il, toute la récolte sera pour le couvent. Le bruit de cette prédiction se répandit bientôt, et de tous côtés on accourait pour voir le noyer. Au printemps, en effet, il vint des fleurs en abondance, et puis après une prodigieuse quantité de noix. L'homme charitable n'eut pas la consolation de les récolter; car, avant le terme de la récolte, il alla recevoir le prix de sa bienfaisance. Mais le miracle n'en fut que plus grand, comme vous l'allez voir. Ce brave homme avait laissé un fils bien différent de son père. Or, au temps de la récolte, le frère quêteur alla pour recueillir le don qui avait été fait au couvent; mais celui-ci s'y refusa et eut la témérité de répondre qu'il n'avait jamais entendu dire que les capucins sussent gauler les noix. Savez-vous maintenant ce qui arriva? Un jour (remarquez bien ceci), le téméraire avait invité quelques-uns de ses amis, mauvais sujets comme lui, et leur racontait l'histoire des noix en se moquant des frères. Ces libertins eurent l'envie d'aller voir cet énorme

amas de noix, et il les conduisit dans le grenier. Mais écoutez bien maintenant : il ouvre la porte, se dirige vers le coin où avaient été déposées les noix, et pendant qu'il dit : regardez, et qu'il regarde lui-même, qu'aperçoit-il ? un gros tas de feuilles de noyer sèches. Est-ce là un exemple ? Et le couvent, au lieu de perdre par le refus de cette aumône, y gagna, parce qu'après un pareil événement la quête des noix devint si abondante, qu'un bienfaiteur, touché de compassion pour le pauvre frère quêteur, fit don au couvent d'un âne pour aider à transporter les noix à la maison. Et l'on faisait tant d'huile, que chaque pauvre venait en prendre selon ses besoins ; car nous sommes comme la mer, qui reçoit l'eau de tous côtés, et la distribue ensuite à tous les fleuves. »

Dans ce moment, Lucie reparut avec son tablier tellement rempli de noix, qu'elle avait peine à le soutenir par les deux coins qu'elle tenait suspendus avec les bras tendus et allongés. Pendant que frère Galdino ôtait la besace de son cou, la mettait à terre et en tenait la bouche ouverte, pour y introduire l'abondante

aumône, la mère montrait à Lucie un visage sévère et mécontent pour lui reprocher sa prodigalité; mais Lucie lui lança un coup d'œil qui voulait dire : je me justifierai. Frère Galdino se répandit en éloges, en prédictions, en promesses, en remercîments, et ayant remis sa besace sur ses épaules il s'en allait; mais, Lucie le rappelant, « Je voudrais, lui dit-elle, que vous me rendissiez un service; je voudrais que vous dissiez au père Cristofore, que nous avons grand besoin de lui parler, et qu'il eût la charité de venir à la maison bien promptement, parce que je ne puis moi-même aller à l'église. »

« Vous n'avez rien autre chose à lui demander? Il ne se passera pas une heure sans que le père Cristofore connaisse votre désir. »

« Je m'en rapporte à vous. »

« N'ayez aucune inquiétude. » Et en disant ces paroles, il s'en alla un peu plus courbé et plus satisfait qu'il n'était venu.

En voyant une pauvre innocente faire demander avec tant de confiance le père Cristofore, et le frère quêteur accepter la commission sans surprise et sans difficulté, personne n'aurait

pensé que le père Cristofore fût un frère comme on en voit tant, ni un homme ordinaire. C'était encore un homme de beaucoup d'autorité parmi ses frères, et dans tout le pays; mais telle était la condition des capucins, que rien ne leur paraissait ni trop bas, ni trop élevé. Servir les petits et être servi par les grands, parcourir les palais et les chaumières avec la même humilité et la même assurance, être quelquefois dans la même maison un sujet d'amusement et un personnage sans lequel on ne décidait rien, demander pour le couvent l'aumône à tout le monde et la faire à tous ceux qui venaient la demander au couvent : un capucin était habitué à tout. Lorsqu'il voyageait, il pouvait également tomber chez un prince qui baisât révérencieusement le bout de son cordon, ou dans une bande de petits garnements qui, feignant de se battre entre eux, profitaient de l'occasion pour lui remplir sa barbe de boue. Le mot de *frère* était proféré à cette époque avec le mépris le plus amer; et les capucins, plus peut-être qu'aucun autre ordre, étaient l'objet des deux sentiments opposés, et éprou-

vaient les deux fortunes contraires; car ne possédant rien, portant un habit tout-à-fait différent du costume vulgaire, faisant la plus ouverte profession d'humilité, ils s'exposaient de plus près à la vénération et au dédain que ces choses peuvent attirer des diverses humeurs et des différentes opinions des hommes.

Le frère Galdino étant sorti, « Toutes ces noix! s'écria Agnès; et dans cette année! »

« Maman, pardonnez-le-moi, répondit Lucie; mais si nous avions fait une aumône comme les autres, frère Galdino aurait encore été obligé de demander, Dieu sait combien de temps, avant de remplir sa besace; Dieu sait aussi quand il serait retourné à son couvent, et avec les propos qu'il aurait faits et écoutés, Dieu sait s'il lui serait resté dans l'esprit... »

« Je vois maintenant que tu as bien fait; et puis il n'y a pas de charité qui ne produise toujours un bon fruit, » dit Agnès, qui, malgré ses défauts, était une bonne femme, et qui se serait, comme on dit, déshabillée pour cette fille unique dans laquelle elle avait placé toute sa complaisance.

Dans ce moment, Renzo arriva, et entrant avec un visage à la fois courroucé et honteux, il jeta les chapons sur la table; et ce fut la dernière des tristes vicissitudes de ces pauvres bêtes pendant cette journée.

« Il faut avouer que vous m'avez donné un beau conseil! dit-il à Agnès. Vous m'avez adressé à un bien brave homme, qui secourt bien volontiers les malheureux! » Et sur-le-champ il raconta son entrevue avec le docteur. La bonne dame, stupéfaite au récit de cette triste réussite, essaya de lui démontrer que le conseil était bon, et qu'il fallait qu'il n'eût pas su faire les choses à propos; mais Lucie interrompit cette question, en leur annonçant qu'elle espérait avoir trouvé une meilleure protection. Renzo accueillit encore cette espérance, comme il arrive toujours à ceux qui sont dans l'infortune et dans l'embarras. « Mais si le père, dit-il, ne trouve pas remède au mal, j'en trouverai un d'une manière ou d'une autre. » Les femmes conseillèrent la paix, la patience et la prudence. « Demain, dit Lucie, le père Cristofore décidera avec cer-

titude, et vous verrez qu'il trouvera quelqu'un de ces remèdes que nous autres pauvres gens nous ne serions pas capables d'imaginer. »

« Je l'espère, dit Renzo; mais, dans tous les cas, je saurai me faire justice, ou me la faire rendre. Il y a une justice enfin dans ce monde.»

C'est avec ces douloureux entretiens, avec les allées et venues que nous avons racontées, que s'était écoulée cette journée, et la nuit commençait à s'approcher.

« Bonsoir, » dit tristement Lucie à Renzo, qui ne pouvait se décider à s'en aller. « Bonsoir, » lui répondit-il encore plus tristement.

« Quelque saint nous secourra, reprit-elle, soyez prudent et calmez-vous. » La mère ajouta aussi quelques conseils du même genre, et le fiancé se retira, le cœur agité, répétant toujours ces étranges paroles: « Enfin, il y a une justice dans ce monde! » Tant il est vrai qu'un homme enseveli dans de profondes douleurs ne connaît plus la valeur des mots qui lui échappent.

CHAPITRE IV.

Le soleil n'était point encore sur l'horizon quand le père Cristofore sortit de son couvent de Pescarenico pour se rendre à l'habitation où il était attendu. Pescarenico est un petit hameau situé sur la rive gauche de l'Adda, ou plutôt du lac, quelques pas au-dessous du pont; un groupe de maisons, habitées la plupart par des pêcheurs, et ornées çà et là de tramaux et de filets qu'ils y tendent pour les faire sécher. Le couvent était assis (et le bâtiment en existe encore aujourd'hui) en dehors et en face de l'entrée du hameau, à moitié du chemin qui va de Lecco à Bergame. Le ciel était serein : à mesure que le soleil s'élevait derrière la montagne, on voyait, des sommités des monts opposés, sa lumière descendre et se déployer

rapidement sur son penchant et dans la vallée; un léger vent d'automne, détachant des branches les feuilles séchées par la gelée, les jetait sur la terre à quelque distance de l'arbre. A droite et à gauche, dans les vignes, ses rayons répandus sur les ceps teignaient leurs feuilles roussâtres de diverses couleurs; et les sillons, fraîchement labourés, dessinaient leurs fonds bruns et distincts au milieu des champs de chaume blanchâtres et vernis par la rosée. La scène était calme; mais chaque figure d'homme que l'on apercevait venait contrister le regard et la pensée. A tout moment, on rencontrait des mendiants déguenillés et infirmes, vieillis dans le métier, ou contraints par la nécessité à tendre la main. Ils passaient tranquillement auprès du père Cristofore, le regardaient avec respect, et, quoiqu'ils n'eussent rien à espérer de lui, puisqu'un capucin ne touchait jamais d'argent, ils lui faisaient un salut de reconnaissance pour l'aumône qu'ils avaient reçue, ou qu'ils allaient chercher au couvent. Le spectacle des cultivateurs répandus dans la campagne avait je ne sais quoi de plus douloureux

encore; les uns ensemençaient leurs champs avec parcimonie et à contre-cœur, comme quelqu'un qui risque une chose à laquelle il attache beaucoup de prix; les autres enfonçaient la bêche avec peine, et retournaient la terre comme à regret. La jeune fille, pâle et livide, conduisant au pâturage sa génisse décharnée, regardait attentivement, et se courbait avec précipitation, afin de lui dérober, pour le soutien de sa famille, quelques herbes que la faim lui avait enseigné pouvoir servir de nourriture aux hommes. Ces tableaux accroissaient à chaque pas la tristesse du frère, qui cheminait déja avec ce noir pressentiment dans le cœur qu'il allait apprendre quelque mauvaise nouvelle.

— Mais pourquoi prenait-il à Lucie un intérêt si tendre? Pourquoi, au premier avis, avait-il montré autant de sollicitude qu'il aurait pu le faire pour un ordre du Père provincial? Et quel était ce père Cristofore? Il faut que nous satisfassions à toutes ces questions.

Le père Cristofore de*** était un homme plus près de soixante que de cinquante ans. Sa tête

rasée, sauf la petite tresse de cheveux qui en ceignait le sommet comme une couronne, selon l'usage de l'ordre, se redressait de temps en temps avec un mouvement qui laissait percer un je ne sais quoi d'altier et d'inquiet; mais il se recourbait soudain par une réflexion d'humilité. Sa barbe longue et argentée, qui lui couvrait les joues et le menton, faisait encore plus ressortir les formes relevées de la partie supérieure du visage, auxquelles une abstinence depuis long-temps habituelle avait donné bien plus de gravité qu'elle ne leur avait enlevé d'expression. Ses deux yeux, enfoncés, étaient pour l'ordinaire baissés vers la terre; mais quelquefois ils brillaient avec une vivacité imprévue, comme deux coursiers ombrageux conduits par une main qu'ils savent ne pouvoir vaincre, font cependant de temps en temps quelques écarts qui sont sur-le-champ réprimés par une secousse du frein.

Le père Cristofore n'avait pas toujours eu cette contenance, et ne s'était pas toujours nommé ainsi: son nom de baptême était Louis; il était fils d'un marchand de*** (ces astéris-

ques viennent tous de la circonspection de notre anonyme), qui, sur la fin de sa carrière, se trouvant assez riche et avec ce fils unique, avait renoncé au commerce pour vivre en homme de qualité.

Dans son nouveau loisir, il commença à éprouver une grande honte de tout le temps qu'il avait consacré aux affaires dans ce monde. Dominé par ce préjugé, il cherchait tous les moyens de faire oublier qu'il s'était enrichi dans le négoce, et il aurait voulu pouvoir l'oublier lui-même. Mais son magasin, les ballots, le journal, la mesure, lui apparaissaient sans cesse à l'esprit, comme l'ombre de Banco à Macbeth, même au milieu des plaisirs de la table et des flatteries de ses parasites; et l'on ne pourrait dire combien de soins devaient prendre ces pauvres diables, pour éviter toutes les expressions qui auraient pu faire allusion à l'ancienne condition de leur hôte. Un jour, pour ne raconter qu'un seule circonstance entre mille, un jour, sur la fin du repas, dans les épanchements de la joie la plus vive et la plus franche, à l'instant où l'on n'aurait pas aisément pu sa-

voir si la compagnie jouissait plus d'être reçue, que le maître de la recevoir, celui-ci plaisantait avec une aimable supériorité un de ses commensaux, qui était bien le plus honnête gastronome du monde. Ce brave homme, pour riposter à la raillerie, répondit, sans la moindre ombre de malice, et tout-à-fait avec la candeur d'un enfant : « Eh! je prête l'oreille au marchand. » Il fut à l'instant frappé lui-même de l'effet de la parole qui lui était échappée de la bouche : il jeta un coup d'œil inquiet sur le visage du maître qui s'était rembruni ; l'un et l'autre aurait voulu reprendre l'air qu'il avait précédemment ; mais cela était impossible. Les autres convives pensaient de leur côté aux moyens d'assoupir ce petit scandale, et de produire une diversion; mais en y réfléchissant, ils se taisaient, et durant ce silence, le scandale devenait plus manifeste. Chacun évitait de rencontrer les regards des autres, et chacun comprenait que tous les autres étaient occupés de la pensée qu'ils voulaient dissimuler. La gaieté disparut tout le reste du jour, et le pauvre imprudent, ou, pour parler avec plus de justice, le pauvre

infortuné, ne reçut plus d'invitation. Le père de Louis passa ainsi ses dernières années dans des angoisses continuelles, craignant toujours d'être méprisé, et ne réfléchissant jamais qu'il n'est pas plus ridicule de vendre que d'acheter, et que cette profession dont il avait honte alors, il l'avait exercée un grand nombre d'années en public et sans remords. Il fit élever son fils avec noblesse, suivant l'usage du temps, et autant que pouvaient le lui permettre les lois et les coutumes; il lui donna des maîtres pour l'instruire dans les lettres et les exercices de la noblesse, et il mourut, le laissant riche, mais encore jeune. Louis avait contracté des habitudes de grand seigneur, et les flatteurs parmi lesquels il avait grandi l'avaient habitué à être traité avec beaucoup de respect. Mais lorsqu'il voulut se mêler avec les principaux personnages de sa ville, il rencontra des manières bien différentes de celles auxquelles il était accoutumé, et il s'aperçut bientôt que, pour vivre dans leur société comme il l'aurait désiré, il lui fallait faire une nouvelle école de patience et de soumission, garder toujours le dessous, et

endurer à chaque instant quelque humiliation nouvelle. Une telle façon de vivre ne s'accordait ni avec l'éducation ni avec le caractère de Louis. Il s'éloigna mécontent de cette société. Mais ensuite il s'en tenait éloigné à regret, parce qu'il lui semblait que ceux ci eussent dû être ses compagnons; seulement il aurait voulu qu'ils fussent plus traitables. Avec ce mélange d'inclination et de haine, ne pouvant les fréquenter familièrement, et voulant avoir des rapports avec eux de quelque manière que ce fût, il s'attachait à lutter avec eux de luxe et de magnificence, et s'attirait ainsi des inimitiés, de l'envie et du ridicule. Son naturel honnête et violent à la fois l'avait entraîné quelquefois dans d'autres affaires plus sérieuses. Il éprouvait une horreur soudaine et sincère pour les vexations et les abus; horreur qui était devenue plus vive encore en lui par le rang des personnages qui en commettaient journellement, et qui étaient justement ceux qu'il haïssait. Pour calmer ou pour exciter toutes ces passions à la fois, il prenait volontiers la défense du faible opprimé, s'employait à renverser un oppres-

seur, s'entremettait dans une brigue, et s'attirait une méchante affaire sur les bras, de sorte que peu à peu il en était venu à se constituer le protecteur des opprimés et le redresseur des torts. L'emploi était périlleux, et il ne faut pas demander si le pauvre Louis avait des ennemis, des rencontres et des soucis. Outre la guerre extérieure, il était continuellement tourmenté par des tracasseries intérieures; parce que, pour réussir dans une entreprise (sans parler de celles où il avait le dessous), il était obligé lui-même de mettre en œuvre beaucoup de moyens violents que sa conscience désapprouvait. Il devait toujours s'entourer d'un bon nombre de braves; et, tant pour sa sûreté que pour avoir un secours plus vigoureux, il devait choisir les plus déterminés, c'est-à-dire les plus dépravés, et vivre avec des scélérats par amour pour la justice. Il en résulta plus d'une fois que, découragé, soit par suite d'une funeste réussite, soit par l'inquiétude que lui causait un péril imminent, ennuyé de se garder sans cesse, fatigué de la société, réfléchissant sur l'avenir pour ses moyens d'exis-

tence qui s'épuisaient de jour en jour dans de bonnes et de mauvaises entreprises, l'idée lui était venue de se faire religieux; et à cette époque, c'était la voie la plus commune pour sortir d'embarras. Mais ce dessein, qui n'aurait été peut-être qu'une fantaisie pendant toute sa vie, devint une résolution fixe par suite d'un événement le plus grave et le plus terrible qui lui fût arrivé jusque-là.

Il allait un jour par une rue de sa ville, accompagné d'un ancien commis de magasin que son père avait transformé en majordome, et suivi de deux braves. Le majordome, nommé Cristofore, était un homme d'environ cinquante ans, dévoué dès sa jeunesse à son maître, qu'il avait vu naître, et avec les gages et les libéralités duquel il vivait et faisait vivre sa femme et huit enfants. Louis vit venir de loin un seigneur connu par son arrogance et sa tyrannie, auquel il n'avait jamais parlé de sa vie, mais qui le haïssait cordialement, et auquel il le rendait de bon cœur; car c'est un des avantages de ce monde de pouvoir sans se connaître, haïr et être haï. Celui-ci, suivi de quatre braves,

s'avançait directement d'un pas superbe, la tête haute, et la bouche composée de manière à exprimer l'orgueil et le mépris. Tous deux marchaient en rasant le mur; mais Louis (et cette circonstance doit être remarquée) le rasait du côté droit, ce qui, selon l'usage, lui donnait le droit (où le droit va-t-il s'établir!) de ne pas s'éloigner du mur pour donner le pas à qui que ce fût; avantage auquel on attachait alors beaucoup de prix. Le survenant prétendait au contraire que le droit lui appartenait comme noble, et que Louis devait le lui céder, et cela en vertu d'une autre coutume. Peut-être que, dans ce cas, comme il arrive dans beaucoup d'autres, deux usages contraires se trouvaient en vigueur, sans que l'on eût décidé lequel des deux devait l'emporter; ce qui fournissait l'occasion de déclarer la guerre, chaque fois qu'une tête dure venait à s'attaquer à une autre de la même trempe. Ces deux antagonistes s'avançaient donc à l'encontre l'un de l'autre, tous deux serrés près de la muraille, comme deux figures de bas-relief ambulantes. Quand ils se virent face à face, l'adversaire de Louis

le toisant la tête haute avec le regard impérieux, lui dit d'un ton de voix correspondant : « Retirez-vous, et cédez-moi le pas. »

« Prenez le bas du pavé, répondit Louis, le haut m'appartient. »

« Avec vos pareils, c'est à moi qu'il appartient toujours. »

« Oui, si l'arrogance de ceux qui vous ressemblent était une loi pour ceux qui pensent comme moi. »

Les hommes qui composaient la suite des deux adversaires s'étaient arrêtés derrière leurs chefs respectifs, se regardant de travers avec la main sur la garde de l'épée, et préparés au combat. Les gens qui passaient dans la rue se retiraient et se plaçaient à quelque distance pour attendre l'événement; et la présence de ces spectateurs excitait encore davantage la susceptibilité des deux champions.

« Retire-toi, vil marchand, ou je t'apprendrai une bonne fois quels sont les égards que l'on doit aux gentilshommes. »

« Vous mentez en disant que je suis vil. »

« Tu mens en disant que j'ai menti. » Cette

réponse était de règle. « Et si tu étais noble, comme je le suis, ajouta ce seigneur, je te prouverais, par la cape et par l'épée, que c'est toi qui es le menteur. »

« C'est un bon prétexte pour vous dispenser de soutenir par des faits l'insolence de vos paroles. »

« Jetez cet insolent dans la boue, » dit aux siens le gentilhomme révolté.

« Nous verrons, » dit Louis, en faisant lestement un pas en arrière et mettant la main à son épée.

« Téméraire! cria l'autre, en tirant la sienne, je briserai mon épée quand elle sera souillée de ton vil sang. »

Alors ils s'avancèrent l'un sur l'autre; les serviteurs des deux partis accoururent à la défense de leurs maîtres. Le combat était inégal, et pour le nombre, et parce que Louis cherchait plus tôt à parer les coups de son ennemi et à le désarmer qu'à le tuer; mais celui-ci tentait de toute manière de lui donner la mort. Louis avait déja reçu sur le bras gauche un coup d'épée d'un des braves, et une légère

blessure à la joue, et l'ennemi principal l'attaquait avec fureur pour l'achever, lorsque Cristofore, voyant son maître dans cet extrême danger, courut avec son poignard sur le seigneur; mais celui-ci, tournant contre lui toute sa colère, lui passa son épée à travers le corps. A cette vue, Louis, ne se connaissant plus, plongea la sienne dans le cœur du provocateur, qui tomba sans mouvement presque en même temps que le pauvre Cristofore. Les spadassins du gentilhomme, le voyant couché sur le terrain et se trouvant déja très-maltraités, prirent la fuite : ceux de Louis, blessés et effrayés, n'étant plus utiles et ne voulant pas s'exposer à être arrêtés par les gens qui accouraient, s'enfuirent de l'autre côté; en sorte que Louis resta seul au milieu de la foule avec ses deux malheureux compagnons à ses pieds.

« Comment cela est-il arrivé? — Il y en a un. — Ils sont deux. — Il lui a fait une blessure dans le ventre. — Qui donc a été tué? — Ce seigneur. — Oh! sainte Vierge, quel carnage! — Qui cherche, trouve. — Un moment paie toutes les dettes. — Il est mort. — Quel

coup! Ce sera une affaire sérieuse. — Et cet autre malheureux! — Miséricorde! quel spectacle! — Sauvez-le, sauvez-le. — Il est déja froid. — Voyez comme il est arrangé! Il perd tout son sang. — Sauvez-vous, pauvre homme, sauvez-vous! ne vous laissez pas prendre.»

Ces paroles, que l'on entendait le plus distinctement dans le bruit confus que faisait cette masse d'individus, exprimaient le vœu commun; et avec le conseil arriva le secours. L'évènement avait eu lieu près d'une église de capucins, asile, comme on sait, impénétrable alors aux sbires, et à tout cet assemblage de choses et de personnes que l'on appelait la justice. Le meurtrier blessé y fut conduit ou porté par la foule, presque sans connaissance, et les frères le reçurent des mains du peuple, qui le leur recommandait, en leur disant: « C'est un homme de bien qui a puni un scélérat orgueilleux; il l'a fait pour sa propre défense: il avait été grièvement offensé. »

Jusqu'à ce moment Louis n'avait jamais répandu le sang; et quoique l'homicide fût alors un crime si commun, que les oreilles de cha-

cun étaient habituées à l'entendre raconter, et les yeux à le voir, cependant l'impression qu'il éprouva en voyant l'homme mort pour sa défense et celui qu'il avait tué, fut nouvelle et indéfinissable, et devint pour lui la révélation de sentiments encore inconnus. La chute de son ennemi, l'altération de ses traits qui étaient passés en un instant de la menace et de la fureur à l'abattement et au repos solennel de la mort, furent un spectacle qui changea en un instant l'ame du coupable. Entraîné dans le couvent, il ne savait, pour ainsi dire, pas où il se trouvait ni ce qui était arrivé, et quand la mémoire commença à lui revenir, il se trouva dans un lit de l'infirmerie, entre les mains du frère chirurgien (les capucins en avaient ordinairement un dans chaque couvent), qui pansait les deux blessures qu'il avait reçues dans cette rencontre. Un père, dont les fonctions particulières étaient d'assister les mourants, et qui avait souvent rempli ce devoir sur les chemins même, fut aussitôt appelé sur le lieu du combat. Revenu quelques minutes après, il entra dans l'infirmerie, et s'étant approché du

lit où Louis était couché, « Consolez-vous, lui dit-il, votre adversaire est mort en homme de bien, et il m'a chargé de solliciter votre pardon, et de vous apporter le sien. » Ces paroles ranimèrent tout-à-fait le pauvre Louis, et réveillèrent plus vivement les sentiments qui étaient confus et entassés dans son ame, c'est-à-dire la douleur que lui causait la perte de son ami, le reproche et les remords du coup que sa main avait porté, et en même temps une douloureuse compassion pour l'homme qu'il avait tué. « Et l'autre ? » demanda-t-il au frère avec anxiété.

« L'autre avait expiré quand je suis arrivé. »

Cependant les accès et les environs du couvent étaient remplis d'une foule inquiète; mais aussitôt que les sbires furent arrivés, ils éloignèrent les curieux, et se mirent en sentinelle à une certaine distance des portes, de façon que personne ne pût en sortir sans être vu. Un frère du mort, deux de ses cousins, et un vieil oncle, vinrent, armés de pied en cap, avec une nombreuse suite de braves, et ils se mirent à faire la ronde autour du couvent, regardant

avec un mépris menaçant ces oisifs qui n'osaient pas dire : Il l'a bien mérité, mais qui le portaient écrit sur leurs visages.

A peine Louis eut-il pu recueillir ses esprits, qu'il appela un frère confesseur, le pria d'aller trouver la veuve de Cristofore, de lui demander en son nom pardon d'avoir été la cause bien certainement involontaire de sa douleur, et en même temps de l'assurer qu'il prenait sa famille sous sa protection. En réfléchissant sur ce qui venait de lui arriver, il sentit renaître en lui, plus que jamais, le désir vif et sérieux de se faire capucin, qui autrefois lui était venu dans l'esprit. Il lui sembla que Dieu même l'avait mis sur la voie, et lui avait donné un signe de sa volonté en le faisant arriver dans un couvent dans cette conjoncture; et sa détermination fut arrêtée. Il fit appeler le père gardien, et lui exposa son dessein. Celui-ci lui répondit qu'il fallait bien se garder des résolutions précipitées, mais que, s'il persistait dans son projet, il ne serait point refusé. Alors il appela un notaire, fit une donation du reste de ses biens, qui composaient un très-beau patri-

moine, à la famille de Cristofore, donna une somme d'argent à la veuve, comme s'il lui eût constitué un douaire, et le reste à ses enfants.

La résolution de Louis venait très-à-propos pour ses hôtes, qui, à cause de lui, se trouvaient dans un extrême embarras. Le renvoyer du couvent et le livrer ensuite à la justice, c'est-à-dire à la vengeance de ses ennemis, était un parti qu'on ne pouvait pas même mettre en délibération. C'eût été renoncer à ses propres priviléges, décréditer le couvent parmi le peuple, et s'attirer l'animadversion des capucins de tout l'univers, pour avoir compromis le droit de tous, et soulever contre soi toutes les autorités ecclésiastiques, qui, alors, se regardaient comme conservatrices de ce droit. D'un autre côté, la famille du défunt, très-puissante par elle-même et forte de ses liaisons, avait montré l'intention de se venger, et avait déclaré son ennemi quiconque tenterait d'y apporter obstacle. L'histoire ne dit pas qu'ils aient éprouvé beaucoup de douleur de la perte de leur parent, ni même qu'elle ait coûté une seule larme à toute la famille : elle dit seule-

ment qu'ils avaient tous le plus violent désir d'avoir entre leurs mains le meurtrier mort ou vif. Or, celui-ci, en prenant l'habit de capucin, satisfaisait à toutes les exigences. Il faisait en quelque sorte amende honorable, il s'imposait une pénitence, il avouait implicitement sa faute, et s'éloignait de tout danger; c'était, en un mot, un ennemi qui déposait les armes. Les parents du mort pouvaient encore, pour peu que cela leur fît plaisir, croire et se vanter qu'il s'était fait capucin par désespoir et par crainte de leur vengeance. Et dans tous les cas, réduire un homme à se dépouiller de ses biens, à se raser la tête, à marcher pieds nus, à coucher sur la paille, à vivre d'aumônes, pouvait paraître une punition égale à l'offense même la plus grave. Le père gardien se présenta avec une prudente humilité au frère du mort, et après mille protestations de respect pour l'illustrissime maison et du désir de lui plaire dans tout ce qui serait possible, il lui parla du repentir de Louis et de sa résolution, en lui faisant adroitement sentir que la maison pouvait en être satisfaite, et lui insinua ensuite

avec beaucoup de douceur et encore plus d'adresse que la chose était inévitable, soit qu'elle lui fût agréable ou non. Le frère entra dans une colère, que le capucin laissa évaporer, disant de temps en temps : « C'est une trop juste douleur. » Il lui fit entendre que, dans tous les cas, sa famille aurait su se procurer une satisfaction; et quoique le capucin ne pensât pas de même, il ne dit pas le contraire. Enfin, il demanda, il imposa, comme une condition, que le meurtrier de son frère sortirait de la ville sur-le-champ. Le capucin, qui avait déja décidé la chose en lui-même, lui répondit qu'il serait satisfait à cet égard, lui laissant croire, si cela lui était agréable, que c'était un acte d'obéissance; et tout fut arrangé. La famille fut heureuse de se tirer d'embarras; les pères le furent de sauver un homme et leurs priviléges, sans s'attirer aucun ennemi; les amateurs des principes de la chevalerie eurent leur part de satisfaction, parce qu'ils y virent une affaire terminée d'une manière honorable; et le peuple eut la sienne, parce qu'il voyait sortir d'embarras un homme

aimé, et qu'en même temps il admirait sa conversion ; enfin, Louis, au milieu de sa douleur, se montra le plus heureux de tous, parce qu'il commençait une vie d'expiation et d'utilité, qui pourrait, sinon réparer, expier du moins le mal qu'il avait fait, et émousser l'aiguillon intolérable du remords. Le soupçon que sa résolution ne fût attribuée à la crainte, l'affligea un instant ; mais il s'en consola aussitôt en pensant que l'injustice de ce jugement même ajouterait à son châtiment et serait un nouveau moyen d'expiation pour lui. Ce fut ainsi qu'à trente ans il s'ensevelit dans un froc ; et comme il devait, selon l'usage, quitter son nom pour en prendre un autre, il en choisit un qui pût lui rappeler à chaque instant la faute qu'il avait à expier, et il prit le nom de frère Cristofore.

A peine la cérémonie de la prise d'habit fut-elle accomplie, que le père gardien lui fit part qu'il devrait faire son noviciat à ***, village éloigné de soixante milles, et qu'il partirait le lendemain. Le novice s'inclina profondément, et sollicita une grace. « Permettez-moi, mon

père, lui dit-il, avant de quitter cette ville, où j'ai répandu le sang d'un de mes semblables, où je laisse une famille cruellement offensée, de laver au moins l'affront que je lui ai fait, et de lui montrer le regret que j'éprouve de ne pouvoir réparer mes torts, en demandant pardon au frère du mort, et en chassant de son cœur, si Dieu le permet, la haine qu'il peut y conserver. » Le père gardien pensa qu'un tel acte, outre qu'il était bon en lui-même, servirait à réconcilier pour toujours la famille avec le couvent; et il alla bien vite trouver ce seigneur pour lui exposer la demande du frère Cristofore. A une proposition aussi inattendue, celui-ci éprouva, outre l'étonnement qu'elle lui causa, un retour de dédain mêlé d'un peu de complaisance, puis, après avoir réfléchi un instant, « Qu'il vienne demain, » dit-il, et il indiqua l'heure. Le père gardien revint apporter au novice la permission qu'il avait désirée.

Le gentilhomme s'aperçut aussitôt que plus cet acte de soumission aurait de solennité et ferait de bruit, plus il augmenterait son crédit auprès de la parenté et du public; et que ce

serait (pour le dire avec les formes d'une élégance moderne) une belle page dans l'histoire de la famille. Il fit à la hâte prévenir tous ses parents de se rendre dans son palais le lendemain à midi, afin de se réunir à lui pour recevoir une satisfaction commune. A l'heure fixée, le palais était rempli de nobles de tout âge et de tout sexe; c'était un mouvement, un mélange de grands chapeaux, de plumes énormes, d'épées traînantes, de fraises empesées et plissées, de robes de toutes couleurs qui ressemblaient à des arabesques. Les antichambres, la cour et la rue fourmillaient de domestiques, de pages, de braves et de curieux. Frère Cristofore vit cet appareil, en devina le motif, et éprouva un léger trouble; mais, après un moment, il dit en lui-même : C'est juste; je l'ai immolé en public, en présence de ses nombreux ennemis : ce fut un scandale; il en faut une réparation. Ainsi, les yeux baissés, ayant le père à ses côtés, il passa le seuil de ce palais, traversa la cour au milieu d'une foule qui l'examinait avec une curiosité peu cérémonieuse, monta l'escalier, et, au milieu d'une autre foule plus noble,

qui se pressait sur son passage, il arriva suivi de cent gardes en présence du maître de la maison, qui, entouré de ses parents les plus proches, se tenait debout au milieu de la salle, le regard baissé et le menton en l'air, appuyant sa main gauche sur le pommeau de son épée, et pressant avec sa droite le bord de sa cape sur sa poitrine.

On trouve quelquefois sur le visage et dans la contenance d'un homme une expression si immédiate, on dirait presque une effusion de l'ame, qui produit une impression unique sur la foule des spectateurs. Le visage et le maintien de frère Cristofore disaient clairement à tous les assistants que ce n'était pas par respect humain qu'il s'était fait capucin, et qu'il venait endurer une pareille humiliation; et cette pensée lui concilia d'abord tous les esprits. Lorsqu'il aperçut l'offensé, il hâta le pas, mit un genou en terre, croisa les bras sur sa poitrine, et, inclinant sa tête rasée, il lui dit : « Je suis le meurtrier de votre frère. Dieu m'est témoin que je voudrais pouvoir vous le rendre au prix de mon sang; mais ne pouvant

vous faire qu'une tardive et inutile réparation, je vous prie de la recevoir pour l'amour de Dieu. » Tous les yeux étaient fixés sur le novice et sur le personnage auquel il s'adressait; toutes les oreilles étaient attentives. Quand le frère Cristofore se tut, il s'éleva dans toute la salle un murmure de piété et de respect. Le gentilhomme, dont le maintien annonçait une bienveillance contrainte et une fureur mal comprimée, fut troublé par ces paroles; et se penchant vers celui qui se tenait à ses pieds: « Levez-vous, » lui dit-il d'une voix altérée. « L'offense.... le fait véritablement.... mais l'habit que vous portez..... non-seulement à cause de lui, mais pour vous-même..... Levez-vous, mon père..... Mon frère.... je ne puis le nier... était un cavalier..... était un homme..... un peu impatient, un peu vif; et tout est arrivé par la volonté de Dieu. N'en parlons plus... Mais, mon père, vous ne devez pas plus long-temps demeurer dans cette posture. » Et le prenant par le bras, il le releva. Frère Cristofore debout, mais avec la tête inclinée, répondit: « Je puis donc me flatter que vous m'avez ac-

cordé mon pardon ! et si je l'obtiens de vous, de qui ne dois-je pas l'espérer ? oh ! si je pouvais entendre ce mot de pardon sortir de votre bouche..... »

« Pardon ? dit le gentilhomme. Vous n'en avez plus besoin. Mais puisque vous le désirez, assurément je vous pardonne de tout mon cœur, et tous..... »

« Tous ! tous ! » crièrent à la fois les assistants. Une joie reconnaissante se peignit sur le visage du frère, mais on voyait encore paraître à travers un humble et profond regret du mal que la rémission des hommes ne pouvait réparer. Le gentilhomme, vaincu à cet aspect et transporté par la commotion générale, jeta les bras au cou de Cristofore, et lui donna le baiser de paix, qu'il en reçut à son tour.

Une approbation générale se manifesta dans toutes les parties de la salle ; tous les spectateurs se pressèrent autour du frère, pendant qu'un grand nombre de domestiques apportaient des rafraîchissements. Le gentilhomme se rapprocha de frère Cristofore, qui montrait l'intention de vouloir se retirer, et lui dit :

« Mon père, acceptez quelque chose, donnez-moi cette preuve de votre amitié. » Et il se mit en devoir de le servir; mais celui-ci se retirant avec l'expression d'une résistance amicale, « Ces choses, lui dit-il, ne sont plus à mon usage; mais le ciel me défend de refuser ses dons. Je vais me mettre en voyage : ayez la bonté de me faire remettre un pain, afin que je puisse dire que j'ai éprouvé votre charité, que j'ai mangé votre pain et obtenu une preuve de mon pardon. » Le gentilhomme, ému, donna des ordres à cet effet, et aussitôt un majordome vint en grande cérémonie, portant un pain sur un bassin d'argent, et le présenta au père, qui, l'ayant pris, le remercia et le mit dans sa corbeille. Ensuite il demanda la permission de se retirer, et, ayant de nouveau embrassé le maître de la maison, ainsi que ceux qui se trouvaient le plus près de lui, il s'arracha d'auprès d'eux avec beaucoup de peine. Il eut ensuite à lutter dans les antichambres pour se débarrasser des domestiques, et même des braves, qui baisaient le bas de sa robe, son cordon, son capuce; et il se trouva dans la

rue, porté comme en triomphe et accompagné d'une foule de peuple jusqu'à la porte de la ville par où il devait sortir; et il commença son voyage pédestre vers le lieu de son noviciat.

Le frère du défunt et sa famille, qui s'étaient préparés à goûter, dans ce jour, la triste joie de l'orgueil, se trouvèrent remplis au contraire de la joie pure du pardon et de la bienveillance. L'assemblée continua encore quelque temps à parler de cet événement, avec une bonté et une cordialité qu'on ne lui voyait pas d'ordinaire, et à se livrer à des raisonnements auxquels personne n'était préparé en venant dans ce palais. Au lieu de satisfactions exigées, de représailles de vengeance, d'obligations remplies, les louanges du novice, la réconciliation, la mansuétude, furent les sujets de la conversation. Et tel qui pour la cinquantième fois aurait raconté comment le comte Mucius son père', avait su, dans une fameuse conjoncture, tenir tête au marquis Stanislas, qui était un rodomont très-connu, parla au contraire des pénitences et de la patience ad-

mirable d'un frère Simon, mort depuis longtemps. Après que la compagnie se fut retirée, le seigneur, encore tout ému, repassait en lui-même avec admiration ce qu'il avait entendu, ce que lui-même avait dit, et murmurait entre ses dents. « Quel diable de frère! » (il faut bien que nous transcrivions exactement ses paroles), « quel diable de frère! S'il était resté à genoux quelques moments de plus, je lui aurais presque demandé pardon d'avoir donné la mort à mon frère. » Notre histoire remarque expressément qu'à partir de ce jour, il fut un peu moins violent, et un peu plus aimable.

Le père Cristofore cheminait avec une consolation qu'il n'avait jamais éprouvée depuis ce jour terrible à l'expiation duquel sa vie devait être consacrée tout entière. Le silence était imposé aux novices; et il observait cette règle sans peine, tout absorbé dans la pensée des fatigues, des privations et des humiliations qu'il aurait à endurer pour réparer son erreur. S'étant arrêté à l'heure du repas auprès d'un bienfaiteur, il mangea avec une espèce de volupté le pain du pardon; mais

il en réserva un morceau qu'il mit dans sa corbeille, pour l'y conserver comme un perpétuel souvenir du passé.

Notre dessein n'est pas de faire l'histoire de sa vie claustrale : nous dirons seulement que, remplissant toujours avec autant de zèle que de soin les devoirs qui lui étaient ordinairement assignés, de prêcher et d'assister les mourants, il ne laissait jamais échapper une occasion d'exercer d'autres devoirs qu'il s'était imposés à lui-même, ou de réunir les hommes entre lesquels existait quelque inimitié, et de protéger les faibles qui se trouvaient opprimés. Dans cette disposition entraient pour quelque chose, et sans qu'il s'en aperçût, ses anciennes habitudes, et un reste de dispositions martiales, que les humiliations et les macérations n'avaient pu détruire entièrement. Son langage était habituellement modeste et simple; mais quand il s'agissait des intérêts de la justice ou de la vérité, on voyait tout-à-coup se ranimer sa première ardeur, qui, modifiée par une prononciation solennelle provenant de l'habitude de prêcher, donnait à ce langage un ca-

ractère extraordinaire. Sa contenance, comme son aspect, annonçait un long combat entre un caractère prompt, susceptible, et une volonté opposée, habituellement victorieuse, toujours sur ses gardes, et dirigée sur des motifs et des inspirations supérieures. Un de ses confrères, qui était aussi son ami et le connaissait bien, avait coutume de le comparer à ces paroles trop expressives dans leur forme naturelle, que quelques personnes, quoique réservées d'ailleurs, laissent échapper, quand la passion les emporte, en les mutilant; paroles qui, malgré ce déguisement, rappellent néanmoins leur énergie primitive.

Si une pauvre inconnue, dans la triste situation de Lucie, eût réclamé la protection du père Cristofore, il serait sur-le-champ accouru auprès d'elle. Mais comme il s'agissait de Lucie elle-même, il accourut avec d'autant plus de sollicitude, qu'il connaissait et admirait son innocence, qu'il avait déja tremblé pour les dangers auxquels elle était exposée, et éprouvé une vive indignation pour l'affreuse persécution dont elle était devenue l'objet. A

tout cela, se joignait cette considération que lui ayant conseillé comme le moyen le plus sage ne point sortir, et de se tenir tranquille, il craignait que ce conseil même n'eût produit quelque fâcheux effet ; à la sollicitude de la charité qui était comme innée en lui, se mêlait, dans cette circonstance, cette inquiétude scrupuleuse qui tourmente même les gens de bien.

Mais pendant que nous racontions les actions du père Cristofore, il est arrivé, a frappé à la porte, et les femmes laissant là le dévidoire qu'elle faisaient agir et crier, se sont levées, en s'écriant : « Oh ! c'est le père Cristofore ! que Dieu le bénisse ! »

CHAPITRE V.

Le père Cristofore s'arrêta sur le seuil de la porte, et à peine eût-il entrevu les deux femmes, qu'il dut s'apercevoir que ses pressentiments n'étaient point trompeurs. Alors, avec ce ton d'interrogation qui semble aller au-devant d'une triste réponse, levant sa barbe par un léger mouvement de tête en arrière, il leur dit : « Et bien ? » Lucie lui répondit par d'abondantes larmes. La mère commençait à lui faire des excuses pour avoir osé.... mais il s'avança, et s'étant assis sur une escabelle à trois pieds, il interrompit toutes les excuses en disant à Lucie : « Rassurez-vous, ma pauvre enfant. Et vous, » dit-il ensuite à Agnès, « racontez-moi ce qui est arrivé. » Pendant que la bonne femme faisait de son mieux sa triste relation, le frère,

frappant du pied tour à tour et levant les yeux au ciel, devenait de mille couleurs. Quand elle eut terminé son récit, il se couvrit le visage de ses deux mains et s'écria : « O Dieu bienfaisant ! jusqu'à quand !... » Mais, sans achever sa phrase, il se tourna de nouveau vers les femmes : « Pauvres infortunées, leur dit-il, Dieu vous a visitées. Pauvre Lucie ! »

« Vous ne nous abandonnerez pas, n'est-il pas vrai, mon père ? » dit Lucie en sanglottant.

« Vous abandonner ! répondit-il ; grand Dieu ! et de quel front pourrais-je lui demander quelque chose pour moi, si je vous abandonnais ? Vous dans cet état ! vous qu'il m'a confiées ! Ne perdez point courage ; il vous assistera. Il voit tout ; il peut même se servir d'un homme comme moi sans aucun mérite pour confondre un.... Voyons, pensons un peu à ce que nous pouvons faire. »

En prononçant ces derniers mots, il appuya le coude gauche sur son genoux, pencha sa tête sur sa main, et de sa main droite il serrait sa barbe et son menton comme pour fixer et réunir toutes les puissances de son ame. Mais

la plus attentive considération ne servait qu'à lui faire découvrir plus distinctement combien le cas était pressant et embarrassé, et combien les remèdes étaient rares, incertains et dangereux. — Inspirer de la honte à Don Abondio, et lui faire sentir à quel point il manque à son devoir? La honte et le devoir sont nuls à ses yeux quand la crainte le domine. Lui faire peur? Quel moyen trouverais-je jamais de lui en faire une qui surpasse celle qu'il a d'une escopette? Instruire de tout le cardinal archevêque, et invoquer son autorité? Cela demanderait du temps; et, dans l'intervalle, et lors même que cette pauvre innocente serait mariée, serait-ce un frein pour cet homme?... Qui sait jusqu'où il peut porter l'audace? et comment lui résister? Ah! si je pouvais, pensait le frère, si je pouvais mettre dans mes intérêts mes frères d'ici et ceux de Milan? Mais ce n'est point une affaire commune, je serais abandonné. Celui-ci d'ailleurs passe pour être l'ami du couvent, il se conduit comme un partisan des capucins: et ses bandits ne sont-ils pas venus plus d'une fois chercher un asile parmi nous? Je

me trouverais seul exposé; je m'attirerais encore du trouble, de l'embarras, des querelles, et, ce qui serait plus malheureux, je pourrais peut-être, par une tentative faite hors de propos, empirer la position de cette pauvre enfant. — Après avoir pesé le pour et le contre d'un parti, puis d'un autre, le meilleur lui parut d'affronter Don Rodrigo lui-même, d'essayer de le détourner de son infâme projet par les supplications, par les terreurs de l'autre vie et de celle-ci même, s'il était possible. Au pis aller, il pourrait du moins connaître par cette voie plus clairement si celui-ci était obstiné dans son mauvais dessein, découvrir davantage ses intentions et agir ensuite en conséquence.

Pendant que le frère employait ainsi le temps en méditations, Renzo qui, par des raisons que chacun peut deviner, ne savait pas se tenir loin de cette maison, avait déja paru devant la porte; mais, voyant le père absorbé dans ses réflexions et les femmes qui lui faisaient signe de ne point le troubler, il se tenait sur le seuil en silence. Ayant levé la tête pour communiquer son projet aux femmes, le

frère l'aperçut et le salua d'une manière qui annonçait une affection habituelle, que la piété rendait plus vive.

« Vous ont-elles dit,... mon père ? » lui demanda Renzo d'une voix émue.

« Certainement, et c'est pour cela que je suis ici. »

« Que dites-vous de ce scélérat ? »

« Que veux-tu que j'en dise ? Il est loin ; à quoi serviraient mes paroles ? Mais à toi, mon cher Renzo, je te dis d'avoir confiance en Dieu, et que Dieu ne t'abandonnera pas. »

« Que vos paroles soient bénies ! s'écria le jeune homme ; vous n'êtes pas de ceux-là qui donnent toujours tort aux malheureux. Mais monsieur le curé, et monsieur le docteur..... »

« Ne rappelle pas des choses qui ne peuvent servir qu'à te tourmenter inutilement. Je ne suis qu'un pauvre capucin ; mais je te répète ce que j'ai dit à ces dames : quelque faible que je sois, je ne vous abandonnerai pas. »

« Oh ! vous n'êtes pas comme les amis de ce monde, tout-à-fait inutiles quand on a besoin d'eux ; qui n'aurait cru aux protestations

qu'ils me faisaient dans le bon temps! ils étaient prêts à donner leur sang pour moi; ils m'auraient soutenu contre le diable. Si j'avais eu un ennemi?... il suffisait de les en instruire, et il n'aurait pas vécu long-temps. Et aujourd'hui si vous voyiez comme ils s'éloignent.... » En ce moment Renzo, levant les yeux sur son interlocuteur, s'aperçut que son visage s'était obscurci, et craignit d'avoir dit une sottise. Mais voulant la réparer, il se troublait et s'embarrassait davantage : « Je voulais dire... je n'avais pas l'intention... c'est que je voulais dire... »

« Que voulais-tu dire? Et quoi! tu avais donc déja gâté mon ouvrage avant que je l'eusse commencé! Il est très-heureux pour toi d'avoir été trompé; comment! tu allais chercher des amis.... et quels amis!... Des hommes qui n'auraient pas pu te secourir quand même ils l'auraient voulu; et tu t'es exposé à perdre celui-là seul qui le peut et le veut. Ignores-tu que Dieu est l'ami des opprimés quand ils mettent leur confiance en lui? Ignores-tu que les faibles n'ont jamais l'avantage contre les forts? et quand même... » A ces mots, il pressa fortement le bras

de Renzo : son aspect, sans perdre de son autorité, s'anima d'une componction solennelle, ses yeux se baissèrent, sa voix devint lente et grave : « Quand même ils l'obtiendraient, c'est un terrible avantage. Renzo ! Veux-tu avoir de la confiance en moi ? que dis-je, en moi, homme chétif, pauvre frère ? Veux-tu te confier en Dieu ? »

« Oh! oui, répondit Renzo ; c'est lui qui est le véritable seigneur. »

« Et bien, promets-moi que tu n'affronteras, que tu ne provoqueras personne, et que tu te laisseras guider par moi. »

« Je vous le promets. »

Lucie fit un grand soupir, comme si elle eût été soulagée d'un poids considérable, et Agnès dit au jeune homme : « Bien, mon enfant. »

« Ecoutez, mes enfants, reprit frère Cristofore ; j'irai aujourd'hui parler à cet homme : si Dieu lui touche le cœur et prête de la force à mes paroles, nous l'en remercierons ; s'il en est autrement, il nous fera découvrir quelque autre remède. Vous, cependant, demeurez tranquilles, retirées ; évitez les propos, ne vous

montrez pas. Ce soir ou demain matin au plus tard, vous me reverrez. » A ces mots, il coupa court aux remercîments et aux bénédictions, et partit. Il s'achemina vers son couvent, arriva assez tôt pour aller au chœur chanter les psaumes, dîna, et se remit aussitôt en route, pour se rendre à l'habitation de l'homme cruel qu'il voulait adoucir.

Le palais de Don Rodrigo s'élevait isolé, semblable à un rocher sur la cime d'un des promontoires d'où paraissait descendre cette partie du rivage. A cette indication, l'anonyme ajoute que l'endroit où il était situé (et il aurait beaucoup mieux fait d'en donner tout simplement le nom) se trouvait au-delà et à environ trois milles du village qu'habitaient les fiancés, et à quatre milles de distance du couvent. Au pied de ce promontoire, dans la partie qui regarde vers l'intérieur du lac, se trouvait un amas de cabanes habitées par les paysans de Don Rodrigo, et c'était là comme la capitale de son petit royaume. Il suffisait d'y passer pour avoir une idée exacte de la condition et des mœurs du pays. En jetant un coup d'œil dans les salles

basses, où quelques portes se trouvaient ouvertes, ou apercevait pendus à la muraille des arquebuses, des bêches, des rateaux, des chapeaux de paille, des filets et des cornets à poudre en abondance. Les gens que l'on y rencontrait étaient des bandits robustes et grossiers, avec une grande chevelure retroussée sur la tête et enfermée dans un réseau; des vieillards qui, bien qu'ils eussent perdu les dents, semblaient disposés à mordre quiconque les aurait le moins du monde agacés; des femmes portant des visages d'homme et pourvues de bras nerveux qui, dans l'occasion, paraissaient propres à venir au secours de la parole. Dans les manières et dans les actions des enfants eux-mêmes, qui jouaient sur les chemins, on apercevait je ne sais quoi de provoquant et d'audacieux.

Frère Cristofore traversa le village, monta par un sentier tortueux, et parvint à une petite esplanade située devant le palais. La porte en était fermée, ce qui annonçait que le maître s'y trouvait et ne voulait point être dérangé. Les rares et petites fenêtres qui donnaient sur

le chemin, fermées de volets disjoints et tombant de vétusté, étaient défendues par de grosses ferrures, et celles du rez-de-chaussée étaient si élevées, qu'un homme aurait à peine pu y atteindre en montant sur les épaules d'un autre. Le plus profond silence régnait dans ces lieux; et un voyageur aurait pu croire que c'était une maison abandonnée, si quatre créatures, deux vivantes et deux mortes, placées simétriquement en dehors, n'avaient fourni quelques indices d'habitation. Deux énormes vautours avec les ailes étendues et les têtes pendantes, l'un déplumé et à moitié consumé par le temps, l'autre encore entier et avec ses plumes, étaient incrustés sur chacun des ventaux de la porte; et deux braves, couchés sur les bancs qui se trouvaient à droite et à gauche, faisaient sentinelle, en attendant le moment d'être appelés à jouir des restes de la table du seigneur. Le père s'arrêta, dans l'attitude d'un homme qui se dispose à attendre; mais un des braves se leva, et lui dit : « Mon père, entrez : les capucins n'ont pas l'habitude d'attendre ici : nous sommes amis du couvent, et j'y suis allé

dans de certains moments où l'air du dehors n'était pas trop bon pour ma santé, et où, si vous m'aviez tenu la porte fermée, cela eût tourné bien mal pour moi. » En disant ces mots, il fit deux fois retentir le marteau. A ce signal répondirent aussitôt les hurlements et les cris des chiens, et peu d'instants après arriva en murmurant un vieux domestique; mais ayant aperçu le père, il lui fit une grande salutation, apaisa les bêtes de la main et de la voix, introduisit son hôte dans une cour étroite et en ferma la porte. Il le conduisit ensuite dans une salle, et le regardant avec un air d'étonnement et de respect, il lui dit : « N'êtes-vous point le père Cristofore de Pescarenico ? »

« Lui-même. »

« Vous ici ? »

« Comme vous voyez, brave homme. »

« C'est assurément pour faire du bien. Du bien, continua-t-il de murmurer entre ses dents en se remettant en marche, on en peut faire partout. » Après avoir traversé deux ou trois pièces obscures, ils parvinrent à la porte de la salle du banquet. On y entendait un

bruit confus de fourchettes, de couteaux, de verres, de plats d'étain et surtout de voix discordantes qui cherchaient à l'envie à se surpasser. Le frère voulait se retirer et, s'étant arrêté, disputait avec le domestique pour obtenir qu'il le laissât dans quelque coin de la maison jusqu'à ce que le repas fût achevé, quand la porte s'ouvrit. Un certain comte Attilio, qui s'en trouvait le plus près (c'était un cousin du maître du logis, et nous en avons déja fait mention sans le nommer), voyant une tête rasée et une robe et s'apercevant de la modeste intention du bon père, s'écria aussitôt: « Ah! vous ne nous échapperez pas, père très-révérend : avancez, avancez. » Don Rodrigo, sans deviner précisément le sujet de cette visite, en eut cependant une idée par je ne sais quel pressentiment confus. Mais après l'exclamation d'Attilio, il ne convenait pas de renvoyer le frère, et il lui dit : « Venez, mon père, venez. » Celui-ci s'avança en s'inclinant vers le maître, et en répondant des deux mains aux salutations des convives.

L'homme honnête, en présence du méchant,

plaît généralement; on aime à se le représenter, le front élevé, le regard tranquille, la poitrine enflammée, la parole ferme; et pour lui faire prendre cette attitude, on exige certaines circonstances qu'il est bien rare de trouver réunies. Ainsi, ne vous étonnez pas si le père Cristofore, avec le témoignage d'une conscience pure, avec le sentiment le plus profond de la justice de la cause qu'il venait défendre, avec un sentiment mêlé d'horreur et de compassion pour Don Rodrigo, se tenait d'un air soumis et obéissant devant ce même Rodrigo, assis sur un fauteuil dans sa propre maison, dans son royaume, entouré de ses amis, d'hommages et des signes de sa puissance, avec une mine à faire mourir sur les lèvres de celui qui aurait tenté de la faire, une demande, une remontrance, ou un reproche. A sa droite était assis ce comte Attilio, son cousin et, s'il est nécessaire de le dire, le compagnon de son libertinage et de sa tyrannie, qui était venu exprès de Milan pour passer quelques jours à son château. A sa gauche et de l'autre côté de la table, se tenait avec un

grand respect, tempéré par une certaine tranquillité et une certaine suffisance, monsieur le podestat, celui-là même qui, en théorie, aurait dû se charger de rendre justice à Renzo-Tramaglino, et infliger à Don Rodrigo une des peines prévues dans de pareils cas. En face du podestat et avec le maintien du convive le plus respectueux et le plus dévoué, siégeait notre docteur Azzecca-Brouillon, en cape noire, et avec le nez plus rouge que de coutume; vis-à-vis des deux cousins, se trouvaient deux convives obscurs qui, dit notre histoire, ne faisaient autre chose que manger, s'incliner, sourire et approuver tout ce que disait un commensal, quand un autre ne le contrariait pas.

« Faites asseoir le père, » dit Don Rodrigo. Un domestique présenta un siége, sur lequel se plaça le père Cristofore, en faisant quelques excuses à ce seigneur pour être venu dans un moment si inopportun. « Je désirerais vous entretenir en particulier d'une affaire importante, » ajouta-t-il d'une voix plus basse à l'oreille de Don Rodrigo.

« Bien, bien, nous en parlerons, répondit

celui-ci : mais en attendant, vous ne refuserez pas de vous rafraîchir. »

Le père cherchait à s'en dispenser; mais Don Rodrigo, élevant la voix, au milieu du bruit qui avait recommencé, criait : « Par Bacchus, vous ne me ferez pas cette injure : on ne dira jamais qu'un capucin soit sorti de cette maison sans avoir goûté de mon vin, ni un créancier insolent sans avoir été régalé du bois de mes forêts. » Ces paroles furent suivies d'un rire universel, et interrompirent un moment la question qui s'agitait chaudement parmi les convives. Un domestique, portant sur un bassin un flacon de vin, et un long verre en forme de calice, le présenta au père qui, ne voulant pas résister à l'instante invitation d'un homme qu'il avait si grand besoin de ménager, n'hésita point à accepter, et se mit à boire lentement le vin.

« L'autorité du Tasse ne saurait être admise en faveur de votre assertion, monsieur le podestat. — Et l'on pourrait, au contraire, l'invoquer contre elle, reprit d'une voix éclatante le comte Attilio, puisque cet homme érudit,

ce grand homme, qui savait sur le bout du doigt toutes les règles de la chevalerie, a voulu que l'envoyé d'Argant, avant d'exposer le défi aux chevaliers chrétiens, en demandât la permission au pieux Godefroi... »

« Mais, répliquait à non moins haute voix le podestat, cela n'est qu'une surabondance, un ornement poétique, puisque la qualité d'envoyé est inviolable de sa nature en vertu du droit des gens, *jure gentium;* et sans aller le chercher si loin, cela est encore prouvé par le proverbe : ambassadeur ne porte point peine; et les proverbes, monsieur le comte, sont la sagesse du genre humain. D'ailleurs, le messager n'ayant rien dit en son propre nom, mais seulement présenté le défi par écrit.... »

« Mais quand voudrez-vous comprendre que ce messager était un ignorant téméraire, qui ne connaissait pas les premières....? »

« Avec la permission de vos seigneuries, interrompit Don Rodrigo, qui n'aurait pas voulu que cette discussion allât trop loin, rapportons-nous-en au père Cristofore, et tenons-nous-en à sa décision. »

« Bien, très-bien, » dit le comte Attilio, auquel il paraissait très-plaisant de faire décider une question de chevalerie par un capucin, tandis que le podestat, plus enflammé, se calmait avec peine et avec une affectation légère qui paraissait vouloir dire : entêtés que vous êtes !

« Mais, d'après ce qu'il me semble avoir entendu, dit le père, ce ne sont point des choses dont je doive avoir connaissance. »

« Excuses bannales de la modestie des pères, dit Rodrigo, mais vous ne nous échapperez pas. A d'autres! nous savons bien que vous n'êtes point venu au monde avec le capuchon sur la tête, et que le monde a entendu parler de vous. Allons, allons. Voici la question! »

« Le fait est, » commença à crier le comte Attilio... »

« Laissez-moi, cousin, moi qui suis neutre, exposer le fait, reprit Don Rodrigo, voici l'histoire : un chevalier espagnol adresse un défi à un chevalier milanais; l'envoyé, ne trouvant point à sa maison celui qu'il venait provoquer, remet le cartel à un frère de ce chevalier, le-

quel frère, après avoir lu le défi, donne pour réponse quelques coups de bâton à l'envoyé. On traite... »

« Bien donnés, bien appliqués, cria le comte Attilio ; ce fut une véritable inspiration... »

« Au diable! ajouta le podestat, maltraiter un ambassadeur! une personne sacrée! Le père voudra bien me dire aussi si cette action est celle d'un chevalier? »

« Oui, monsieur, d'un chevalier, cria le comte, et vous me le laisserez peut-être dire à moi qui dois m'y connaître sur tout ce qui a rapport à la chevalerie. Oh! si on lui eût donné des coups de poing, ç'aurait été toute autre chose; mais le bâton ne souille les mains de personne. Ce que je ne puis comprendre, c'est que vous vous intéressiez avec tant de chaleur aux épaules d'un misérable. »

« Qui vous a jamais parlé de ses épaules, monsieur le comte? vous me faites dire des choses qui ne me sont jamais venues à l'esprit. J'ai parlé de son caractère et non de ses épaules. Je parle principalement des lois de la che-

valerie. Faites-moi la grace de me dire si les féciaux, que les anciens Romains envoyaient pour signifier les défis aux autres peuples, demandaient la permission d'exposer les motifs de leur ambassade : et trouvez-moi un peu un écrivain qui fasse mention qu'un fécial ait jamais reçu la bastonade. »

« Qu'ont de communs avec les nôtres les usages des anciens Romains? nation qui agissait sans cérémonie et qui, à l'égard de ces connaissances, était en arrière et très en arrière. Mais selon les lois de la chevalerie moderne, qui est la véritable, je dis et soutiens qu'un envoyé qui oserait mettre dans la main d'un chevalier un défi, sans lui en avoir demandé la permission, est un téméraire, qui n'est plus inviolable et à qui on peut faire donner la bastonnade en sûreté de conscience... »

« Répondez un peu à ce syllogisme. »

« On ne peut rien y répondre. »

« Mais écoutez un peu, frapper un homme désarmé est une trahison. *Atqui* l'envoyé *de quo* était sans armes. *Ergo.* »

« Doucement, doucement, monsieur le podestat. »

« Comment doucement? »

« Doucement, vous dis-je : que venez-vous me conter? Une trahison, c'est de frapper avec l'épée un homme par derrière ou de lui tirer un coup d'escopette dans les reins; et encore à cet égard je pourrais citer de certains cas... mais je me renferme dans la question. Je vous accorde que l'on puisse en général qualifier de trahison un acte semblable; mais donner quelques coups de bâton à un maraud! Ce serait une belle chose que l'on dût lui dire : Prends garde que je te batte, comme on dirait à un honnête homme : en garde. — Et vous, monsieur le docteur très-respectable, au lieu de me faire des sourires pour me donner à entendre que vous pensez comme moi, pourquoi ne soutenez-vous pas mes motifs de votre éloquence afin de m'aider à faire entrer la raison dans la tête de monsieur? »

« Moi..., répondit le docteur un peu confus, je jouis de cette docte dispute, et je rends grace à l'heureux accident qui a donné lieu

à une guerre d'esprit aussi agréable. Et puis d'ailleurs il ne m'appartient pas de donner mon avis : son illustrissime seigneurie a déja délégué un juge... voici le père... »

« Cela est vrai, dit Don Rodrigo; mais comment voulez-vous que le juge parle, quand les parties ne veulent pas se taire? »

« Je deviens muet, dit le comte Attilio. » Le podestat fit entendre aussi qu'il garderait le silence.

« Ah! finalement! A vous, mon père, dit Don Rodrigo, d'un air moitié sérieux, moitié plaisant. »

« Je me suis déja excusé, répondit frère Cristofore, en vous prévenant que je ne m'y entendais pas; » et il rendit le verre à un domestique.

« Excuses bannales, s'écrièrent les deux cousins : nous voulons une sentence. »

« Puisqu'il en est ainsi, reprit le frère, mon avis serait qu'il n'y eût ni défi, ni envoyé, ni bastonnade. »

Les convives se regardèrent étonnés.

« Oh! ceci est trop fort! dit le comte Attilio;

je vous demande pardon, mon père, mais c'est trop fort. On voit que vous ne connaissez pas le monde. »

« Lui? dit Don Rodrigo; Ah! ah! il le connaît, cousin, autant que vous au moins: n'est-il pas vrai mon père? Dites, dites, n'avez-vous pas aussi fait vos caravanes? »

Au lieu de répondre à cette indiscrète interpellation, le père se dit en secret à lui-même: ceci te regarde personnellement; mais, frère, souviens-toi que tu n'es pas ici pour tes intérêts et que tout ce qui ne touche que toi doit être compté pour rien.

« C'est possible, dit le cousin; mais le père... comment s'appelle-t-il le père? »

« Père Cristofore, répondit plus d'une voix.»

« Mais, père Cristofore, mon très-respectable maître, avec vos maximes vous mettriez le monde sans dessus dessous. Sans défi! sans bastonnade! Adieu le point d'honneur: il y aurait impunité pour tous les insolents. Heureusement que cette supposition est impossible à admettre. »

« Allons, docteur, reprit Don Rodrigo qui

voulait toujours plus éloigner de la dispute les deux premiers champions; allons, à vous qui êtes un homme capable de donner raison à tout le monde. Voyons un peu comment vous vous y prendrez pour donner raison, à ce sujet, au père Cristofore. »

« En vérité, répondit le docteur, en agitant sa fourchette en l'air et se tournant vers le père, en vérité je ne puis comprendre comment le père Cristofore, en qui on trouve à-la-fois le parfait religieux et l'homme du monde, n'a pas réfléchi que sa sentence, bonne, excellente et d'un juste poids dans la chaire, ne vaut rien, soit dit avec le respect que je lui dois, dans une dispute de chevalerie. Mais le père sait mieux que moi, que chaque chose est bonne en son lieu; et je crois que cette fois il a voulu se tirer, par une plaisanterie, de l'embarras de porter un jugement. »

Qu'aurait-on pu répondre à des raisonnements déduits d'une sagesse si ancienne et toujours nouvelle? Rien; et c'est ce que fit notre frère.

Mais Don Rodrigo, pour trancher cette

question, en souleva une autre. « A propos, dit-il, j'ai entendu dire qu'il courait à Milan des bruits d'accommodement. »

Le lecteur sait qu'à cette époque on se battait pour la succession au duché de Mantoue, lequel à la mort de Vincent de Gonzague qui n'avait pas laissé de descendance masculine, était passé sous la domination du duc de Nevers son plus proche parent. Louis XIII, ou plutôt le cardinal de Richelieu, voulait le soutenir à cause de son attachement aux intérêts de la France : Philippe IV, de son côté, ou plutôt le comte d'Olivarès, communément appelé le comte-duc, ne voulait pas y consentir pour les mêmes raisons et lui avait suscité une guerre ; et comme ce Duché était fief de l'empire, les deux puissances travaillaient par des intrigues, par des instances, par des menaces, auprès de l'empereur Ferdinand II, la première pour qu'il accordât l'investiture au nouveau duc, la seconde pour qu'il la lui refusât et aidât les Espagnols à le chasser de l'Italie. »

« Je ne suis point éloigné de croire, dit le

comte Attilio, que les choses puissent s'arranger. J'ai de certaines raisons..... »

« Ne le croyez pas, monsieur le comte, ne le croyez pas, interrompit le podestat, moi je puis savoir les nouvelles de ce pays, puisque le seigneur châtelain espagnol, qui a la bonté de me vouloir un peu de bien et qui est fils d'un protégé du comte-duc, est informé de tout..... »

« Je vous dis, moi, qu'il m'arrive tous les jours d'en parler, à Milan, avec d'autres personnages; et je sais de bonne source que le pape, qui a les plus pressants intérêts pour la conclusion de la paix, a fait des propositions...»

« C'est ainsi que cela doit être, la chose est dans les règles, sa Sainteté fait son devoir; un pape doit toujours chercher à ramener la paix parmi les princes chrétiens; mais le comte-duc a sa politique, et..... »

« Et, et, et; savez-vous, monsieur, ce que pense l'empereur en ce moment? Croyez-vous qu'il n'y ait que Mantoue dans le monde? Il y a beaucoup de choses à prévoir, monsieur.

Savez-vous, par exemple, jusqu'à quel point l'empereur peut se fier en cet instant au prince de Valdisten, ou de Valtistin, comme ils l'appellent, et si..... »

« Le véritable nom en langue allemande, interrompit le podestat, est Vallenstein, comme je l'ai entendu prononcer plusieurs fois par le seigneur châtelain espagnol. Mais, soyez bien convaincu que..... »

« Ne voulez-vous pas m'en apprendre? » s'écriait le comte en se levant, mais Don Rodrigo lui fit signe du genou de ne plus le contredire, par complaisance pour lui. Il se tut donc, mais le podestat, comme un navire qui vient de quitter des bas fonds, continua à voiles déployées le cours de son éloquence. « Vallenstein me donne peu d'inquiétude parce que le comte-duc a l'œil à tout et partout, et si Vallenstein veut faire le plaisant, il saura bien le faire marcher droit, soit par de bons, soit par de méchants moyens. Il a l'œil partout, dis-je, et les bras longs; et s'il a résolu comme il l'a fait, et justement ce grand politique, que monsieur le duc de Nevers ne mettrait pas les

pieds dans Mantoue, le duc de Nevers ne les y mettra pas; et le cardinal de Richelieu aura donné un coup d'épée dans l'eau. En vérité, il me fait rire ce cher monsieur le cardinal, lorsqu'il veut se frotter à un comte-duc, à un Olivarès. Je le dis de bon cœur, je voudrais pouvoir renaître dans deux cents ans, pour entendre ce que diront nos descendants de cette belle prétention. Il faut autre chose que l'envie, il faut avoir une tête, et il n'y en a qu'une au monde comme celle du comte-duc. Le comte-duc, messieurs, » poursuivait le podestat toujours le vent en poupe et un peu étonné lui-même de ne pas rencontrer un seul écueil : « le comte-duc est un vieux renard, parlant avec le respect qu'on lui doit, qui fera perdre la trace à qui que ce soit; et quand il fera mine d'aller à droite, on peut être certain qu'il sera allé à gauche; d'où il résulte que personne ne peut jamais se vanter de connaître ses desseins; et ceux mêmes qui doivent les mettre à exécution, ceux qui écrivent ses dépêches n'y comprennent rien du tout. Je puis en parler avec quelque connaissance de

cause, parce que ce brave homme de seigneur châtelain daigne s'entretenir avec moi des affaires, et avec quelque confiance. Le comte-duc, au contraire, sait à point nommé les menées qui se font sourdement dans toutes les autres cours; et tous ces politiques, et il faut avouer qu'il n'en manque pas, ont à peine imaginé un projet, que le comte-duc l'a déja deviné, avec le secours de son génie, de ses voies souterraines, et des fils qu'il a tendus partout. Ce pauvre homme de cardinal dé Richelieu essaye par ici, flaire par là, sue, se tourmente: Eh bien, qu'en résulte-t-il? c'est que, quand il a réussi à établir une mine quelque part, il trouve la contremine exécutée par le comte-duc et en bon état..... »

Dieu sait quand le podestat aurait pris terre; mais Don Rodrigo, excité encore par les grimaces de son cousin, fit signe à un domestique d'apporter une bouteille qu'il lui désigna.

« Monsieur le podestat, dit Don Rodrigo, et vous messieurs, je vous propose la santé du comte-duc, et vous saurez me dire si le vin est digne du personnage. » Le podestat répondit

par une inclination dans laquelle transpirait un sentiment de reconnaissance personnelle, parce qu'il s'attribuait une partie de tout ce qui se faisait ou se disait en l'honneur du comte-duc.

« Puisse vivre pendant mille ans Don Gaspard Guzman comte d'Olivarès, duc de San Lucar, grand privé du roi Don Philippe-le-grand, notre souverain; » s'écria-t-il en élevant son verre.

Privé, pour qui ne le saurait pas, était le terme en usage à cette époque pour désigner le favori d'un prince.

« Qu'il vive mille années! » répondirent tous les autres.

« Servez le père, » dit Don Rodrigo.

« Vous m'excuserez, répondit le père : mais j'ai déja fait un peu d'excès, et je ne pourrais..... »

« Comment! dit Don Rodrigo; » il s'agit de la santé du comte-duc. Voulez-vous donc me faire croire que vous êtes un partisan des Navarrois? »

C'est ainsi qu'on appelait alors, par exten-

sion, les Français, à cause des princes de Navarre qui avaient commencé à régner sur eux avec Henri IV.

On ne pouvait se dispenser de boire pour se disculper de cette accusation. Tous les convives poussèrent des exclamations et se répandirent en éloges du vin, à l'exception du docteur qui, en branlant la tête, en roulant les yeux, et se pinçant les lèvres, exprimait assez clairement qu'il n'aurait pu le faire avec des paroles.

« Qu'en dites-vous, docteur ? » demanda Rodrigo.

Après avoir retiré du verre un nez plus vermeil et plus brillant que la liqueur qu'il contenait, le docteur répondit en appuyant avec emphase sur chaque syllabe; « Je dis, je confesse et je soutiens que c'est l'Olivarès des vins : *censui, et in eam ivi sententiam,* qu'on ne trouverait pas une liqueur semblable dans toute l'étendue des vingt-deux royaumes du roi notre souverain, que Dieu garde : je déclare et décide que les festins de l'illustrissime seigneur Don Rodrigo l'emportent sur les soupers d'Héliogabale, et que la disette est bannie

à perpétuité de ce palais où règne constamment la splendeur. »

« Bien dit! bien jugé! » crièrent en chœur les convives; mais le mot de disette, qu'il avait placé à dessein, ramena sur-le-champ tous les esprits à ce triste sujet, et ils se mirent tous à parler de la disette. Ils étaient d'accord au moins sur le principal; mais le bruit était peut-être plus grand que s'il y eût eu dissentiment, car ils parlaient tous à la fois. « Il n'y a point de disette, » disait l'un; « ce sont les accapareurs.... »

« Et les boulangers, disait un autre, qui cachent le blé; il faudrait les pendre. »

« Oui, on devrait les pendre sans miséricorde. »

« De bons procès, » criait le podestat.

« Quels procès! criait plus fort le comte Attilio; une justice sommaire. Il faut en prendre cinq ou six parmi ceux que désigne la voix publique comme les plus riches et les plus durs, et les pendre. »

« Des exemples! des exemples! Sans exemples on ne remédie à rien. »

« Les pendre! les pendre! et le grain abondera de toutes parts. »

Quiconque, en parcourant une foire, a pu jouir de l'harmonie que produit une bande de musiciens, lorsque, entre un morceau et l'autre, chacun accorde son instrument, en le faisant crier le plus fort qu'il peut afin de l'entendre distinctement au milieu du bruit des autres, pourrait se faire une idée du tapage que faisaient les convives. Cependant on ne cessait d'emplir les verres de ce vin et de les vider; et les louanges qu'on lui donnait, comme cela était juste, se trouvaient mêlées aux maximes de jurisprudence économique, en sorte que les mots que l'on distinguait le plus fréquemment étaient: *C'est de l'ambroisie*, et *Il faut les pendre!*

Cependant Don Rodrigo jetait de temps en temps un coup d'œil sur le frère, et le voyait toujours calme, sans donner aucun signe d'impatience ou d'empressement, sans faire apercevoir le moins du monde qu'il attendait, mais avec l'apparence d'un homme qui n'avait pas l'intention de s'en aller sans avoir été entendu. Il l'aurait volontiers renvoyé sans lui accorder

un entretien; mais congédier un capucin sans lui avoir donné audience, n'était point selon la règle de sa politique. Convaincu qu'il ne pouvait s'éviter cette importunité, il résolut de l'affronter promptement, et de s'en délivrer; il se leva de table, et avec lui toute la bande rubiconde sans interrompre ses cris. Après avoir demandé à ses convives la permission de les quitter, il s'approcha d'un air grave du frère, qui s'était levé en même temps que les autres, et en lui disant : « Mon père, je suis à vos ordres, » il le conduisit dans une autre salle.

CHAPITRE VI.

« En quoi puis-je vous servir? » dit Don Rodrigo, en s'arrêtant au milieu de la salle. Telle était l'expression de ses paroles; mais la manière dont elles étaient prononcées voulait dire clairement : N'oublie pas devant qui tu es, pèse tes paroles, et sois court.

Pour donner du courage au père Cristofore, il n'y avait pas de moyen plus prompt ni plus sûr que de l'interroger avec cet air d'arrogance. Lui qui s'avançait avec humilité, cherchant ses expressions et faisant couler entre ses doigts les grains de son rosaire, comme s'il eût espéré d'y trouver son exorde, sentit, à ce procédé de Don Rodrigo, se presser sur ses lèvres plus de choses à dire qu'il n'en avait besoin. Mais, se rappelant aussitôt combien il était impor-

tant de ne pas gâter ses affaires, ou, ce qui était plus intéressant, les affaires de ses protégés, il adoucit les expressions qui lui étaient venues dans l'esprit, et dit avec une prudente humilité : « Je viens solliciter de votre seigneurie un acte de justice et de charité chrétienne. Certains hommes, d'une mauvaise réputation, ont osé se servir du nom de votre illustrissime seigneurie pour effrayer un pauvre curé et l'empêcher de remplir ses devoirs, et pour persécuter deux innocents. Elle peut d'un seul mot les confondre, réparer le mal, et soulager ceux qui en sont les victimes. Elle le peut, et, en ayant le pouvoir.... la conscience, l'honneur....—Vous me parlerez de ma conscience, mon père, lorsque je croirai devoir vous demander conseil. Quant à mon honneur, vous devez savoir que j'en suis le gardien, l'unique gardien, et que je regarderai comme un téméraire qui m'offense, quiconque osera montrer l'intention de partager ce soin avec moi. »

Frère Cristofore, averti par ces paroles que Don Rodrigo cherchait à donner aux siennes une mauvaise interprétation, pour changer la

conversation en dispute et lui ôter les moyens d'en venir à l'objet principal, s'affermit d'autant plus dans la résolution de supporter tout ce qu'il plairait à l'autre de dire, et lui répondit d'un ton soumis : « Si j'ai dit quelque chose qui ait pu déplaire à votre seigneurie, certes cela m'est arrivé bien contre mon intention. Qu'elle me reprenne, qu'elle me corrige même, si je ne lui parle pas comme il convient; mais qu'elle daigne m'écouter. Pour l'amour du ciel! au nom de ce Dieu en présence duquel nous devons tous comparaître....» et, en prononçant cès mots, il avait pris dans ses mains et mettait devant les yeux de son superbe interlocuteur la petite tête de mort qui pendait à son rosaire, « qu'elle ne s'obstine pas à refuser une justice aussi facile et que méritent si bien de pauvres innocents. Qu'elle n'oublie pas que Dieu a toujours les yeux ouverts sur eux, et que leurs imprécations sont entendues là-haut. L'innocence est puissante à son.... »

« Eh! mon père! interrompit brusquement Don Rodrigo, le respect que je porte à votre habit est grand sans doute; mais si quelque

chose pouvait me le faire oublier, ce serait de le voir porter par un homme qui ose venir jouer le rôle d'espion dans ma maison. »

Ces paroles portèrent dans l'ame du frère un feu qui se répandit sur son visage; mais, semblable au malade qui boit un breuvage amer, il reprit: « Votre seigneurie ne croit pas que je mérite une pareille accusation. Elle sent dans son cœur que la démarche que je fais en ce moment n'est ni vile ni méprisable. Écoutez-moi, seigneur Don Rodrigo, et fasse le ciel qu'un jour ne vienne pas où vous pourriez vous repentir de ne m'avoir point écouté. Vous ne voulez pas renoncer à votre gloire... seigneur Don Rodrigo! à cette gloire devant les hommes! et devant Dieu! vous pouvez beaucoup ici-bas; mais... »

« Vous savez, dit Don Rodrigo, en interrompant le frère avec vivacité, mais non sans quelque adoucissement, vous savez que quand l'envie me vient d'entendre un sermon, je sais très-bien, comme les autres, aller à l'église. Mais, dans ma maison! oh!» et il ajouta avec un rire forcé, mais ironique: « Vous faites

pour moi bien plus que je ne mérite. Un prédicateur dans ma maison ! Il n'y a que les princes qui doivent jouir de cet avantage. »

« Et ce Dieu qui demande compte aux princes des paroles qu'ils font entendre du haut de leurs trônes, ce Dieu qui donne en cet instant un exemple de sa miséricorde, en envoyant son ministre indigne, mais son ministre enfin, vous implorer en faveur d'une innocente... »

« En un mot, mon père, dit Don Rodrigo, en paraissant vouloir se retirer, je ne sais ce que vous voulez dire : tout ce que je puis deviner, c'est que la personne qui vous intéresse est quelque jeune fille. Allez faire vos confidences à d'autres, et n'en fatiguez pas plus long-temps un gentilhomme. »

Au mouvement de Don Rodrigo, le frère s'était avancé ; et, se plaçant respectueusement devant lui et élevant les mains comme pour le supplier et le retenir, il répondit encore : « Elle m'intéresse, il est vrai, mais ce n'est plus elle seule; ce sont deux ames qui me sont plus chères que mon sang. Don Rodrigo, je ne

puis faire autre chose pour elle que prier Dieu; mais je le ferai du fond de mon cœur. Ne me dites pas non : consentez à ne pas laisser dans l'inquiétude et la terreur une pauvre innocente. Une seule parole peut tout décider. »

« Eh bien, dit Don Rodrigo, puisque vous pensez que je puis faire beaucoup pour cette personne ; puisque cette personne l'a tant à cœur.... »

« Eh bien, » reprit avec inquiétude le père Cristofore, auquel l'action et la contenance de Don Rodrigo ne permettaient pas de se livrer à l'espoir que paraissaient lui donner ces paroles.

« Eh bien, conseillez-lui de venir se mettre sous ma protection. Il ne lui manquera plus rien, et personne n'osera plus l'inquiéter, ou je ne serai pas son chevalier. »

A une pareille proposition, l'indignation du frère, qui jusque-là avait été comprimée, éclata. Toutes les promesses qu'il s'était faites de conserver sa prudence et sa patience s'évanouirent : le vieil homme se trouva d'accord avec le nouveau ; et, dans ces circonstances, frère Cristofore en valait véritablement deux. « Votre

protection! » s'écria-t-il, en reculant deux pas et s'appuyant avec fierté sur le pied droit, mettant la main droite sur sa hanche, levant la gauche avec l'index tendu vers Don Rodrigo, et le regardant fixement avec des yeux enflammés : « votre protection ! Je m'estime heureux que vous m'ayez parlé de la sorte, que vous m'ayez fait une pareille proposition. Vous avez comblé la mesure, et je ne vous crains plus. »

« Oubliez-vous comment vous devez me parler, frère?

« Je parle comme on doit parler à un homme qui est abandonné de Dieu et ne peut plus inspirer de crainte. Votre protection! Je savais bien que cette innocente était sous la protection de Dieu; mais vous me le faites maintenant comprendre d'une manière si positive, que je n'ai plus rien à ménager pour vous en parler, et c'est Lucie dont il s'agit; voyez comme je prononce ce nom avec la tête haute et les yeux immobiles. »

« Comment! dans cette maison!... »

« J'ai pitié de cette maison : la malédiction du ciel est suspendue sur elle. Vous verrez que

la justice de Dieu respectera quatre pierres et quatre brigands. Vous avez cru que Dieu avait fait une créature à son image pour vous donner le plaisir de la tourmenter ! vous avez cru que Dieu ne saurait pas la défendre! vous avez méprisé ses avis! vous êtes jugé. Le cœur de Pharaon était aussi endurci que le vôtre, et Dieu a su le briser. Lucie est hors d'atteinte de vos entreprises; je vous le dis, moi, pauvre frère; et quant à vous, écoutez bien ce que je vous prédis : Un jour viendra... »

Don Rodrigo était jusqu'à ce moment resté partagé entre la fureur et la surprise, sans pouvoir trouver une parole; mais lorsqu'il entendit commencer cette prédiction, une crainte lointaine et mystérieuse vint se mêler à son impatience. Il leva rapidement dans l'air une main menaçante, et, élevant la voix pour étouffer celle du malheureux prophète, il s'écria : « Retire-toi de devant moi, téméraire et lâche capucin. »

Ces paroles si précises calmèrent un instant le père Cristofore. A l'idée du mépris s'était depuis long - temps associée dans son esprit

l'idée de souffrance et de silence; de sorte qu'à ce compliment, il perdit tout esprit de colère et d'enthousiasme, et il ne lui resta d'autre résolution que celle d'entendre tranquillement tout ce qu'il plut à Don Rodrigo d'y ajouter. Ensuite ayant retiré doucement sa main des serres du gentilhomme, il baissa la tête et demeura immobile; comme à la chute du vent, dans le fort d'une tempête, un arbre antique rassemble naturellement ses branches, et reçoit la grêle que le ciel fait tomber sur lui.

« Vilain anobli! continua Don Rodrigo: tu menaces en ton nom. Mais rends grace à la saie qui couvre tes lâches épaules, et te sauve de la correction que l'on donne à tes pareils, pour leur apprendre à parler. Profite de tes jambes, pour cette fois, et nous verrons. »

En prononçant ces mots, il indiqua, par un signe impérieux et pressant, une porte opposée à celle par laquelle ils étaient entrés; le père Cristofore s'inclina et sortit, laissant Don Rodrigo mesurer, à pas précipités, le champ de bataille.

Lorsque le frère eut fermé la porte derrière

lui, il vit, dans l'autre pièce où il entrait, un homme qui se glissait furtivement le long de la muraille, comme pour n'être point aperçu de la chambre où avait lieu l'entretien, et il reconnut le vieux domestique qui était venu le recevoir à la porte de la rue. Il y avait quarante ans que cet homme était dans la maison, c'est-à-dire qu'il y était entré avant la naissance de Don Rodrigo, puisqu'il avait été au service de son père, qui était un tout autre homme. Lui mort, le nouveau maître, donnant congé à toute sa maison et en composant une nouvelle, avait pourtant conservé ce serviteur, parce qu'il était déja vieux, et parce que, bien que différent d'esprit et de mœurs, il réparait ce défaut par deux qualités : une haute idée de la dignité de la maison, et une grande habitude du cérémonial, dont il connaissait mieux qu'aucun autre les plus anciennes traditions et les plus minutieuses particularités. En présence de son maître, le pauvre vieillard ne se serait jamais risqué à laisser voir ou à exprimer sa désapprobation de ce qu'il voyait tous les jours : à peine osait-il faire quelque

exclamation, quelque reproche entre ses dents à ses camarades de service, lesquels s'en amusaient, et le mettaient même quelquefois sur la voie, en le provoquant à faire un sermon, et à chanter de nouveau les louanges de l'ancienne manière de vivre dans cette maison. Le bruit de ses censures ne parvenait aux oreilles du maître qu'accompagné du récit des moqueries qu'on en avait faites, de manière qu'il en résultait encore pour lui un sujet de mépris sans ressentiment. Mais dans les jours d'invitation et de réception, le vieillard devenait un personnage aussi grave qu'important.

Le père Cristoforo le regarda en passant, le salua, et suivait son chemin, lorsque le vieillard s'en approcha mystérieusement, mit le doigt sur sa bouche, et avec ce même doigt lui fit signe d'entrer avec lui dans un corridor obscur. Quand il l'y eut attiré, il lui dit à voix basse : « Mon père, j'ai tout entendu, et j'ai besoin de vous parler. »

« Parlez vite, bon homme. »

« Ici, non : malheur à moi si mon maître s'en apercevait... Mais je pourrai apprendre

beaucoup de choses, et j'irai vous trouver demain au couvent. »

« Aurait-on quelque projet ? »

« Il a y bien certainement quelque chose en l'air, et j'ai déja pu m'en apercevoir. Mais à présent je vais me tenir sur mes gardes, et je saurai tout. — Laissez-moi faire. Je suis obligé de voir et d'entendre des choses... des choses horribles! Je suis dans une maison...! Mais je voudrais sauver mon ame. »

« Que Dieu vous bénisse! » et, en proférant ces paroles à voix basse, le frère posa la main sur la tête du vieux serviteur, qui, quoique plus âgé, se tenait courbé devant lui dans l'attitude d'un enfant. « Dieu vous récompensera, poursuivit le frère : ne manquez pas de venir demain. »

« J'irai, répondit le domestique : mais vous vous en allez bien vite, et... pour l'amour du ciel..! ne me trahissez pas. » En disant ces mots, et regardant autour de lui, il entra par l'autre extrémité du corridor dans une petite salle qui conduisait à la cour, et, voyant le champ libre, il fit sortir le bon frère, dont le visage répondit

à cette dernière parole plus clairement que n'aurait pu le faire une protestation quelconque. Le vieux domestique lui ouvrit la porte, et il partit sans prononcer un mot de plus.

Ce domestique, qui avait écouté à la porte de son maître, avait-il bien fait? Et frère Cristofore faisait-il bien de l'en louer? Selon les règles les plus communes et les plus accréditées, c'est une action très-coupable; mais ne pouvait-on pas regarder cette circonstance comme une exception? Et n'y a-t-il pas des exceptions aux règles les plus accréditées?

Ce sont des questions que le lecteur décidera lui-même, s'il en a la volonté. Notre intention n'est point de porter des jugements : il nous suffit d'avoir à raconter des faits.

Lorsqu'il fut dehors et qu'il eut tourné le dos à cette caverne, frère Cristofore respira plus librement et suivit avec précipitation le sentier par où il était venu, le visage tout en feu, ému et troublé, comme on peut se l'imaginer, par ce qu'il avait entendu et ce qu'il avait dit. Mais la confidence que lui avait faite d'une manière si inattendue le vieux domestique,

avait été pour lui un grand adoucissement : il lui semblait y voir un signe visible de la protection du ciel. — C'est un fil, se disait-il, que la Providence me met dans les mains; et dans cette maison même ! et sans que j'aie songé à me le procurer ! — En réfléchissant ainsi, il leva les yeux vers l'occident, vit le soleil qui commençant à descendre, touchait déja la cime des montagnes, et il pensa qu'il ne lui restait plus que quelques heures de jour. Alors, quoiqu'il se sentît fatigué des diverses secousses de la journée, il doubla le pas, afin de pouvoir reporter une réponse, quelle qu'elle fût, à ses protégés, et arriver ensuite au couvent avant la nuit; ce qui était une des règles les plus absolues et les plus sévèrement maintenues dans l'ordre des capucins.

Cependant on avait formé dans la petite maison de Lucie et mis à exécution quelques projets dont il est bon d'informer le lecteur. Après le départ du frère, les trois pauvres persécutés étaient demeurés quelque temps en silence. Lucie préparant tristement le dîner; Renzo, entre les deux femmes, se levant à

chaque instant pour s'arracher au spectacle de la voir ainsi tourmentée, et ne pouvant pas s'en séparer; Agnès tout attentive en apparence au dévidoir qu'elle faisait tourner; mais, pour dire le vrai, elle était occupée à mûrir une pensée, et quand elle lui parut suffisamment mûre, elle rompit le silence en ces termes :

« Écoutez, mes enfants! Si vous voulez avoir du courage et de l'adresse, autant qu'il en faut, si vous avez de la confiance dans votre mère (ce mot *votre* fit tressaillir Lucie), je me fais fort de vous tirer de l'embarras où vous êtes, mieux peut-être et plus promptement que le père Cristofore, bien qu'il soit un homme très-habile. » Lucie se mit à la regarder d'un air qui annonçait plus d'étonnement que de confiance dans une promesse si magnifique; Renzo lui dit avec vivacité : « Du courage? de l'adresse? dites, dites ce que l'on peut faire. »

« N'est-il pas vrai, poursuivit Agnès, que si vous étiez mariés, ce serait déja une belle avance? Et qu'il serait bien plus facile de remédier à tout le reste? »

« Sans doute, dit Renzo, si nous étions ma-

riés.... Le monde entier serait une patrie pour nous, et à deux pas d'ici, sur le territoire de Bergame, les filateurs de soie sont reçus à bras ouverts. Vous savez combien de fois Bortolo, mon cousin, m'a fait solliciter d'aller m'établir auprès de lui, en me disant que je ferais fortune, comme il l'a fait lui-même : si je ne me suis jamais rendu à ses raisons, c'est que..: mais à quoi bon vous le dire? c'est que tout mon cœur était ici. Une fois mariés, nous irions tous ensemble, nous y formerions un petit établissement, nous y vivrions dans une sainte paix, hors des atteintes de ce méchant homme, et délivrés de la tentation de commettre une faute. N'est-il pas vrai, Lucie? »

« Oui, dit Lucie; mais comment? »

« Comme je vous l'ai dit, répliqua Agnès : du courage et de l'adresse, et la chose est facile. »

« Facile! » dirent à la fois les deux jeunes gens, pour qui la chose était devenue, d'une façon si étrange, si douloureusement difficile.

« Facile pour qui saura l'exécuter, répliqua

Agnès. Écoutez-moi avec attention, afin que je puisse vous la faire bien comprendre. J'ai entendu dire par des personnes expérimentées, et j'en ai moi-même vu un exemple, que pour faire un mariage il faut bien le curé, mais qu'il n'est pas nécessaire qu'il y consente; il suffit qu'il soit présent. »

« Comment cela peut-il se faire? » demanda Renzo.

« Écoutez-moi et comprenez bien. Il faut avoir deux témoins bien lestes et bien d'accord. On va trouver le curé. Le point difficile est de le surprendre à l'improviste, afin qu'il n'ait pas le temps de s'échapper. L'homme lui dit : Monsieur le curé, cette femme est mon épouse. La femme dit : Monsieur le curé, cet homme est mon mari. Il faut que le curé entende et que les témoins entendent aussi : alors le mariage est bel et bon, et tout aussi sanctifié que si le pape l'eût fait lui-même. Quand les paroles sont prononcées, le curé peut crier, trépigner, faire le diable à quatre, tout cela ne sert à rien, vous êtes mari et femme.»

« Est-il possible! » s'écria Lucie.

« Comment ? dit Agnès; vous allez voir que je serai venue au monde trente ans avant vous, et que je n'aurai rien appris. La chose est absolument comme je vous la dis; à telle enseigne qu'une de mes amies qui voulait épouser un jeune homme contre la volonté de ses parents, ayant employé ce moyen, il lui réussit complètement. Le curé, qui avait quelques soupçons, se tenait sur ses gardes; mais les deux compères surent agir si adroitement, qu'ils arrivèrent à point nommé, dirent les paroles et furent mariés : ce qui n'empêcha pas la pauvre fille de s'en repentir au bout de trois jours.»

La chose s'était en effet passée comme Agnès la racontait. Les mariages contractés de cette manière étaient alors, et furent jusqu'à nos jours reconnus pour valides. Mais comme on n'avait recours à un pareil expédient que quand on avait rencontré un obstacle ou éprouvé un refus en suivant la voie ordinaire, les curés avaient grand soin d'éviter cette coopération forcée; et lorsque l'un d'eux venait à

être surpris par un de ces couples accompagné de témoins, il essayait tous les moyens de lui échapper, comme Prothée cherchait à s'arracher des mains de ceux qui voulaient le forcer à dévoiler l'avenir.

« Si cela était vrai, Lucie ? » dit Renzo en la regardant d'un air qui exprimait en même temps l'espoir et la prière.

« Comment ! si cela était vrai! reprit Agnès. Croyez-vous donc que je vous fasse des mensonges ? Je me tourmente pour vous, et vous refusez de me croire. Bien, très-bien ! Tirez-vous d'embarras comme vous pourrez ; je m'en lave les mains. »

« Oh ! ne nous abandonnez pas, dit Renzo. Je ne parle ainsi que parce que la chose me semble trop belle. Je me remets entre vos mains et vous respecte, comme si vous étiez ma propre mère. »

Ces paroles dissipèrent le mécontentement instantané d'Agnès, et lui firent oublier une résolution qui, à la vérité, n'était qu'une menace en l'air.

« Mais pourquoi donc, maman, dit Lucie, avec sa contenance soumise, pourquoi ce moyen n'est-il pas venu dans l'esprit du père Cristofore ? »

« Dans l'esprit ? répondit Agnès. Je suis sûre qu'il lui sera venu dans l'esprit; mais il n'aura pas voulu en parler. »

« Pourquoi ? » demandèrent en même temps les deux jeunes gens.

« Pourquoi.... pourquoi : puisque vous le voulez savoir, parce que les religieux disent que c'est une chose qui n'est pas bien. »

« Comment peut-il se faire que cette chose ne soit pas bien et qu'elle soit bien faite, quand elle est faite ? » dit Renzo.

« Que voulez-vous que je vous dise, moi ? répondit Agnès : les autres ont fait la loi comme il leur a plu, et nous autres pauvres ignorants nous ne pouvons pas tout savoir ; et puis il y a tant de choses.... Par exemple, c'est comme si on avait donné un coup de poing à quelqu'un ; cela n'est pas bien assurément ; mais une fois qu'il l'a reçu, personne ne pourrait le lui retirer, pas même le pape. »

« Si c'est une chose qui n'est pas bien, dit Lucie, il ne faut pas la faire. »

« Comment, dit Agnès, voudrais-je jamais te donner un conseil contre la crainte de Dieu! Si c'était contre la volonté de tes parents, pour épouser un mauvais sujet.... mais je suis consentante, et c'est pour épouser ce brave garçon; et celui qui cause tout ce trouble est un scélérat; et M. le curé.... »

« Cela est clair comme le jour, » dit Renzo.

« Il ne faut pas en parler au père Cristofore avant de faire la chose, poursuivit Agnès; mais une fois qu'elle sera faite, et qu'elle aura bien réussi, que crois-tu que te dise le père? — Ah! mon enfant, c'est une grande faute; mais enfin elle est faite. — Les religieux doivent parler de cette manière. Mais sois bien persuadée qu'au fond du cœur il en sera content lui-même. »

Lucie, sans savoir que répondre à ce raisonnement, ne le trouvait pourtant pas assez concluant; mais Renzo, ayant repris courage, dit: « Puisqu'il en est ainsi, la chose est faite. »

« Doucement, dit Agnès, et les témoins? Et le moyen de surprendre M. le curé, qui, depuis deux jours, est retenu chez lui? Et le moyen de l'y faire rester? Il est bien paresseux de sa nature, mais je puis vous assurer que quand il vous verra paraître de cette façon, il deviendra leste comme un chat, et vous échappera comme le diable de l'eau bénite. »

« Je l'ai trouvé, le moyen, je l'ai trouvé, » dit Renzo, en frappant sur la table d'une telle force qu'il fit remuer toutes les assiettes préparées pour le dîner. Et sur-le-champ il exposa son projet, qu'Agnès approuva dans toutes ses parties.

« Ce sont des choses embrouillées, dit Lucie, que je ne puis pas bien comprendre. Jusqu'à ce moment nous avons agi avec sincérité; continuons à marcher avec confiance, et Dieu nous aidera : le père Cristofore nous l'a dit; suivons son conseil. »

« Laisse-toi conduire par quelqu'un qui a de l'expérience, dit Agnès, en prenant un air sérieux. Quel besoin y a-t-il de demander

conseil? Dieu dit : Aide-toi, et je t'aiderai. Nous raconterons tout au père après la réussite. »

« Lucie, dit Renzo, voulez-vous donc me refuser maintenant? Ne nous sommes-nous pas conduits en toutes choses comme de bons chrétiens? Ne devrions-nous pas déja être mariés? le curé n'avait-il pas lui-même fixé le jour et l'heure? Et de qui vient la faute si à présent nous sommes dans la nécessité d'user d'un peu d'adresse? Non, vous ne m'échapperez pas. Je cours et je reviens avec la réponse. » Puis saluant Lucie d'une manière suppliante, et Agnès avec un air d'intelligence, il sortit précipitamment.

La persécution, a-t-on coutume de dire, donne de l'esprit; et Renzo, qui, dans le sentier droit et uni de la vie qu'il avait parcouru jusque-là, ne s'était jamais trouvé dans la nécessité d'exercer beaucoup le sien, avait, dans cette circonstance, imaginé une chose qui aurait fait honneur à un jurisconsulte. Il alla en droiture, selon qu'il l'avait projeté, à la maison d'un certain Tonio, qui n'était pas éloi-

gnée; il le trouva dans la cuisine, un genou appuyé sur l'âtre du foyer, et tenant à la main droite la queue d'une poêle posée sur des cendres chaudes, et remuant avec un rouleau recourbé une petite polenta grise de grains de sarrasin. La mère, un frère et la femme de Tonio étaient assis autour de la table, et trois ou quatre petits enfants se tenaient debout à l'entour, et attendaient, les yeux fixés sur la poêle, que le moment arrivât de la renverser. Mais on ne remarquait pas dans cette famille cette joie que la vue du repas a coutume de procurer à ceux qui l'ont gagné par la fatigue. La grandeur de la polenta était en raison des temps, et non en proportion du nombre et de la bonne volonté des convives; et chacun d'eux, regardant de côté et avec humeur la nourriture commune, paraissait songer à la portion d'appétit qui devait lui survivre. Pendant que Renzo échangeait les saluts avec la famille, Tonio renversa la polenta sur la planche de hêtre destinée à la recevoir, où elle paraissait comme une petite lune dans un grand cercle de vapeurs. Néanmoins les femmes dirent hon-

nêtement à Renzo : « Voulez-vous manger un morceau ? » Politesse que le paysan de Lombardie ne manque jamais de faire à celui qui le trouve en train de dîner, quand même ce serait un riche rassasié qui se lèverait de table, et qu'il fût à sa dernière bouchée.

« Je vous remercie, répondit Renzo : je venais seulement pour dire un mot à Tonio : et si tu le veux, Tonio, pour ne pas gêner ta famille, nous pourrons aller dîner à l'auberge, et causer à notre aise. » La proposition fut d'autant plus agréable à Tonio, qu'elle avait été moins prévue ; et les femmes ne virent pas sans plaisir qu'il y aurait un concurrent de moins pour la polenta, et le plus formidable. L'invité ne demanda pas son reste, et partit avec Renzo.

Arrivés à l'auberge du village, ils s'y trouvèrent dans une parfaite solitude, car la misère avait banni tous les habitués de ce lieu de délices; Renzo fit réunir le peu qui s'y trouvait, demanda une bouteille de vin, puis il dit d'un air mystérieux à Tonio : « Si tu veux me

rendre un petit service, je t'en rendrai un grand. »

« Parle, parle; ordonne, répondit Tonio, en remplissant son verre. Aujourd'hui je me mettrais dans le feu pour toi. »

« Tu dois à M. le curé vingt-cinq livres pour le prix de son champ qu'il t'a loué l'an passé. »

« Ah! Renzo, Renzo! tu gâtes ton bienfait. Que viens-tu me dire maintenant? Tu m'as fait passer l'appétit. »

« Si je te parle de ta dette, dit Renzo, c'est parce que, si tu le veux, j'ai l'intention de te fournir le moyen de la payer. »

« Dis-tu vrai? »

« Très-vrai. Eh bien! seras-tu content? »

« Content? Par Diane, si je serai content! quand ce ne serait que pour ne plus voir ces grimaces et ces signes de tête que me fait M. le curé, chaque fois que je le rencontre. Et puis toujours : Tonio, n'oubliez pas; Tonio, quand vous verrai-je pour cette petite affaire? A tel point que, lorsqu'il prêche, et qu'il vient à me regarder, j'ai toujours peur qu'il n'en vienne à

me dire en public : Eh bien! ces vingt-cinq livres! Que maudites soient les vingt-cinq livres! Et puis il aura à me rendre la chaine d'or de ma femme que je changerai aussitôt en polenta. Mais... »

« Mais, mais, si tu veux me rendre un petit service, les vingt-cinq livres sont à toi. »

« A moi! »

« Mais!... », dit Renzo, en posant le doigt sur ses lèvres.

« Cela n'est pas nécessaire: tu me connais. »

« M. le curé met en avant de mauvaises raisons, pour trainer en longueur mon mariage, et je voudrais lui échapper. On m'a dit, comme une chose certaine, que si les fiancés se présentaient devant lui avec deux témoins, en disant, moi : Cette femme est mon épouse, et Lucie : Cet homme est mon mari, le mariage serait fait et parfait. M'as-tu compris? »

« Tu veux que je te serve de témoin? »

« Sans doute. »

« Et tu paieras pour moi les vingt-cinq livres? »

« C'est ainsi que je l'entends. »

« Fou qui y manquerait. »

« Mais il faut trouver un autre témoin. »

« Je l'ai trouvé. Mon pauvre frère Gervaso fera ce que je lui dirai. Tu lui paieras à boire? »

« Et à manger, répondit Renzo. Nous l'amènerons ici pour se réjouir avec nous. Mais saura-t-il se conduire? »

« Je l'instruirai: tu sais que j'ai eu aussi sa part de cervelle. »

« Demain... »

« Bien. »

« A la chute du jour... »

« Sans faute. »

« Mais!..., » dit Renzo, en mettant encore le doigt sur sa bouche.

« Ah! » répondit Tonio, en penchant la tête sur l'épaule droite et levant la main gauche, avec une expression de physionomie qui voulait dire : Tu me fais tort.

« Mais si ta femme te demande, comme sans doute elle te demandera... »

« Ne crains rien, je suis en compte de menteries avec ma femme, et je lui dois tant que je n'arriverai jamais à la solder. Je trouverai

quelques sornettes qui lui mettront le cœur en paix. »

« Demain matin, dit Renzo, nous nous entendrons mieux, pour faire réussir la chose. »

Ils sortirent alors de l'auberge, Tonio s'acheminant vers son logis, et occupé à imaginer la fable qu'il ferait à sa femme, et Renzo à préparer le rapport des projets qu'il venait de concerter.

Pendant ce temps, Agnès s'était fatiguée en vain pour convaincre sa fille. A chaque raisonnement, celle-ci opposait tantôt l'une, tantôt l'autre partie de son dilemme : Ou la chose est blâmable, et il ne faut pas la faire ; ou elle ne l'est pas, et alors pourquoi ne pas la communiquer au père Cristoforе ?

Renzo arriva tout triomphant, fit son rapport, et le termina par un *ahn!* interjection milanaise qui signifie : Suis-je ou non un homme, moi? pouvait-on trouver quelque chose de mieux? auriez-vous eu cette idée-là? et cent autres choses semblables.

Lucie secouait doucement la tête; mais les

deux principaux acteurs y apportaient peu d'attention; comme on a coutume de faire avec un enfant auquel on désespère de faire comprendre toute la vérité d'une chose, et qui accorde ensuite aux prières et à l'autorité ce qu'on veut obtenir de lui.

« Cela va bien, dit Agnès, cela va bien: mais... vous n'avez pas pensé à tout. »

« Que manque-t-il donc? » répondit Renzo.

« Et Perpétue? vous n'avez pas pensé à Perpétue. Elle laissera bien entrer Tonio et son frère; mais vous! vous deux! songez-y! elle aura ordre de vous tenir plus éloignés du presbytère qu'un écolier d'un pommier dont les fruits sont mûrs. »

« Comment ferons-nous? » dit Renzo, commençant à réfléchir.

« Ne le voyez-vous point? J'y ai pensé. J'irai avec vous, et j'ai un secret pour l'attirer et pour l'enchanter, de manière qu'elle ne s'apercevra pas que vous êtes là, et que vous pourrez entrer sans être aperçus. Je l'appellerai, et je lui toucherai une corde... Vous verrez. »

Que Dieu vous récompense! s'écria Renzo; j'ai toujours dit que vous étiez notre secours en toute chose. »

« Mais tout cela ne servira à rien, dit Agnès, si nous ne parvenons pas à convaincre cette entêtée qui s'obstine à dire que c'est mal agir. »

Renzo mit encore en œuvre son éloquence; mais Lucie ne se laissait point émouvoir.

« Je ne sais que répondre à vos raisons, disait-elle : mais je vois que, pour exécuter ce projet comme vous le dites, il faut avancer à force de supercheries, de fraudes, de mensonges. Ah, Renzo! ce n'est pas ainsi que nous avons commencé. Je veux être votre épouse », et il n'y avait pas moyen qu'elle pût prononcer ces paroles et exprimer cette intention, sans avoir le visage tout en feu : « je veux être votre épouse, mais selon les voies de l'honnêteté, avec la crainte de Dieu et des autels. Rapportons-nous-en à celui qui est là-haut. Croyez-vous qu'il ne saura pas trouver le moyen de nous secourir mieux que nous ne pourrions le faire avec toutes ces tromperies?

Et pourquoi en faire mystère au père Cristofore? »

La dispute durait encore et ne paraissait pas près de s'apaiser, quand un bruit de sandales et le frémissement d'une robe, semblable à celui que font dans une voile tendue les coups répétés du vent, annoncèrent le père Cristofore. Le silence se rétablit; et Agnès eut à peine le temps de murmurer à l'oreille de Lucie : « Garde-toi bien de lui en parler. »

CHAPITRE VII.

Le père Cristofore arrivait avec la contenance d'un bon capitaine qui, sans avoir commis de faute, ayant perdu une bataille importante, affligé mais non découragé, pensif mais non abattu, en course mais non en fuite, se porte partout où le besoin l'appelle, pour fortifier les points menacés, encourager ses soldats et donner de nouveaux ordres.

« La paix soit avec vous, dit-il en entrant. Vous n'avez rien à espérer de l'homme: il faut d'autant plus vous confier en Dieu, et j'ai déja quelques preuves de sa protection. »

Quoique aucun des trois intéressés n'eût beaucoup espéré de la tentative du père Cristofore, parce qu'on ne voit guère un homme

puissant renoncer à une persécution, sans y être contraint par une force supérieure, et par pure condescendance pour les prières désarmées, et qu'une chose de cette espèce était plutôt inouïe que rare; néanmoins la triste certitude du non-succès fut un coup pour eux tous. Les femmes courbèrent la tête; mais dans l'ame de Renzo la colère l'emporta sur l'abattement. Cette nouvelle le trouvait déja tourmenté et poursuivi par une série de découvertes douloureuses, de tentatives avortées, d'espérances déçues, et, par dessus tout, aigri dans ce moment par les refus de Lucie.

« Je voudrais bien savoir, » s'écria-t-il, en grinçant les dents et en élevant la voix, comme il ne l'avait jamais fait devant le père Cristofore, « je voudrais bien savoir quelles raisons a données ce scélérat, pour soutenir que... pour soutenir que ma fiancée ne doit pas être ma femme. »

« Pauvre Renzo! » répondit le frère avec un accent de piété et un regard qui lui commandaient avec douceur d'être calme: « si l'homme

puissant qui veut commettre une injustice était toujours obligé de dire ses raisons, les choses n'iraient pas comme elles vont. »

« Il a donc dit, le scélérat, qu'il ne veut pas, parce qu'il ne veut pas? »

« Il n'a même pas dit cela, mon pauvre Renzo! Ce serait encore un avantage lorsque les méchants veulent commettre l'iniquité, s'ils devaient la confesser ouvertement. »

« Mais enfin il a dû dire quelque chose: qu'a donc dit ce tison d'enfer? »

« Je les ai entendues, ses paroles, et je ne saurais te les répéter. Les paroles de l'homme inique qui est puissant pénètrent et s'évanouissent. Il peut se fâcher que tu lui montres du soupçon, et en même temps te faire sentir que ce que tu soupçonnes est vrai: il peut insulter et dire que c'est lui qui est offensé, injurier et demander raison, menacer et se plaindre, être irrité et irrépréhensible. Ne m'en demande pas davantage. Cet homme n'a prononcé ni le nom de cette pauvre innocente ni le tien, il n'a pas paru vous connaître, il n'a montré nulle prétention; mais... mais je n'ai pu que trop me

convaincre qu'il est inébranlable. Néanmoins, ayez confiance en Dieu. Vous, ma chère enfant, ne perdez point courage; et toi, Renzo... Oh! crois bien que je sais me mettre à ta place, que je comprends ce qui se passe dans ton cœur. Mais, patience! C'est une triste parole, une parole amère pour celui qui ne croit pas: mais toi!... ne voudras-tu pas donner à Dieu un jour, deux jours, le temps qu'il voudra prendre pour faire triompher le bon droit? Le temps lui appartient; et il nous en a tant promis! Laisse-le faire, Renzo, et sache... sachez tous que je tiens déja un fil pour vous secourir. Pour le moment je ne puis pas vous en dire davantage. Demain je ne viendrai pas ici; je dois demeurer au couvent toute la journée, et c'est pour vos intérêts. Toi, Renzo, tâche d'y venir; ou si, par un cas imprévu, tu ne pouvais pas, envoie-moi quelqu'un de confiance, un garçon intelligent par qui je puisse te faire savoir ce qui arrivera. La nuit vient, il faut que je m'en retourne à mon couvent. Confiance, courage, et bonsoir. »

A ces mots, il sortit précipitamment, et s'en

alla par le sentier tortueux et pierreux, pour ne pas arriver trop tard à son couvent, et s'éviter une bonne réprimande, ou, ce qui lui aurait été encore plus pénible, une pénitence qui l'eût empêché le lendemain d'être prêt à exécuter ce que pourrait réclamer l'intérêt de ses protégés.

« Vous avez entendu ce qu'il a dit d'un je ne sais quoi... d'un fil qu'il tient pour nous secourir ? dit Lucie ; il faut nous fier à lui ; c'est un homme qui, quand il promet... »

« Je sais qu'il n'y a pas autre chose... interrompit Agnès ; il aurait dû s'expliquer plus clairement, ou du moins me prendre en particulier, et me dire ce que c'est. »

« Ce sont des commérages! Je les finirai, moi, je les finirai! » interrompit à son tour Renzo, en parcourant avec fureur la chambre dans tous les sens, d'un ton et d'un air à ne laisser aucun doute sur le sens de ces paroles.

« Oh! Renzo! » s'écria Lucie.

« Que voulez-vous dire ? » s'écria Agnès.

« Quel besoin y a-t-il de le dire ? Je les finirai, moi ! Quand il aurait cent, mille diables

dans l'ame, finalement il est de chair et d'os aussi. »

« Non, non, pour l'amour du ciel!..... » commença Lucie; mais les sanglots lui coupèrent la parole.

« Il ne faut pas tenir de pareils discours, même pour plaisanter, » reprit Agnès.

« Pour plaisanter! » cria Renzo, en s'arrêtant vis-à-vis d'Agnès, qui était assise, et dirigeant sur elle des yeux enflammés: « pour plaisanter! vous verrez que ce n'est point une plaisanterie. »

« Oh! Renzo! dit Lucie avec peine, au milieu des sanglots, je ne vous ai jamais vu dans cet état. »

« Ne dites pas de ces choses-là, pour l'amour du ciel, reprit encore Agnès avec vivacité et en baissant la voix. Vous oubliez combien de bras il tient à ses ordres, et que même... Dieu juste!... contre les faibles, c'est toujours justice. »

« Je l'exercerai, moi, la justice; le jour est arrivé. La chose n'est pas facile, je le sais; qu'il se garde bien, l'infame assassin; je sais comme

il est entouré, mais n'importe. Patience et résolution.... et le moment arrive. Oui, je me ferai justice; je délivrerai le pays: que de gens me béniront!... et puis en quatre sauts!... »

L'horreur que Lucie éprouva à ces paroles plus claires suspendit ses pleurs et lui donna le courage de parler. Retirant de ses mains son visage baigné de larmes, elle dit à Renzo d'une voix douce, mais résolue: « Vous ne tenez donc plus à m'avoir pour épouse? Je m'étais promise à vous, parce que vous aviez la crainte de Dieu; mais un homme qui aurait... fût-il à l'abri de toute justice, de toute vengeance, fût-il le fils d'un roi... »

« Eh bien! s'écria Renzo avec une physionomie plus étrange que jamais, je ne vous posséderai pas, mais il ne vous possédera pas non plus. Moi, ici, sans vous, et lui dans sa maison... »

« Oh! non, je vous le demande en grace, ne parlez pas de cette façon, ne faites pas de tels yeux; non, je ne puis vous voir dans cet état, » s'écria Lucie, en joignant les mains, pendant qu'Agnès ne cessait d'appeler le jeune

homme par son nom, et lui prenait les épaules, les bras, les mains, pour le calmer. Il reste immobile, pensif, prêt à s'émouvoir un moment en contemplant le visage suppliant de Lucie; puis tout-à-coup il la regarde de travers, se retire en arrière, étend le bras et le doigt vers elle, et lui dit avec violence : « C'est elle! si elle le voulait, il mourrait! »

« Et moi, quel mal vous ai-je fait, pour que vous me fassiez mourir? » dit Lucie en se jetant à ses genoux.

« Vous! » continua-t-il d'une voix qui exprimait une colère bien différente, mais de la colère pourtant; « vous! quel bien me souhaitez-vous? quelle preuve m'en avez-vous donnée? Ne vous ai-je pas priée, suppliée? ai-je pu obtenir.... »

« Oui, oui, répondit précipitamment Lucie, je consens à aller trouver le curé demain, à l'instant même, si vous l'exigez. Revenez à votre premier projet, je m'y rends entièrement. »

« Me le promettez-vous? » dit Renzo d'une voix et d'un air qui étaient devenus plus humains tout d'un coup.

« Je vous le promets. »

« Je compte sur votre parole. »

« Ah! Seigneur, je vous rends grace! » s'écria Agnès doublement satisfaite.

Au milieu de ce mouvement de fureur, Renzo avait-il considéré de quel avantage pouvait être pour lui l'effroi de Lucie, et n'avait-il pas mis un peu d'artifice à l'augmenter pour en tirer un plus grand profit? Notre auteur proteste qu'il n'en sait rien, et je crois même que Renzo n'en savait pas davantage. Le fait est qu'il était réellement en fureur contre Don Rodrigo, et qu'il désirait ardemment le consentement de Lucie; et quand deux fortes passions combattent ensemble dans le cœur d'un homme, personne, pas même le patient, ne peut toujours clairement distinguer une voix de l'autre, et dire avec certitude quelle est celle qui prédomine.

« Je vous l'ai promis, » répondit Lucie, avec un accent de reproche timide et affectueux : « mais vous-même, vous m'avez promis de ne point faire de scandale, de vous en rapporter au père..... »

« Oh! Dieu! pour l'amour de qui suis-je entré en fureur? Voulez-vous maintenant ne pas tenir votre parole, et me faire commettre une faute? »

» Non, non, » dit Lucie, prompte à s'effrayer. « J'ai promis, et je tiendrai parole. Mais regardez comme vous m'avez fait promettre. Dieu ne veut pas..... »

« Pourquoi tirer de mauvais augures, Lucie? Dieu sait que nous ne faisons tort à personne.»

« Promettez-moi du moins que ce sera la dernière fois. »

« Je vous le promets, foi d'honnête garçon.»

« Mais cette fois-ci vous persistez! » dit Agnès. »

Ici l'auteur avoue encore ne pas savoir si Lucie était absolument et en tout point mécontente de se voir contrainte à consentir. Nous laisserons comme lui la chose en doute.

Renzo aurait voulu prolonger la conversation, et discuter en détail ce qu'on devait exécuter le jour suivant: mais il était nuit close, et les femmes la lui souhaitèrent bonne et l'engagèrent à se retirer, parce qu'il ne leur pa-

raissait pas convenable qu'il demeurât plus long-temps avec elles à cette heure.

La nuit fut pour tous trois aussi bonne que peut l'être celle qui succède à un jour plein d'agitation et de tourment, et qui en précède un autre destiné à une entreprise importante, et dont l'issue est incertaine. Renzo se fit voir de bon matin, et concerta avec les femmes, ou plutôt avec Agnès, la grande opération du soir, proposant et aplanissant tour à tour les difficultés, entrevoyant des contre-temps, et recommençant, tantôt l'une, tantôt l'autre, à décrire l'entreprise, comme on raconterait une chose achevée. Lucie écoutait, et sans approuver de ses paroles ce qu'elle ne pouvait approuver dans son cœur, elle promettait de faire du mieux qu'il lui serait possible.

« Irez-vous ce matin au couvent, pour parler au père Cristofore, comme il vous l'a dit hier soir? » demanda Agnès à Renzo.

« Je m'en garderai bien, répondit celui-ci. Vous savez quels diables d'yeux a le père: il lirait sur ma figure, comme dans un livre,

qu'il y a quelque chose en l'air; et si une fois il commençait à m'interroger, je ne pourrais plus me tirer d'affaire. Et d'ailleurs il faut que je reste ici pour veiller à tout. Il vaut mieux que vous y envoyiez quelqu'un. »

« J'enverrai Menico. »

« Bien, » répondit Renzo; et il sortit pour veiller à tout, comme il l'avait dit.

Agnès se rendit à la maison voisine, pour chercher Menico : c'était un garçon éveillé, plein d'intelligence pour son âge, et qui, par voie de cousinage et de parenté, se trouvait un peu neveu de la bonne femme. Elle pria ses parents de le lui laisser pour toute la journée, ayant, disait-elle, un petit service à réclamer de lui. Lorsqu'il fut venu, elle le conduisit dans la cuisine, lui donna à déjeuner, et lui recommanda d'aller à Pescarenico, et de se montrer au père Cristofore, qui le renverrait ensuite avec une réponse quand il en serait temps. « Le père Cristofore, tu sais, ce beau vieillard, qui a une barbe blanche et qu'ils appellent le saint..... »

« Je le connais, dit Menico; c'est celui qui caresse toujours les enfants, et qui leur donne de temps en temps quelque image. »

« Justement, Menico; et s'il te dit d'attendre quelque temps auprès du couvent, et de ne pas t'éloigner, il ne faudra pas que tu ailles avec les autres enfants sur le bord du lac pour jeter des pierres dans l'eau, ni voir pêcher, ni jouer avec les filets suspendus pour sécher, ni..... »

« Oh! que non; je ne suis plus un enfant. »

« Bien, sois sage; et quand tu reviendras avec la réponse... tiens, regarde; tu vois ces deux belles pièces neuves, elles seront pour toi. »

« Donnez-les-moi tout de suite, afin que...»

« Non, non, tu les jouerais. Va, et si tu te comportes bien, tu en auras davantage. »

Durant le reste de cette longue matinée, on aperçut certaines nouveautés qui ne contribuèrent pas peu à éveiller les soupçons dans l'ame déja troublée de ces pauvres femmes. Un mendiant, ni adroit ni déguenillé, comme le sont ses pareils, et avec je ne sais quoi de



mystérieux et de sinistre dans son aspect, entra pour demander l'aumône, en promenant çà et là ses regards comme un espion. On lui donna un morceau de pain, qu'il reçut et prit avec une indifférence mal déguisée. Il s'entretint ensuite avec une certaine impudence et en même temps avec hésitation, en faisant beaucoup de questions auxquelles Agnès s'empressa de répondre toujours le contraire de ce qui était. Ayant fait mine de se retirer, il fit semblant de se tromper de porte, prit celle qui conduisait à l'escalier et y jeta un coup d'œil rapide. On lui cria aussitôt : « Eh ! bon homme, où allez-vous donc par là ? » Il se retourna et sortit par la porte qu'on lui indiquait, s'excusant avec une soumission, avec une humilité affectée, qui contrastait singulièrement avec les traits durs et grossiers de son visage. Après celui-ci, d'autres figures étrangères continuèrent à se montrer par intervalle. On n'aurait pu découvrir aisément quelle espèce d'hommes c'était; mais on ne pouvait croire non plus qu'ils fussent d'honnêtes voyageurs comme ils le voulaient paraître. L'un en-

trait sous le prétexte de demander son chemin; d'autres, arrivés devant la porte, ralentissaient le pas, et regardaient, à travers la petite cour, dans la maison, comme quelqu'un qui veut voir sans éveiller de soupçon. Enfin vers midi, cette ennuyeuse procession cessa. Agnès se levait de temps en temps, traversait la cour, se mettait sur le pas de la porte, regardait à droite et à gauche, et revenait en disant: « Personne: » parole qu'elle proférait avec plaisir, et que Lucie entendait avec plaisir aussi, sans que l'une ni l'autre en sût bien clairement le pourquoi. Mais il leur en resta à toutes deux un trouble indéterminé qui leur ôta, et surtout à la fille, une grande partie du courage qu'elles avaient mis en réserve pour la soirée.

Il convient peut-être que le lecteur sache quelque chose de plus positif, relativement à ces rôdeurs mystérieux; et, pour l'en informer avec ordre, nous devons retourner un peu en arrière et retrouver Don Rodrigo, que nous avons laissé hier, après le festin, seul dans une salle de son palais, au départ du père Cristofore.

Don Rodrigo, comme nous l'avons dit, mesurait à grands pas cette salle, aux murs de laquelle pendaient les portraits de famille de diverses générations. Quand il se trouvait vis-à-vis d'un de ces murs et qu'il y jetait un regard, il apercevait un guerrier de ses ancêtres, qui avait été la terreur de ses ennemis et de ses soldats. Ce héros, au regard de travers, avec de courts cheveux heurtés sur le front, les moustaches tirées et pointues qui sortaient de ses joues, et le menton oblique, était représenté en pied avec les genouillères, les brassards, la cuirasse, le casque et les gants en fer, la main droite appuyée sur le côté, et tenant la main gauche sur le pommeau de son épée : Don Rodrigo le regardait ; et quand il arrivait au-dessous de lui et se retournait, il se trouvait en face d'un autre de ses ancêtres, qui avait été magistrat et la terreur des plaideurs, assis sur un haut siége de velours cramoisi, enveloppé d'une ample toge noire, et tout habillé de noir, à l'exception d'un collet blanc avec deux larges manchettes, et une fourrure de zibeline retournée (c'était la marque distinctive des sé-

nateurs, et ils ne la portaient que pendant l'hiver, raison pour laquelle on ne voyait jamais le portrait d'un sénateur en habit d'été) : il avait l'air sombre, les sourcils froncés, tenait dans sa main une supplique, et paraissait dire: Nous verrons. Ici, il voyait une matrone, qui avait été la terreur de ses demoiselles; là, un abbé, la terreur de ses moines, toutes gens, en un mot, qui avaient excité la terreur, et l'inspiraient encore par leurs images. En présence de pareils souvenirs, Don Rodrigo s'indignait d'autant plus, était d'autant plus honteux, et ne pouvait se pardonner qu'un frère eût osé venir jusque dans son palais le poursuivre avec la prosopopée de Nathan. Il formait un projet de vengeance, l'abandonnait, réfléchissait aux moyens de satisfaire sa passion, et à ce qu'il appelait son honneur; et quelquefois (voyez un peu la bizarrerie), entendant résonner à ses oreilles ce commencement de prophétie, il s'apaisait instantanément, et se trouvait prêt à renoncer à ses desseins. Finalement, pour décider quelque chose, il appela un domestique, et lui ordonna

de l'excuser auprès de sa compagnie, en lui disant qu'il était retenu par une affaire urgente. Quand le domestique vint lui rapporter que ses convives étaient partis en lui présentant leurs devoirs : « Et le comte Attilio? » demanda, toujours en marchant, Don Rodrigo.

« Il est sorti avec les autres convives, illustrissime seigneur. »

« Bien : six personnes de suite pour la promenade. Mon épée, ma cape et mon chapeau, à l'instant. »

Le domestique s'éloigna en s'inclinant; et peu d'instants après, il revint avec la riche épée que le maître se ceignit, avec la cape qu'il jeta sur ses épaules, avec le chapeau à grandes plumes, qu'il posa fièrement et inclina d'une main sur sa tête, ce qui était un signe de mauvaise humeur. Il sortit, et il trouva sur le seuil de la porte les six braves armés, qui, s'étant rangés et inclinés, le suivirent. Il sortit avec un air plus dur, plus orgueilleux, plus sourcilleux qu'à l'ordinaire, et il dirigea sa promenade vers Lecco, au milieu des coups de chapeau et des salutations des paysans qu'il

rencontrait sur son chemin : le mal appris qui aurait gardé son chapeau sur sa tête, en aurait été quitte à bon marché, si un des braves de la suite se fût contenté de le lui faire sauter d'un coup de poing. Don Rodrigo ne répondait point à ces marques de respect. Les hommes d'une condition plus relevée faisaient une simple salutation à celui-ci, qui, sans contredit, était le plus puissant de tous, et il y répondait avec une bienveillance dédaigneuse. Lorsqu'il lui arrivait de rencontrer le seigneur châtelain espagnol, ce qui n'eut pas lieu ce jour-là, l'inclination était également profonde des deux côtés : la chose se passait comme entre deux monarques, qui n'ont rien à se céder, mais qui, par convenance, font honneur à la dignité l'un de l'autre. Pour employer un peu le temps, et pour éloigner de son esprit l'image du frère qui venait l'assiéger, Don Rodrigo entra ce jour-là dans une maison où se trouvait réunie une compagnie, et où il fut reçu avec cette cordialité franche et respectueuse qui est réservée pour les hommes qui se font beaucoup aimer ou beaucoup craindre; et enfin, à la nuit

tombante, il retourna à son palais. Le comte Attilio était alors rentré, et l'on servit le souper, auquel Don Rodrigo assista, avec préoccupation, et parlant peu.

« Eh bien, cousin, quand paierez-vous votre pari? » dit, d'un air malicieux et un peu moqueur, le comte Attilio, presque aussitôt que la table fut levée et les domestiques sortis.

« La St-Martin n'est point encore passée. »

« Vous feriez tout aussi bien de le payer à présent; car tous les saints du calendrier passeront avant que.... »

« C'est ce qu'il faudra voir. »

« Cousin, vous voulez faire le politique; mais j'ai tout compris, et je suis si sûr d'avoir gagné la gageure, que je serais prêt à en faire une autre. »

« Laquelle? »

« Que le père.... le père.... que sais-je? que ce frère, en un mot, vous a converti. »

« C'est bien là une de vos idées. »

« Converti, cousin; converti, vous dis-je. Pour moi, je m'en réjouis. Savez-vous que ce sera un beau spectacle de vous voir plein de

componction et les yeux baissés ! Quelle gloire pour le père ! comme il sera retourné à son couvent le cœur gonflé ! Ce ne sont pas là du tout des poissons qui se pèchent tous les jours, ni avec tous les filets. Soyez sûr qu'il vous citera pour exemple ; et quand il ira faire quelque mission un peu lointaine, il parlera de vos actions. Il me semble l'entendre. » Et, ici, parlant du nez et accompagnant ses paroles de gestes chargés, il continua du ton d'un prédicateur : « Dans une partie de ce monde, que pour de justes égards, je ne veux pas nommer, vivait, mes chers frères, et vit encore un cavalier assez mauvais sujet, plus ami des jolies femmes que des hommes de bien, qui, habitué à faire gerbe de tout blé, avait jeté les yeux...»

« C'est bon, c'est bon, interrompit Don Rodrigo, moitié souriant et moitié fâché, si vous voulez doubler le pari, je suis encore prêt. »

« Diable ! est-ce que vous auriez converti le père ! »

« Ne me parlez pas de lui ; et quant à la gageure, saint Martin en décidera. » La curiosité du comte était piquée, il n'épargna point

les questions ; mais Don Rodrigo sut les éluder toutes, en le renvoyant toujours au terme de la décision, et ne voulant pas communiquer à son adversaire des desseins qui n'étaient ni acheminés, ni absolument arrêtés.

Le lendemain matin, Don Rodrigo se retrouva lui-même. Le peu de réflexions que ces mots : *Un jour viendra*, lui avaient mis dans l'esprit s'étaient évanouies avec les songes de la nuit, et il ne lui restait que l'impatience aiguillonnée encore par le regret de sa bonté passagère. Les images plus récentes de sa promenade triomphale, des respects, de l'accueil qu'on lui avait fait, et les moqueries du cousin, n'avaient pas peu contribué à lui rendre son ancien caractère. A peine levé, il fit appeler Griso. « Il y a quelque chose d'important, » dit en lui-même le domestique à qui l'on avait donné l'ordre ; car l'homme qui portait ce surnom n'était rien moins que le chef des braves, celui qui était chargé des entreprises les plus hardies et les plus hasardeuses, l'ame damnée du maître, l'homme qui lui était dévoué à toute épreuve, par reconnaissance et par in-

térêt. Coupable d'un homicide public, il était venu pour se soustraire aux recherches de la justice, implorer la protection de Don Rodrigo; et celui-ci, en le prenant à son service, l'avait mis à couvert de toute persécution. Ainsi, en se soumettant à commettre tous les crimes qui lui étaient commandés, il s'assurait l'impunité du premier qu'il avait commis. Une pareille acquisition avait été d'une extrême importance pour Don Rodrigo; car, outre que Griso était sans comparaison le plus vaillant de la troupe, il était encore une preuve de ce que son protecteur avait pu attenter avec succès contre les lois, de manière que sa puissance s'en était augmentée dans le fait et dans l'opinion.

« Griso! dit Don Rodrigo, voici une conjoncture dans laquelle on pourra juger de ce que tu vaux. Avant demain, il faut que cette Lucie soit amenée dans mon palais. »

« On ne dira jamais que Griso ait manqué d'exécuter un ordre de l'illustrissime seigneur Don Rodrigo. »

« Prends autant d'hommes que tu le jugeras

nécessaire, commande et dispose-les de la manière que tu croiras la plus avantageuse, pour que la chose ait un heureux résultat. Mais surtout prends bien garde qu'il ne soit fait aucun mal à cette jeune fille. »

« Seigneur! un peu d'effroi, pour qu'elle ne fasse pas trop de bruit.... on ne pourra pas faire moins..... »

« D'effroi.... je comprends.... c'est inévitable. Mais qu'on ne lui arrache pas un seul cheveu; et surtout qu'on ait pour elle les plus grands égards. Tu as entendu? »

« Seigneur, on ne peut arracher une fleur de la plante, et l'apporter à votre seigneurie, sans la faner tant soit peu. Mais on ne fera que le strict nécessaire. »

« Je te rends responsable de tout. Et... comment t'y prendras-tu? »

« Seigneur, j'y réfléchissais. Nous sommes heureux que la maison soit située à l'entrée du village. Nous avons besoin d'un endroit pour nous poster, et justement à peu de distance se trouve cette maison inhabitée au milieu des champs, cette maison..... votre seigneurie ne

connaît pas ces détails..... C'est une maison qui a été brûlée il y a peu d'années, et que ses propriétaires, ne pouvant réparer faute d'argent, ont abandonnée, et maintenant c'est là que se tient le sabbat; mais ce n'est pas aujourd'hui samedi, et je m'en moque. Ces paysans qui sont superstitieux à l'excès n'oseraient y aller pendant une nuit de la semaine pour un trésor; de sorte que nous pouvons nous y établir sans craindre que personne vienne examiner nos actions. »

« Très-bien. Et ensuite? »

Ici Griso de proposer et Don Rodrigo de discuter, jusqu'à ce qu'enfin d'accord ils eussent concerté les moyens de conduire à fin l'entreprise, sans qu'il pût rester aucune trace des coupables, de faire tomber les soupçons d'un autre côté par des indices trompeurs, d'imposer silence à la pauvre Agnès, de causer à Renzo un effroi capable de faire taire sa douleur, et de lui ôter l'envie de recourir à la justice, et même la volonté de se plaindre; et toutes les autres scélératesses utiles à la réussite de la scélératesse principale. Nous néglige-

rons de rapporter ces entretiens, parce que, comme le lecteur pourra s'en convaincre, ils ne sont pas nécessaires à l'intelligence de l'histoire, et que ce serait le fatiguer que de le tenir plus long-temps à entendre parlementer ces deux ennuyeux scélérats. Il nous suffira de dire qu'au moment où Griso allait partir pour mettre la main à l'exécution, Don Rodrigo le rappela, et lui dit : « Écoute : si par hasard ce rustre téméraire voulait se défendre ce soir, il n'y aurait pas de mal de lui donner, en attendant, un bon souvenir sur les épaules. De cette façon, l'ordre qui lui sera intimé demain de garder le silence, produira plus sûrement son effet. Mais n'allez pas le chercher, pour ne pas gâter ce qui importe le plus : tu m'as compris. »

« Laissez-moi faire, » répondit Griso, en s'inclinant avec un air de respect et de vanterie, et il s'en alla. La matinée fut employée à reconnaître le pays. Ce faux mendiant qui s'était introduit dans l'humble maison n'était autre que Griso, qui était venu pour en lever le plan à vue; les faux voyageurs étaient ses complices, à qui, pour agir sous ses ordres, une connais-

sance plus légère des lieux suffisait; et une fois la reconnaissance achevée, ils ne s'étaient plus laissé voir, pour ne pas trop éveiller le soupçon.

De retour au palais, Griso fit son rapport, et arrêta définitivement le projet de l'entreprise; il assigna les postes, et donna des instructions. Tout cela n'avait pu s'exécuter sans que le vieux domestique qui tenait les yeux et les oreilles au guet, s'aperçût qu'on machinait quelque chose d'important. A force d'écouter et de demander, recueillant une demi-confidence d'un côté, une demi-indiscrétion d'un autre, expliquant en lui-même un mot obscur, interprétant une démarche mystérieuse, il fit tant, qu'il parvint à découvrir ce que l'on devait exécuter pendant la nuit. Mais quand il en fut éclairci, elle n'était plus éloignée, et déja une petite avant-garde des braves s'était mise en campagne et s'acheminait vers la maison ruinée pour s'y embusquer. Le pauvre vieillard, quoiqu'il sentît très-bien à quel jeu dangereux il jouait, et qu'outre cela il craignît d'arriver trop tard, ne voulut pas cependant manquer à ce qu'il avait promis: il sortit sous le

prétexte de prendre un peu l'air, et s'achemina à grands pas vers le couvent, pour avertir le père Cristofore de ce qu'il avait découvert. Peu après, les autres braves se mirent en marche et défilèrent un ou deux à la fois, pour n'être point remarqués en troupe; Griso partit ensuite, et il ne resta en arrière qu'une litière, qui devait être, dans la soirée, portée à la petite maison abandonnée. Lorsqu'ils furent réunis, Griso envoya trois d'entre eux à l'auberge du village : un des trois, qui se tenait sur la porte, observait les mouvements du dehors, et épiait le moment où tous les habitants seraient retirés ; les deux autres, qui étaient restés dans l'intérieur, où ils étaient occupés à jouer et à boire, comme des amateurs, devaient en même temps donner un coup d'œil à ce qui s'y passait. Lui, avec le gros de la troupe, demeura aux aguets en attendant l'heure d'agir.

Le bon vieillard trottait encore, les trois explorateurs arrivaient à leur poste, et le soleil se couchait, quand Renzo entra chez les femmes, et leur dit : « Tonio et Gervaso sont

là dehors : je vais avec eux souper à l'auberge; et au coup de l'*ave maria,* nous viendrons vous prendre. Allons, courage, Lucie! tout dépend d'un moment. » Lucie soupira, et répondit : « Oh ! oui, courage, » d'un son de voix qui démentait ses paroles.

Quand Renzo et ses deux compagnons arrivèrent à l'auberge, ils y trouvèrent le brave déja placé en sentinelle, qui occupait la moitié de la porte, l'épaule appuyée sur un des côtés et les bras croisés sur la poitrine, faisant voir tantôt le blanc, tantôt le noir de deux yeux qui ressemblaient à ceux d'un oiseau de proie. Un berret plat de velours cramoisi, placé de travers, lui couvrait la moitie du toupet, qui, se partageant sur un front basané, se terminait en tresses avec un nœud sur la nuque. Il tenait un chapelet dans une de ses mains, et ne laissait pas voir d'armes; mais, en le regardant au visage, un enfant lui-même aurait deviné qu'il devait en avoir sous ses habits autant qu'il en pouvait cacher. Lorsque Renzo, qui se trouvait le premier des trois, fut près de lui et montra l'intention d'entrer, il le regarda fixement sans

se déranger; mais le jeune homme, occupé à résoudre toutes sortes de questions, comme a coutume de faire quelqu'un qui a une entreprise périlleuse à conduire à terme, ne lui dit pas même : laissez-moi passer, et, rasant l'autre côté de la porte, il passa de biais, le flanc en avant, par l'ouverture que laissait cette cariatide d'une nouvelle espèce. Ses deux compagnons durent faire la même évolution pour entrer. Lorsqu'ils furent dans l'auberge, ils aperçurent les deux autres braves dont ils avaient déja entendu la voix, et qui, assis à une petite table, jouaient à la mourre, criant tous les deux à la fois, et versant tour à tour à boire d'une grande bouteille placée auprès d'eux. Ces deux braves toisèrent les nouveaux venus, et un des deux particulièrement, tenant la main droite levée en l'air avec trois doigts écartés, et la bouche ouverte par un grand « Six », qui en était échappé dans ce moment, examina Renzo avec beaucoup de soin, après quoi il donna un coup d'œil à son camarade, puis à celui qui se tenait sur la porte, lequel répondit par un signe de tête. Renzo, devenu

soupçonneux et inquiet, regardait ses deux convives, comme s'il eût voulu chercher sur leurs figures une explication à toutes ces grimaces; mais leurs figures n'annonçaient pas autre chose qu'un bon appétit. L'aubergiste se tenait devant lui, comme pour attendre ses ordres: il le fit venir dans une pièce voisine, et lui commanda à souper.

« Qui sont ces étrangers? » lui demanda-t-il ensuite à voix basse, quand celui-ci revint avec une nappe grossière sous le bras et une bouteille à la main.

« Je ne les connais pas », répondit l'aubergiste, en dépliant la nappe.

« Comment? pas un seul? »

« Vous savez bien, répondit encore celui-ci en étendant à deux mains la nappe sur la table, que la première règle de notre métier est de ne point chercher à connaître les actions d'autrui; et c'est à un tel point, que nos femmes même ne sont pas curieuses de les savoir. Si vous étiez familiarisé avec tant de personnes qui vont et viennent, ma maison vous paraîtrait comme un port de mer, dans les bonnes

années, s'entend; mais nous avons toujours l'espoir que le bon temps reviendra. Il nous suffit que nos pratiques soient des gens honnêtes; ce qu'ils sont ensuite ou ce qu'ils ne sont pas, cela n'y fait rien du tout. Et dans un moment, je vous apporterai un plat d'andouillettes comme vous n'en avez jamais mangé. »

« Comment voulez-vous savoir...? répliqua Renzo: mais l'hôte, qui était déja en route pour retourner à la cuisine, continua son chemin. Là, pendant qu'il mettait la main sur la marmite où cuisaient les andouillettes, le brave qui avait examiné notre jeune homme s'approcha doucement de lui, et lui demanda à voix basse: « Qui sont ces honnêtes gens? »

« Ce sont de bonnes gens du pays, » répondit l'hôte, en renversant les andouillettes dans le plat.

« C'est bon; mais comment s'appellent-ils? Qui sont-ils? » demanda le brave avec instance et d'un air dur.

« L'un s'appelle Renzo, répondit l'hôte aussi à voix basse; c'est un honnête garçon, ardent; filateur de soie, qui sait bien son métier. Le

second est un paysan, nommé Tonio, bon camarade, ami de la joie, péché qui est bien rare aujourd'hui. Le dernier est un niais, qui mange volontiers quand on lui en donne. Je vous demande pardon; » et faisant une pirouette il passa entre le fourneau et son questionneur, et alla porter le plat à sa destination. « Comment voulez-vous savoir, recommença Renzo, quand il le vit reparaître, que ce sont d'honnêtes gens, si vous ne les connaissez pas? »

« Les actions, cher ami : l'homme se fait connaître par ses actions. Ceux qui boivent le vin sans le critiquer, qui mettent sur le comptoir l'effigie du roi sans disputer, qui n'élèvent pas de querelles avec les autres pratiques; qui, lorsqu'ils veulent donner un coup de couteau à quelqu'un, vont l'attendre loin de l'auberge, de manière à ne pas compromettre le pauvre aubergiste : tous ceux-là sont d'honnêtes gens. Quelquefois cependant, on peut connaître lestement les gens, comme nous nous connaissons tous les quatre, et mieux. Et quelle diable d'envie vous vient-il de sa-

voir tont cela, quand vous allez vous marier, et que vous devez avoir tant d'autres choses dans la tête? quand vous avez devant vous ces andouillettes qui feraient ressusciter un mort? » En prononçant ces mots, il retourna dans sa cuisine.

Notre auteur, en remarquant le système particulier que suivait l'hôte en répondant aux questions qu'on lui adressait, dit que c'était un homme qui, dans tous ses discours, faisait profession d'être partisan des honnêtes gens en général; mais que, dans la pratique, il usait d'une plus grande complaisance envers ceux qui avaient la réputation ou l'apparence de bandits. C'était, comme on voit, un homme d'un caractère bien singulier.

Le souper ne fut pas très-gai. Les deux conviés auraient voulu en savourer lentement le plaisir; mais l'Amphitryon préoccupé de ce que le lecteur sait, et ennuyé, inquiété même par la figure étrange de ces inconnus, ne désirait que le moment de s'en aller. On parlait à demi-voix, à cause de ceux-ci, et on n'échangeait que des paroles perdues et tronquées.

« La belle chose, laissa échapper un instant Gervaso, que Renzo veuille se marier, et ait besoin...» Renzo le regarda d'un air fâché. «Veux-tu bien te taire, imbécille! » lui dit Tonio, en accompagnant cette épithète d'un coup de coude. Depuis ce moment, la conversation alla toujours en languissant jusqu'à la fin. Renzo, observant une parfaite sobriété, était attentif à verser à boire à ses deux témoins, mais avec discrétion, de manière à leur donner un peu de hardiesse, sans leur ôter leur bon sens. Après que l'écot eut été payé par celui qui y avait pris la moindre part, ils furent tous trois obligés de passer de nouveau devant ces laides figures, qui se tournèrent toutes du côté de Renzo, comme à son arrivée. Quand il eut fait quelques pas hors de l'auberge, il regarda derrière lui, et s'aperçut que les deux braves qu'il avait laissés assis dans la cuisine le suivaient; il s'arrêta alors avec ses compagnons, comme s'il eût dit : Voyons un peu ce que nous veulent ces gaillards-là. Mais lorsqu'ils virent qu'ils étaient observés, ils s'arrêtèrent aussi, se parlèrent à voix basse, et retournèrent sur leurs

pas. Si Renzo s'était trouvé assez près d'eux pour entendre ce qu'ils disaient, leur discours lui eût paru fort étrange. « Ce serait pourtant un bel honneur, sans compter le profit, disait un des brigands, si, en retournant au palais, nous pouvions raconter que nous lui avons lestement aplati les coutures, de notre propre mouvement, et sans que le seigneur Griso se trouvât là pour nous commander. »

« Et gâter l'affaire principale ! répondit l'autre. Je vois qu'il s'est douté de quelque chose; il s'arrête pour nous examiner. Ah ! s'il était plus tard ! Retournons sur nos pas pour ne point donner de soupçon. Regarde, il vient du monde de tous les cotés : laissons ces paysans aller au poulailler. »

On remarquait, en effet, ce mouvement, cette rumeur que l'on entend dans un village, à l'approche du soir, et qui, quelques instants après, cèdent la place au calme solennel de la nuit. Les femmes revenaient du champ, portant leurs petits enfants à leur cou, et conduisant par la main ceux qui étaient plus âgés et auxquels elles faisaient répéter la prière du soir.

Les hommes revenaient de leur côté avec le van et la bêche sur les épaules. A l'ouverture des portes, on voyait briller çà et là les feux allumés pour préparer un chétif repas : on entendait sur le chemin recevoir et souhaiter le bonsoir, et de courtes et tristes conversations sur la pénurie de la récolte et sur la misère de l'année ; et, plus forts que les paroles, on entendait les coups mesurés et sonores de la cloche, qui annonçait la fin de la journée. Lorsque Renzo vit que les deux indiscrets s'étaient retirés, il continua son chemin au milieu des ténèbres croissantes, donnant à voix basse un encouragement tantôt à l'un, tantôt à l'autre des frères. Ils arrivèrent à la maison de Lucie, qu'il était nuit pleine.

Entre la première pensée d'une entreprise terrible et son exécution (a dit un barbare qui ne manquait pas d'esprit), l'intervalle est un songe plein de fantômes et d'épouvante. Lucie, était depuis plusieurs heures, dans les angoisses d'un pareil songe ; et Agnès, Agnès elle-même, l'auteur du projet, n'était pas non plus sans inquiétude, et trouvait à peine quel-

ques paroles pour encourager sa fille. Mais au moment de s'éveiller, au moment de mettre la main à l'œuvre, l'ame se trouve toute transformée. A la terreur et au courage qui combattaient en vous, succèdent une autre terreur et un autre courage: l'entreprise s'efface de l'esprit comme une nouvelle apparition : ce qu'on appréhendait le plus en commençant, semble quelquefois le point le plus facile : quelquefois on voit s'agrandir un obstacle qu'on avait à peine aperçu; l'imagination s'arrête épouvantée, les membres refusent leur office, et le cœur manque aux promesses qu'il avait faites avec le plus d'assurance. A la demande respectueuse de Renzo, Lucie se sentit frappée d'une si grande terreur, qu'elle résolut, dans cet instant, de tout endurer, d'être séparée de lui pour toujours, plutôt que d'exécuter la résolution qu'elle avait prise; mais quand il se fut montré, et eut dit : « Me voici, partons; » quand tous les autres parurent prêts à partir sans hésitation, comme s'ils faisaient une chose arrêtée, irrévocable, Lucie n'eut ni le temps, ni le courage d'élever des difficultés, et, comme enchantée,

elle prit en tremblant d'un côté le bras de sa mère, de l'autre celui de son fiancé, et elle se mit en marche avec la troupe aventureuse.

Silencieux au milieu des ténèbres, ils sortirent à pas mesurés de la maison, et prirent le chemin qui se trouvait hors du village. Le plus court eût été de le traverser pour parvenir à l'autre extrémité où était située la maison de Don Abondio ; mais ils préférèrent le premier parti pour n'être point aperçus. Ils parvinrent à cette maison par les sentiers qui existaient entre les jardins et les champs, et là ils se divisèrent. Les fiancés demeurèrent cachés derrière l'encoignure de cette maison, ayant Agnès avec eux, mais un peu plus avant, afin de pouvoir arriver à temps pour rencontrer Perpétue, et s'en emparer; Tonio avec le pauvre Gervaso, qui ne savait rien faire par lui-même, et sans lequel on ne pouvait rien faire, se présentèrent bravement à la porte, et y frappèrent.

« Qui frappe à cette heure? » cria une voix par la fenêtre qui s'ouvrit en ce moment. C'était la voix de Perpétue. « Cependant je ne

sache pas qu'il y ait des malades. Il est peut-être arrivé quelque malheur. »

« C'est moi, répondit Tonio, et mon frère, qui avons besoin de parler à monsieur le curé.»

« Est-ce une heure honnête pour venir? répondit brusquement Perpétue: quelle indiscrétion! Vous reviendrez demain. »

« Écoutez: je reviendrai ou ne reviendrai pas; j'ai touché quelque argent sur lequel je ne comptais pas, et je venais pour solder cette dette que vous savez: j'avais apporté avec moi vingt-cinq belles berlingues neuves; mais si cela n'est pas possible, patience, je sais comment les employer, et je reviendrai quand j'aurai pu en réunir ensemble vingt-cinq autres. »

« Attendez, attendez: je suis à vous dans l'instant. Mais pourquoi venir à cette heure? »

« Si vous pouvez changer l'heure, je ne m'y oppose pas: mais je suis là, et, si vous ne voulez pas me recevoir, je m'en vais. »

« Non, non; attendez un moment, je reviens avec une réponse. »

En prononçant ces mots, elle referma la

fenêtre. A cet instant, Agnès se ressouvint des promesses, et elle dit à voix basse à Lucie : « Allons, courage ; il ne faut qu'un moment, c'est comme si on se faisait arracher une dent. » Elle vint se réunir aux deux frères devant la porte, et se mit à causer avec Tonio, de manière que Perpétue, en ouvrant et la voyant là, pût croire qu'elle passait par hasard, et que Tonio l'avait retenue un moment.

